

Boissier de Sauvages, François. Les chefs d'oeuvre de M. de Sauvages, ou Recueil de dissertations qui ont remporté le prix dans différentes Académies, auxquelles on a joint la Nourrice maratre du Chevalier Linné. Tome II

Publié à Lausanne. Se vend à Lyon : V. Reguillat, 1770.

Cote : 71022 (2)

71022
71022

LES
CHEFS-D'ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAUVAGES,
O U
R E C U E I L
D E D I S S E R T A T I O N S

Qui ont remporté le prix dans différentes
Académies , auxquelles on a joint la
NOURRICE MARATRE du Chevalier LINNÉ.

Le tout corrigé , traduit ou commenté par
M. J. E. G***. Médecin de Montpellier ,
aggrégé & Professeur de Botanique au Col-
lege de Lyon , &c.

T O M E S E C O N D



A LAUSANNE. Et se vend

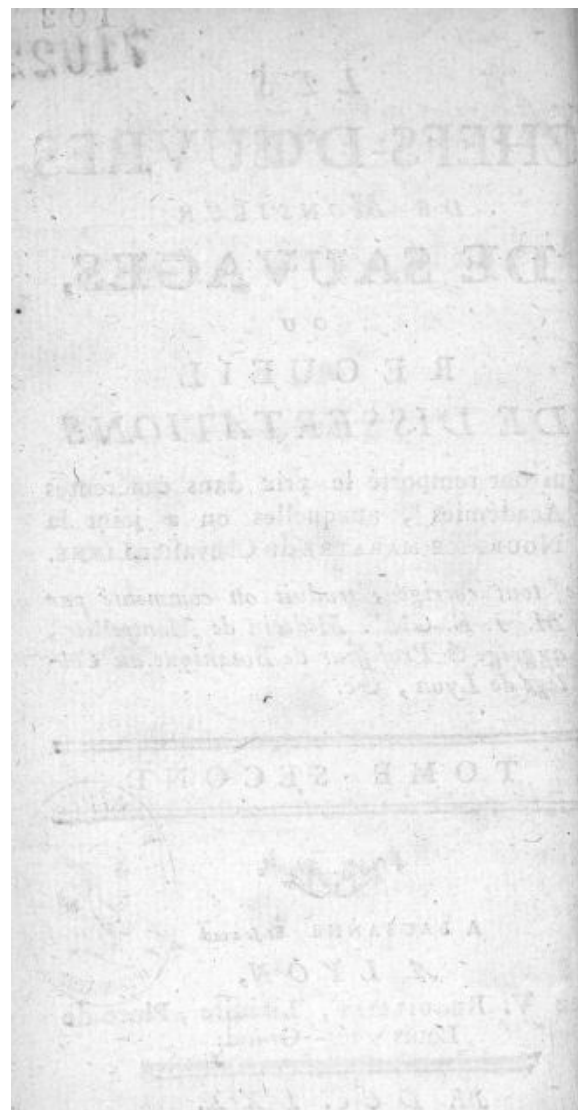
A LYON,

Chez V. REGUILLIAT, Libraire , Place de
Louis - le - Grand.



M. D C C. L X X.





DISSERTATION
SUR LES
MEDICAMENTS
QUI AFFECTENT

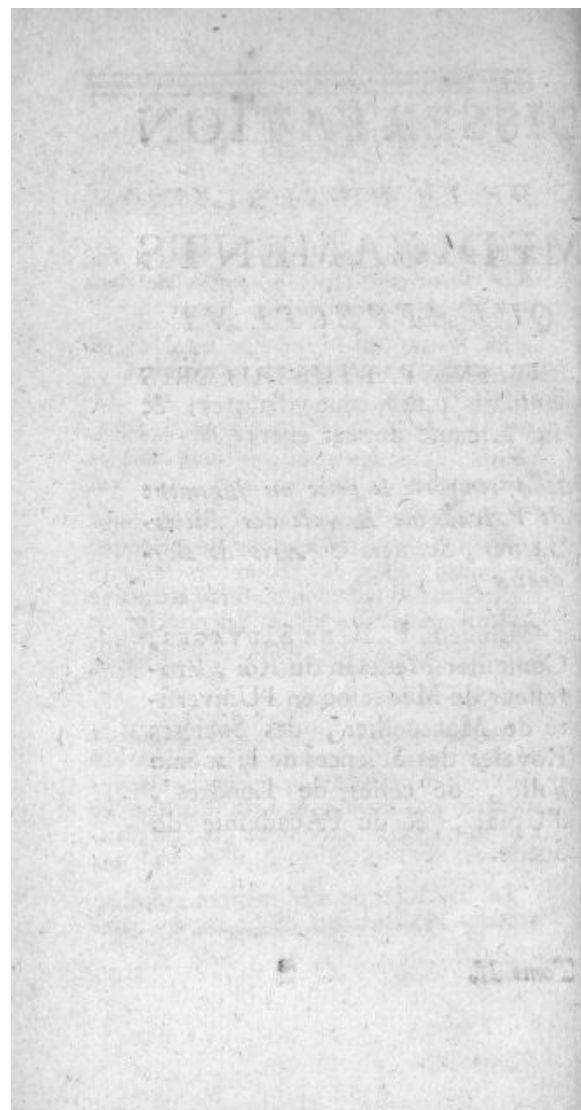
CERTAINES PARTIES DU CORPS
humain plutôt que d'autres ; &
sur la cause de cet effet ;

*Qui a remporté le prix au jugement
de l'Académie Royale des Belles-
Lettres , Sciences & Arts de Bor-
deaux ,*

Par Monsieur F. B. DE SAUVAGES,
Conseiller-Médecin du Roi , Pro-
fesseur de Médecine en l'Universi-
té de Montpellier , des Sociétés
Royales des Sciences de la même
Ville , de celles de Londres ,
d'Upsal , & de l'Académie de
Suede.

Tome II.





PLAN

DE LA DISSERTATION.

Définition des termes. . Nos. 1. 10.
Principes actifs & passifs de l'action des Médicaments.

La Nature ou le Principe vital en est un actif, & qui produit les plus grands effets. 10. 11.

L'impulsion ni la gravité des Médicaments ne sont que pour peu chose dans les Phénomènes qu'ils produisent. 13. 16.

La structure de nos solides, & la composition de nos fluides sont des principes purement passifs de l'action des Médicaments; mais l'adhésion ou force attractive de leurs molécules est le seul principe de leurs vertus, ou des effets qu'ils produisent d'eux-mêmes, entant que Médicaments. 19. 20.

La Nature ou le principe vital qui réside dans le vivant, détermine les effets qui suivent l'usage des Médicaments, relativement à nos besoins & à la structure de nos organes, à notre force, à notre sensibilité. 21. 34.

La structure de nos organes empêche certains Médicaments d'agir sur des par-

ties, & leur permet d'agir sur d'autres, jusques auxquelles seulement les molécules médicamenteuses peuvent parvenir à raison, de leur masse, de leur figure & de leurs principes mécaniques. 35. 47.

Les molécules des Médicaments agissent sur certaines parties, soit fluides, soit solides, de notre corps, plutôt que sur d'autres, par leur adhésion avec les unes plutôt qu'avec les autres; comme l'eau agit sur les gommés, l'huile sur les résines, & non pas réciproquement l'eau sur les résines; & nous prenons l'adhésion pour un principe physique. . . . 48. 69.

Les phénomènes sensibles, qui suivent l'opération des Médicaments, sont tous composés, & on doit les rapporter aux propriétés mécaniques de leurs parties & des nôtres, aux vertus physiques des unes & des autres, de même que l'effort de la Nature; tous ces principes font que certaines parties sont affectées déterminément plutôt que d'autres. . . 70. 74.




DISSERTATION



DISSERTATION

DANS LAQUELLE

ON RECHERCHE s'il y a des Médicaments qui affectent certaines parties du corps humain plutôt que d'autres ; & quelle seroit la cause de cet effet.

1.  N appelle Remède, tout ce qui sert à rétablir la santé, ou à changer en mieux l'état de nos parties. Les uns agissent par leur *totalité*, ou relativement à la figure, grandeur, situation, connexion de leurs parties sensibles; tels sont ceux que la

Tome II.

A

Gymnastique, & sur-tout la Chirurgie nous fournissent, les Bistouris, les Troiquarts, Trépans, Touriquets, & autres *instruments*. Les autres agissent par leurs parties insensibles & élémentaires, appelées *Molécules*, dont aucun sens ne peut distinguer séparément la figure, la situation, la grandeur: tels sont les *Médicaments* proprement dits, ou les secours que la diète, & sur-tout la Pharmacie, tant Galénique que Chymique, nous fournissent.

2. On explique l'action des remèdes par deux sortes de principes, savoir, les mécaniques & les physiques. On appelle *Principes mécaniques* (a) la figure, la grandeur ou masse, le mouvement & la situation des corps, entant qu'on s'en sert pour expliquer immédiatement les propriétés de toutes les machines.

3. On donne le nom de *principes*

(a) Wolf Cosmolog. §. 237. *Principiorum mechanicorum & physicorum differentia*, Leibnitz, *Epistola ad Michelottum*.

physiques, à un ou deux phénomènes généraux, dont on ne recherche point actuellement les causes mécaniques, mais dont on se sert pour rendre immédiatement raison de beaucoup d'autres phénomènes; ainsi la *gravité* & l'*adhésion* sont pris pour des principes physiques, ou *principes d'expérience*, comme parle Mariotte, dont on se sert sans erreur, pour expliquer bien des effets, quoiqu'on puisse ignorer la raison mécanique de ces principes.

4. Il y a une grande différence à faire entre les corps dont on peut expliquer immédiatement les *propriétés* (b) par les principes mécaniques: c'est-à-dire, entre ceux qui agissent par leur totalité, & ceux dont les *vertus* ne peuvent s'expliquer immédiatement que par les principes physiques. Les premiers, tels que les instruments de Chirurgie, n'agissent point par eux-mêmes;

(b) Wolf. *Ibidem*. *Qualitates dicuntur mechanicae quæ per mechanica, physica quæ per physica principia immediate explicantur.*

il faut que ce soient des forces étrangères ou empruntées qui les mettent en mouvement; & alors leur action est relative à leur figure, masse, vitesse & situation déterminée; les vertus de leurs parties insensibles n'entrent pour rien dans cette action: ainsi de quelque matière dure que soit fait un poinçon, & quelque vertu médicamenteuse qu'aient l'ivoire, le bois & le métal dont il est formé, il peut également servir à percer, trouer, s'il est poussé avec une force suffisante, de même une ligature de soie, de lin, d'amianthe, à raison de sa figure & de sa connexion, peut également servir à presser un bras, autour duquel on la ferre. On donne le nom de *mécaniques* à ces propriétés.

5. Mais la *propriété physique* ou la *vertu* des molécules insensibles d'un corps, ne dépend point des principes mécaniques du corps total: Quelle figure anguleuse ou sphérique que l'on donne à une dose d'opium, ce n'est point d'elle que dépend sa vertu narcotique; sa masse,

plus ou moins grande, pourra produire un plus grand ou un moindre effet, mais non un effet essentiellement différent; la situation que ce bol aura dans l'estomac, la vitesse avec laquelle il y sera conduit, n'y mettront pas plus de différence.

6. Il est bon d'observer, que presque tous les médicaments (c) ont des *propriétés mixtes*, ou mécaniques & physiques: ainsi une emplâtre appliquée à la poitrine, soutient & fortifie mécaniquement des côtes fracturées; mais si la matière dont elle est faite, est dissoluble, ou peut agir par ses molécules, comme si elle est astringente ou corrosive, elle agira en même-temps par des vertus physiques.

(c) Par *vertu* d'un médicament, j'entends la faculté d'agir qu'il tient de ses principes physiques; telle est la vertu émolliente, astringente, échauffante. Par *propriété*, j'entends l'aptitude qu'a un corps à servir à certains usages; aptitude provenant de la disposition de ses parties, & non d'une force qui lui soit intrinsèque.

7. Après avoir marqué les limites qui distinguent les instruments d'avec les médicaments, & fait sentir leur différente façon d'agir, l'une claire & distincte, l'autre obscure & confuse pour nos sens, il sera aisé d'appliquer la même théorie aux aliments & aux poisons; car leur manière générale d'agir est la même: la différence, s'il y en a, n'est que du plus ou du moins, ou elle leur est étrangère. Un corps n'est médicament, qu'autant qu'il est appliqué à propos, ou qu'il y a opposition entre l'état de nos parties & celui où elles doivent être en santé, ou qu'elles doivent acquérir par l'application du remède. La vertu médicamenteuse d'un corps est donc toujours conditionnelle; elle dépend de l'état des parties fluides ou solides de l'homme qui en use, & peut devenir nuisible ou venimeuse, si l'état de l'homme est sain: ainsi le Laudanum, qui est un médicament pour ceux dont les fibres du cerveau sont trop tendues, parce qu'il les relâche, fera un poi-

font pour ceux qui les ont trop relâchées, parce qu'il en augmente le relâchement : il n'y a que le peuple qui puisse se figurer, que les vertus des médicaments soient absolument salutaires. Il n'est aucun poison, qui, par l'usage qu'on peut en faire, ne puisse devenir médicament, ni aucun médicament qui ne puisse nuire, étant donné mal à propos.

8. La différence entre les médicaments (*d*) & les aliments n'est non plus essentielle quant à leur façon d'agir ; les uns & les autres font des changements utiles, dans notre machine, quand ils sont don-

(*d*) Il suit de ce que nous avons dit, qu'un médicament est un corps, qui, agissant par ses parties insensibles, peut, s'il est donné à propos, changer sensiblement en mieux l'état de nos parties. On les divise en internes & en externes ; les uns & les autres en altérants & évacuants ; les altérants en corroborants, relâchants, irritants, calmants, apéritifs, astringents, incrassants, atténuants, &c. Les évacuants en purgatifs, émétiques, sudorifiques, diurétiques, emménagogues, salivants, &c.

nés à propos (e) ; ils ne le font qu'étant dissous ou divisés en leurs molécules insensibles ; mais les changements que produisent les médicaments, sont plus sensibles pour l'ordinaire, que ceux que les aliments causent : d'ailleurs les aliments ayant plus d'affinité avec nos parties, les irritent moins, & y font plus de séjour ; au lieu que les médicaments, par leurs impressions souvent désagréables, les fati-

(e) C'est une erreur bien générale que de croire que tel médicament est bon absolument contre telle maladie, c'est comme si on disoit qu'une lancette est un excellent remède contre la pleurésie ; les médicaments & les instruments peuvent faire autant de mal étant appliqués mal-à-propos, qu'ils peuvent faire du bien l'étant à propos, les uns sont des poisons comme les autres des poignards entre les mains des ignorants. *Pulchrè sum gnarus*, dit Boerhaave, *mihi, dari quod ubique bonum, contra verò id quod hac rerum facie salutare fuerat, mutatâ conditione perniciosum sæpè deprehendi; nefas itaque putavi Medicaminum nomine hæc ipsa evulgari.*

guent, sont plutôt mis dehors, & ne se changent guere en notre substance.

9. On dit qu'un médicament *affecte une partie*, quand étant pris intérieurement, ou appliqué extérieurement, il excite un changement marqué sur cette partie, ou sur les humeurs qui s'y séparent, quoique ce ne soit pas sur elle qu'il ait été immédiatement appliqué; ainsi, s'il arrive que des Cantharides prises par la bouche, excitent des ardeurs d'urine, des pissements de sang, des érections convulsives, on dit que ce médicament affecte les voies urinaires, vu qu'il ne produit point ces effets dans les autres parties: de même si l'huile de tabac dans une meche passée à travers la cuisse d'un chien, excite des vomissements, on dit que cette huile affecte l'estomac. Si l'opium pris par la bouche, ou appliqué sur la peau, est suivi d'assoupissement, on dit que l'opium affecte le cerveau.

10. Les médicaments agissent, non sur une machine pure, mais

A 5

sur une machine animée, c'est-à-dire, dans laquelle réside un moteur (f) doué de sentiment & d'une inclination qui le porte au bien sensible, ou l'éloigne du mal que le même sentiment lui fait appercevoir. Ce moteur distingue l'homme du cadavre ; & ainsi c'est à lui principalement qu'il faut rapporter les effets qui suivent l'usage des médicaments appliqués aux corps vivants, lesquels ne se trouvent pas dans les cadavres, ni même dans les parties qui manquent de sentiment. Nous appellerons ce moteur *la Nature* dans le sens le plus reçu parmi les Médecins anciens & modernes, qui conviennent tous que c'est un prin-

(f) *Natura est principium motus & quietis in corpore. Aristot. Natura inerudita licet, quæ opus sunt, efficit. Hippocr. Naturâ est ea facultas quæ regit animal, & quæ motus in corpore necessarios exequitur, sive ex voluntatis jussu sive minime. Galen. Unus ille, de viribus Medicamentorum aptè dixerit, qui mutatam ab illis naturam, & minus autem alia, observavit cautè. Ope horum adjuncta Natura morbos sanat immédica-
tibus. Boerhaave. Orat. 8. part. 112.*

cipe de mouvement. Les uns le comparent à un feu qu'ils appellent vital; tels autres l'appellent ressort animé, pour le distinguer des ressorts ordinaires, qui ne donnent qu'autant de mouvement qu'ils en ont reçu; d'autres, comme Cheyne, Stahl, Riviere, Dulaurents, croient que c'est une faculté de l'ame différente de la liberté & de la volonté. Il en est qui pensent que le Souverain Etre exécute lui-même ces mouvements sans le concours d'aucun autre moteur. Ce n'est point ici le lieu d'examiner quel est le sentiment le plus vraisemblable. (g)

(g) Les Médecins sont aujourd'hui partagés en deux Sectes au sujet du principe de la vie & des mouvements naturels; jusqu'à Descartes aucun ne s'étoit avisé, excepté Asclepiade, de douter que l'ame ne fût le principe de la vie & des mouvements vitaux; quoiqu'avant le Christianisme ils n'eussent que des idées bien confuses de l'Essence de ce principe; depuis Descartes cette opinion a été méprisée par ceux qui se sont flattés de pouvoir expliquer mécaniquement tous ces

11. C'est à la Nature (h) qu'il faut attribuer les changements les plus remarquables, qui arrivent en nous durant l'opération des médicaments. Elle agit par des motifs, qui souvent ne sont point connus. En certaines personnes l'horreur naturelle qu'elles ont des médicaments, fait qu'au seul aspect, au seul souvenir d'une médecine, l'estomac

mouvements, & ceux qui l'ont entrepris ont donné dans la rêverie du mouvement perpétuel sans moteur, ou dans d'autres erreurs encore plus contraires à la Mécanique; mais outre que les Stahléens ont appuyé le sentiment des anciens par une infinité de raisons tirées de la pratique; les plus savants Médecins d'Angleterre viennent de se déclarer pour ce parti, tels sont Mrs. Cheyne, Mead, Nicholls, Porterfield; l'Italie compte aussi parmi les Partisans de cette doctrine, Lancisi, Borelli, & en France aucun n'a encore combattu ce que tous les grands Maîtres tels que Riviere, Dulaurens, Fernel, &c. avoient enseigné sur ce sujet.

(h) *Non minima est prudentia distinguere effectus Remediorum ab effectibus solius Naturæ; etenim in morbo non tantum Medicamenta agunt, sed & Natura ipsa agit.*
Frid. Hofman.

se souleve de la même façon que si l'émétique agissoit sur lui. D'autres prennent un plaisir si vif à certains médicaments, comme au laudanum, que s'il vient à leur manquer, elles ne peuvent être tranquilles, dormir, ni même vaquer à leurs occupations ordinaires.

12. Le moyen de distinguer les effets propres aux médicaments d'avec ceux qu'il faut attribuer à la Nature ; c'est de les observer dans le cadavre. (1) C'est fort gratuitement qu'on dit, que le cadavre résistent n'a point de ressort, que les

(1) Pour découvrir quelle est la cause des effets qu'on attribue à un médicament, il faut éviter les expériences compliquées, telles que sont toutes celles qui se font sur les vivants : car il est à craindre qu'on n'attribue à la force du médicament, ce qui dépend de la force du principe vital.

Les Corps peuvent agir par deux sortes de forces ; l'une qui leur est inhérente, comme la gravité, l'élasticité, l'adhésion, l'autre qui leur est étrangère, comme celle d'un coin poussé, pressé par un coup de marteau.

liqueurs y sont épaisses. Il est des cadavres, dans lesquels les solides ont plus de ressort qu'il n'y en a dans certains malades ; d'autres, dont le sang conserve sa fluidité : & ainsi le défaut de ressort & de fluidité n'est pas ce qui empêche les médicaments de faire dans les cadavres les effets considérables qu'ils font dans les sujets les plus mous & les plus *cacochymes*.

13. L'impulsion sensible & mécanique des médicaments qu'on applique au dedans ou au dehors du corps, n'est pas le principe de leur action. On pousse, il est vrai, ou l'on presse les instruments contre les parties pour les faire agir, & les médicaments pour les faire entrer & pénétrer dans l'intérieur du corps, ou dans les cavités qui y conduisent : sans cette impulsion ou pression mécanique les instruments chirurgicaux n'agiroient pas ; car ils n'ont aucun principe d'action ; les corps sensibles n'ont qu'une force d'inertie, par laquelle ils résistent à tout changement d'état ; mais

les médicaments ont dans leurs molécules un principe d'action indépendant de cette impulsion extérieure : ils agissent plus de la façon qui leur est propre , quand leur masse sensible est en repos , que quand elle est en mouvement. Qu'on verse d'en haut des eaux thermales sur un bras paralytique , ou qu'on plonge doucement ce bras dans cette eau sans mouvement sensible , elle ne laissera pas de s'insinuer dans les vaisseaux capillaires , d'y dissoudre les humeurs épaissies , d'y délayer celles qui sont âcres ; & la chute de cette eau thermale n'agissant que par son choc , ne produit pas d'autre effet que celui que tout autre fluide feroit , quelque vertu médicinale qu'il eût , car elle n'agit qu'à raison de ses principes mécaniques ; les frictions , les impulsions faites avec des baguettes , ou des courroies , à la façon des Italiens , (k) produiroient le même effet.

(k) *Visione dell' uso della Battitura, Venezia, in - 12.*

14. Qu'on pousse avec force une décoction astringente dans les boyaux, elle n'en resserrera pas plus que si elle s'y trouvoit portée sans force, sans mouvement sensible; car la force mécanique ne peut que dilater le canal, au lieu que la vertu physique ou médicinale doit le resserrer, & l'effet sensible suit celle de ces deux causes, dont la force est la plus grande.

15. On peut dire de la gravité ce que j'ai dit de l'impulsion. La gravité est véritablement un principe d'action, & elle est inhérente dans tous les médicaments. Cette force les presse toujours vers l'endroit le plus bas, & elle est proportionnée à leur masse. On ne peut douter que la gravité ne détermine les médicaments à agir en certains endroits plutôt qu'en d'autres; mais ce n'est guere que dans les grandes cavités, comme l'estomac, les boyaux, la vessie, ou bien à la surface du corps: ainsi les collyres qui se chargent de la partie saline des larmes dans l'ophtalmie, sont en-

traînés avec elle par la gravité vers le petit angle de l'œil, au moins durant la nuit, quand le malade est couché à la renverse; ils y causent en certain temps une douleur & une rougeur singulieres, au lieu que dans l'état de santé où les larmes sont très-peu abondantes, & ne sont pas entraînées si aisément par leur gravité, n'étant pas chargées des poudres métalliques, comme de la ruthie, &c. elles n'obéissent qu'à l'espece de succion (1).

(1) Si on met un peu d'encre ou d'autre liqueur colorée à l'angle externe ou à l'interne de l'œil, cette liqueur glissant entre la paupiere & le globe, se répand rapidement jusqu'au côté opposé, & cela dans le cadavre comme dans l'homme vivant. Une goutte d'eau de vie, mise sur les yeux situés de façon à éloigner par la gravité ce fluide des points lacrymaux, & les paupieres restant immobiles, se fait bientôt sentir dans le nez. L'eau de la Reine de Hongrie mise dans le creux de la main, monte bien vite dans les plis ou rides que forme la peau. Une goutte d'encre s'insinue de même dans l'urethre, dans les trompes de Fallope, &c. comme dans un tuyau capillaire.

des points lacrymaux, qui les détermine vers le grand angle.

16. La gravité fait descendre les médicaments vers la grande courbure de l'estomac, elle fait sortir les excréments liquides qui se trouvent dans les gros boyaux des cadavres, quand le sphincter vient à être relâché, comme tous les muscles se relâchent & cessent *de se contracter à la mort*; mais cette gravité ne peut en rien accélérer le passage des médicaments purgatifs à travers le reste du canal intestinal, parce qu'il y a autant de contours ascendants, qu'il y en a de descendants; & autant la gravité est favorable à la descente des matieres dans ces derniers, autant elle s'oppose à leur montée dans les autres: & ainsi elle n'y produit aucun effet.

17. Dans les vaisseaux sanguins & lymphatiques, la force truisive du cœur est excessivement plus grande que ne l'est celle de la gravité de chaque colonne, sur tout, parce que la viscosité ordinaire à nos flui-

des fait qu'ils adherent aux vaisseaux, & qu'ils en sont soutenus : aussi ne voyons-nous pas qu'en cet état du sang, la situation du corps influe sensiblement sur l'effet des médicaments, quoiqu'elle doive changer notablement les effets de la gravitation des liqueurs : ce n'est que dans l'état de cachexie où la lymphe ayant perdu sa viscosité, & le cœur une grande partie de sa force, celle de la gravité qui reste toujours la même a un plus grand rapport à celle du cœur ; & alors elle dirige en grande partie les liqueurs les plus coulantes, & les détermine à s'accumuler dans les endroits du corps qui se trouvent les plus bas ; tels sont les pieds quand on a resté long-temps debout, & les mains ou le visage quand on a resté couché : or comme la lymphe qui fait ces enflures, est plus chargée de faumure que le sang, cette faumure excite aussi bien souvent dans les personnes cachectiques des dartres & des ulceres au bas des jambes vers l'endroit où la gravité les détermine.

18. On voit par ce que nous venons d'exposer, que l'impulsion & la gravité donnent occasion aux médicaments d'agir en certaines parties plutôt qu'en d'autres, parce qu'elles les y portent ; mais que ce ne sont pas les principes d'où dépendent l'action propre & la vertu des médicaments.

19. La force des médicaments dépend de ce principe d'expérience qu'on appelle *adhésion* ou *attraction mutuelle*, non des corps éloignés, comme le croyoient les anciens, mais des molécules qui sont dans le contact ; c'est une tendance réciproque de toutes les molécules les unes vers les autres, qui, selon les preuves qu'en ont donné Mrs. Sgravezande & Hamberger, est une véritable action accompagnée d'une réaction mutuelle.

20. Les regles de l'adhésion (*m*)

(*m*) La force d'adhésion est proportionnée aux surfaces ; elle l'emporte excessivement sur la résistance de la gravité, quand les molécules sont très-petites : car les surfaces des petits corps sont d'autant plus gran-

font qu'elle est proportionnée au nombre & à l'étendue des points d'attouchement, qu'elle augmente à proportion que la proximité peut devenir plus grande, & par conséquent qu'elle est en raison composée de la grandeur des facettes (*n*) par lesquelles les molécules se touchent, & du nombre des points solides qui s'y trouvent, ou, ce qui revient au même, de leur gravité spécifique.

des respectivement à leurs gravités, que leurs diamètres sont plus petits : aussi a-t-on démontré d'après des expériences, que dans les fluides la force d'adhésion étoit plusieurs milliers de fois supérieure à celle de leur gravité. *M. Hamberger.*

(*n*) S'il étoit possible de connoître la grandeur respective des facettes qu'ont les molécules des corps, comme il l'est de mesurer les gravités spécifiques, on pourroit déterminer à l'avance la force de cohésion de deux corps ; mais l'ignorance où nous sommes sur ce sujet, fait que nous ne pouvons découvrir que par l'expérience, si deux fluides s'unissent ou se repoussent ; & il n'y a des règles que pour l'adhésion des fluides avec des solides, dont la gravité spécifique ou densité des parties est connue.

C'est de ce principe , que M^r. Keill , Morgan , Hamberger se sont servis , pour expliquer , d'après Newton , l'action des médicaments , dont nous déduirons aussi pourquoi ils agissent plutôt sur certaines parties que sur d'autres , quand ils agissent par leur propre vertu , ou par la force qui leur est inhérente. (o)

21. Mais avant que d'en venir là , faisons voir en détail comment la Nature se sert , & de ces médicaments considérés comme des masses , & des parties de notre corps considérées comme des machines pour produire certains effets déterminés.

(o) Par les expériences de Monsieur Muschembroek (*de coherentiâ Corporum*) deux Cylindres plats de laiton collés avec un peu de poix fondue ne purent être séparés l'un de l'autre que par un poids de 1400. livres , ils n'avoient pas deux pouces de diamètre , & ainsi l'air ne les pressoit qu'avec une force d'environ 100. livres ; donc ces 1300. livres de force qui les unissoient ne pouvoient être imputées à la pression de l'air , comme le prétendoient les Cartésiens , mais à cette force générale qu'on peut appeller *adhésion*.

22. On ne peut pas douter que certaines parties du corps humain n'aient plus de sensibilité que d'autres; ainsi l'intérieur du coude, un peu au-dessus du condyle interne de l'humerus, est couvert d'une peau qu'on peut pincer sans presque aucun sentiment; les parties intérieures en ont moins à beaucoup près que la peau, & parmi les intérieures celles qui sont exposées au passage des aliments, & qui constituent les premières voies, comme l'estomac & les boyaux, en ont plus que les autres, selon les dernières expériences de Mr. de Haller. Il a été de la prudence du Souverain Être, de mettre des filets nerveux plus sensibles & plus nombreux aux parties les plus exposées, & qui sont les premières à recevoir les atteintes des corps étrangers, afin que nous fussions avertis du danger, & que la Nature pût y obvier d'abord. (p)

(p) La Théologie ou la Doctrine des fins & des vues que Dieu s'est proposé dans ses

23. C'est par cette raison que les boyaux venant à être irrités dans toute leur longueur par les déjections fréquentes que causent les eaux minérales ou des diarrhées, on sent une cuisson vive à l'endroit où les boyaux se terminent à la peau, & où la sensibilité, par cette raison, devient plus forte.

24. On peut expliquer aussi par

ouvrages est négligée mal à-propos par les Modernes; si le corps humain étoit l'ouvrage du hazard, comme le croyoit Lucrece & l'Auteur de la Fable appelée l'homme de Descartes, il seroit ridicule de chercher des vues dans ces ouvrages; mais il faut être aussi aveugle que cet impie Stoïcien, pour ne pas reconnoître que tout a été destiné, par un Etre infiniment sage, à remplir des fins utiles qu'il s'est proposées, & à servir à de bons usages. Or vouloir ignorer ces usages & les moyens qu'il a fait servir à ses fins, c'est se priver d'une occasion très-fréquente dans la Médecine Théorique de célébrer la bonté & la sagesse de celui qui nous a donné l'être, & à même temps se priver des lumières que cette destination connue répand sur toute l'économie animale, comme on peut voir dans l'excellent traité de Galien sur *l'usage des parties*.

là, pourquoi les diurétiques chauds, long-temps réitérés, excitent à l'orifice de l'urethre une cuisson, qui n'y est plus vive que dans le reste du canal, que par la plus grande sensibilité de cette partie.

25. Mais les différentes personnes ont différents degrés de sensibilité. Celles qui sont d'une constitution plus foible & plus délicate, qui par une éducation trop efféminée, aiment passionnément la vie, qui ont les passions plus vives, sont aussi plus sensibles, & au plaisir, & à la peine : or en conséquence de cette sensibilité, les médicaments excitent en elles de plus grands effets que dans les payfans robustes, dont l'esprit est grossier & pesant. Cette sensibilité excessive fait que des médicaments excitent des effets, non-seulement plus sensibles, mais même différents de ceux qu'ils auroient excités. Ainsi nous voyons que ces personnes délicates souffrent des coliques, ont des vomissements, des mouvements de fièvre, après avoir pris la même

me dose des purgatifs qui n'excitent rien de pareil aux autres ; & par conséquent, à raison de cette sensibilité, les médicaments paroissent porter en elles sur d'autres parties, qu'ils ne portent dans des sujets moins sensibles.

26. Je sais qu'on est dans l'usage d'expliquer, comme on dit, mécaniquement tous ces effets, & qu'ainsi on suppose que les fibres nerveuses des personnes sensibles étant plus déliées & plus tendues, sont portées par les mêmes médicaments à des vibrations plus fréquentes, ou sont montées sur un ton plus aigu ; mais cela n'explique pas pourquoi l'effet en sera plus grand, ou pourquoi un estomac plus sensible vomit à l'occasion de ces médicaments : une corde plus tendue & plus fine du double qu'une autre, pressée par le même corps, fait un ton plus aigu, j'y consens : mais conçoit-elle une plus grande quantité de mouvement ? C'est ce qui est contraire aux mécaniques : & d'ailleurs est-ce par leurs vibrations,

que les fibres musculieuses se contractent ? N'est-ce pas parce qu'elles se rident ou se froncent ? Or ce n'est pas la tension qui fait le froncement, elle s'y oppose plutôt. Il faut donc avoir recours à la Nature, (q) qui, à l'occasion de cette tension plus grande, fait des efforts proportionnés, pour mettre dehors par le vomissement ces matières irritantes.

27. Nous rendrons cette vérité plus sensible par l'exemple des médicaments sternutatoires. Un grain pesant de tabac d'Espagne ou de poudre d'ellébore prise par le nez, s'applique à la membrane pituitaire ; dans peu de temps la mucoité, qui

(q) *Effectus Naturæ sæpius ab ignavis Medicis habentur pro operationibus Medicamentorum, & pro actionibus suis venduntur.* Frid. Hofman. *In sanandis tandem morbis principatum obtinet Natura... vix alienè quid natum in vivente vel aliundè susceptum ut arsenicum, ob! quæ molimina vomitus, ut noxium expellat, quæ excitationes humorum, ut diluat, abluat, detergat, leniat, &c.* Boerhaave, *Oratione 8.*

B 2

s'y trouve, dissout les parties âcres & salines de cette poudre, & on sent un picotement, qui, d'espace en espace, est suivi d'un effort violent, appelé éternument : dans cet effort, toute la poitrine se resserre avec une grande vitesse, tout le tronc & la tête sont agités puissamment & avec un son des plus bruyants; l'air sort par le nez avec une grande rapidité, & entraîne ce qu'il trouve sur son passage.

28. Voilà un effet fort considérable qui se fait sur la poitrine principalement. Quelle en est la cause? (r) Je dis que la force de la pou-

(r) On doit distinguer les phénomènes dont les médicaments sont la *cause*, d'avec ceux qu'ils ne font qu'exciter, ou qu'ils donnent occasion à d'autres puissances de produire. La cause d'un effet est toujours une force ou l'action d'une puissance mouvante; & ainsi ceux qui regardent les médicaments, comme nous regardons les instruments, ne peuvent les regarder comme cause des phénomènes qu'ils excitent; car un instrument n'agit point par sa propre force.

dre n'en est que l'occasion, & qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse produire mécaniquement cet effet sans le concours d'un moteur beaucoup plus puissant. Pour le prouver, je mets en avant que c'est une erreur, qui ne peut tomber que dans l'esprit de ceux qui ignorent les mécaniques, de penser que les machines multiplient les forces; & ainsi on a beau imaginer dans nos organes des dispositions mécaniques admirables pour produire ces effets par des moteurs aussi petits, on n'en viendra jamais à bout; toutes les machines se réduisent au levier, & faisant abstraction de la résistance qui provient de l'inertie ou du frottement, l'effet qui résulte de l'effort d'une puissance appliquée à un levier, est précisément égal à cet effort, c'est-à-dire, que les masses sont de part & d'autre réciproques à leurs vitesses, & par conséquent les quantités de mouvement, ou les forces y sont les mêmes.

Il faut donc pour expliquer mécaniquement l'effet en question,

supposer que la quantité de mouvement de tout le corps dans l'éternuement, n'est pas plus grande que celle d'un grain d'ellébore appliqué au nez ; ce qui est évidemment contraire à l'observation & aux notions les plus communes.

29. On ne manquera pas de dire que nos organes sont des machines faites par la main d'un grand Ouvrier qui en fait plus que nous ; & cela est bien certain : mais en raisonnant suivant les lumières qu'il lui a plu de nous accorder, nous ne pouvons attribuer un effet à une cause qui est excessivement plus petite que l'effet ; sans quoi une partie de cet effet ne dépendroit d'aucune cause, ou dépendroit du néant ; ce qui est absurde : d'ailleurs en supposant que Dieu ait fait de nos organes des machines hydrauliques parfaites, l'erreur en fera plus évidente : car il est démontré que quand un moteur, par exemple, un courant d'eau meut un corps, & produit un effet par le moyen d'une machine hydraulique parfaite, sans

y comprendre le déchet qui provient du frottement & de l'inertie, l'effet utile qu'on regarde, n'est à l'effort du moteur que comme 4. à 27. (f) & on ne fera pas surpris après cela d'entendre que dans la merveilleuse machine de Marly, l'effet utile n'est que la 56^e. (t)

(f) Parent, Mémoire de l'Académie Royale 1704. pag. 333. Mr. Pitot, Mém. de l'Acad. 1725. Mr. Belidor, Architect. Hydrauliq. t. 1. Mr. Dan. Bernoulli Hydrody. pag. 195.

(t) Bernoulli *ibid.* pag. 181. *Omnes machinae, eadem potentiâ absolutâ, eundem effectum præstant, si modò à frictionibus motibusque ad destinatum finem inutilibus animus abstrahatur.* D. Bernoulli *ibid.* pag. 166. *Non desunt qui putent machinam excogitari posse, cujus ope, minimo labore, aquæ quantitas ad quamlibet altitudinem elevari possit, animumque exeruciant in inquirendis rotis, veltibus, sed operam perdunt: Neque audiendi sunt hujusmodi promissores, Id. *ibid.* V. l'Hist. de l'Acad. 1703. pag. 100. où l'on verra cette erreur combattue par Mr. de Fontenelle. Cette erreur sur la force des machines, est la base des raisonnemens de la plupart des modernes, qui veulent expliquer les mouvemens sympathiques & les effets des médicaments évacuans.*

partie de l'effort de l'eau employée à la mouvoir ; c'est-à-dire que

Les Machinistes ou les modernes qui prétendent expliquer sans moteur tous les mouvements de notre corps, se mettent peu en peine de trouver dans l'homme les forces mouvantes nécessaires pour ces effets : ils se figurent que la moindre petite pression, telle que celle d'une pincée de tabac sur les nerfs, est capable de se multiplier par la propriété des machines, & de produire un mouvement mille & mille fois plus grand que la cause, & voilà les principes de mécanique sur lesquels ils raisonnent ; (voyez l'homme de Descartes.) Ces Machinistes font bien voir qu'ils n'entendent pas la mécanique ; Alphonse Borelli, qui connoissoit bien celle du corps humain, fait voir clairement que les muscles bien loin de multiplier les forces, ont besoin pour élever de fort petits poids, d'être mis en action par des forces immenses. *Demonstrabo, dit-il, per machinas animalis non parvâ virtute magna pondera sublevari, sed à contra magnâ virtute & robore facultatis animalis parvâ pondera sustineri.* Borelli. *de motu animalium* cap. 3. pag. 8. Il est aisé de prouver que les machines consomment les forces mouvantes en grande partie bien loin de les augmenter, la puissance moyenne d'un ouvrier ordinaire est capable de lui faire élever un poids de 72 livres à la hauteur d'un pied

cette machine, bien-loin de multiplier la force du moteur, l'absorbe ou la détruit toute à une 56^e. partie près.

30. Je me suis peut-être trop étendu sur ce sujet; mais plus les préjugés sont répandus, plus il importe de les combattre, quand on a des sentiments contraires à établir. Il paroît pourtant, d'après ce que nous avons dit, 1^o. Que ce n'est point au médicament, comme cause, mais au moteur, que l'irritation avertit & met en jeu, qu'il faut attribuer les plus grands chan-

à chaque seconde, en travaillant dix heures par jour, selon les expériences faites par M. Dan. Bernoulli. Maintenant s'il emploie à cet effet une machine, il est impossible qu'il produise un aussi grand effet, car une partie de cette force s'emploiera à surmonter l'inertie & le poids de cette machine, l'autre à surmonter le frottement, & s'il élève un plus grand poids l'effet n'en sera pas plus grand, puisqu'il demandera ou beaucoup plus de temps pour être élevé, ou des efforts qui ne pourront être continués si long-temps. Voyez l'hydrodynamique, Section 2^e. pag. 167. & 199.

B 5

gements que les médicaments excitent en nous. 2°. Que ces effets sont proportionnés à la sensibilité de la nature, puisqu'ils sont plus grands à mesure que le sentiment est plus vif, quand la puissance mouvante est la même. 3°. Que ces effets, sous les mêmes degrés d'irritation, sont proportionnés aux forces potentielles du sujet; ainsi il n'est pas étonnant que quand les forces manquent, & que le sentiment est émoussé, comme dans les affections soporeuses, les médicaments n'operent que fort peu, ou n'excitent même aucune évacuation. 4°. Et par conséquent les médicaments long-temps accoutumés n'excitent que fort peu d'effet, parce que nous n'y sommes presque pas sensibles, ne faisant presque pas d'attention à l'impression des corps que nous avons souvent éprouvée, en comparaison de celle que nous faisons aux impressions nouvelles & aux inconnues.

31. On peut aussi entrevoir la raison pourquoi ces médicaments affectent certaines parties plutôt que

d'autres, ou pour mieux dire, pourquoi la nature, qui agit à leur occasion, détermine le mouvement de certains organes plutôt que d'autres, comme si elle choisissoit ceux qui pour l'ordinaire sont les plus commodes & les plus convenables (u) pour l'évacuation de la matiere irritante : l'exemple ci-dessus fera voir que la disposition mécanique des parties qui y contribue beaucoup, & qui semble déterminer cette sorte de choix, n'est pas pourtant suffisante seule pour produire cette direction de fluide nerveux vers une partie déterminée plutôt que vers une autre.

32. On demande pourquoi les nerfs de la membrane pituitaire étant irrités par un corps étranger, il survient plutôt un mouvement de la poitrine, appelé éternuement, que toute autre sorte de mouvement de

(u) *Natura ipsi sibi vias invenit ad evacuandum, & licet sine doctore quæ opus sunt, efficit. Hippocr. 6. Ibidem. Galenus ibidem.*

cette même poitrine, ou même des autres parties du corps ? On ne manque pas de dire que ce phénomène dépend de la communication qu'il y a entre les nerfs olfactifs & ceux de la poitrine. Mais cette communication spéciale est avancée sans la moindre preuve, autre que l'effet, pour l'explication duquel on l'imagine ; & en la supposant telle qu'on la veut, elle ne rend pas raison du phénomène, parce que ce n'est pas la quantité de mouvement imprimée à ce nerf olfactif, qui se transmettant à ceux de la poitrine, leur imprime la force nécessaire pour produire l'éternuement (28. 29.) sans quoi cependant on ne peut concevoir que cette irritation produise mécaniquement cet effet ; que si on suppose un moteur que cette irritation ne fait qu'avertir du besoin d'expulser cette matière irritante, il reste à dire pourquoi ce moteur agit par tel ou tel organe, sur lequel il a également le pouvoir d'agir.

Les mêmes nerfs qui servent à

produire l'inspiration & l'expiration suivante plus forte, qui constituent l'éternuement, sont principalement les Dorsaux, ceux de la huitième paire & les intercostaux ensemble, quelque éloignés qu'ils soient des olfactifs à leur sortie de la moëlle allongée & de l'épine. Admettons qu'ils communiquent ensemble: on ne peut pas nier qu'ils ne servent également à produire toutes les autres espèces d'inspiration & d'expiration très-différentes de l'éternuement, comme la toux, le hoquet, le soupir, le baillement, le parler, le chant, dont les variétés sont infinies. De bonne foi, cette communication change-t-elle, lorsqu'on a pris un grain de racine d'ellébore? Et par quelle raison n'excite-t-elle pas par hazard un de ces sortes de mouvements? Pourquoi constamment la sternutation s'en suit-elle, au lieu du soupir, de la toux? Mais de plus, toute communication est réciproque; & ainsi une goutte d'eau venant à adhérer à la glotte ou à la fente que

causent les cordes vocales entr'elles, il devroit s'ensuivre un éternument, & ce n'est pourtant que la toux qui s'ensuit.

33. N'est-il pas plus vraisemblable (x) que le moteur qui est suffisant pour exciter ces efforts, (que ce soit Dieu, ou bien une faculté de l'ame, c'est ce qu'il n'est pas question ici de décider) a un sentiment au moins obscur, & non réfléchi, du besoin de l'éternument dans un cas, & de la toux dans l'autre, ou qu'il agit comme s'il sentoît ce besoin, & qu'il sentît la différence des organes qui doivent exécuter ces efforts, quoique peut-être il ne les sente pas, ou ne les connoisse pas: car combien d'efforts faisons-nous en dormant, pour

(x) *Sternutamenta verò ipsa Naturæ opus sunt: Hæc omnia Naturæ erga Animalia providentiam indicant, per quam & secundâ valetudine fruëntia conservantur, & ægrotantia morbo liberantur. Galen. Comment. in Epid. Hippocr. Naturæ sunt morborum medicatrices.*

prendre une situation plus commode ? & combien de muscles meuvent très-habilement les joueurs d'instruments, sans savoir même s'ils ont des muscles ? Or ce besoin est bien marqué : car il n'y a que l'éternument qui puisse, par le moyen de l'air poussé avec violence vers les arriere-narines, balayer & emporter la matiere qui irrite l'intérieur du nez, & il n'y a que la vive secousse de la toux qui puisse détacher de la glotte la goutte d'eau qui la bouche, & qui adhère aux cordes vocales ; le baillement, le soupir ne le feroient pas si bien.

34. Cet exemple suffit pour faire sentir la raison pour laquelle certains médicaments affectent des parties déterminées, comme les iter-nutatoires affectent la poitrine ; les émétiques (y) excitent le vomisse-

(y) L'estomac élève une colonne d'eau à la hauteur de près de 2 pieds au-dessus de son fond dans les vomissements ; cette force équivaut au poids d'une colonne d'eau de 30 livres tombant de la même hauteur.

ment plutôt que la diarrhée ; l'alun de plume nous force à porter nos ongles pour gratter la partie qu'il a irritée ; les purgatifs nous portent à faire des efforts nécessaires , quand les déjections sont difficiles : mais on voit bien qu'en tout ces cas , ce n'est pas à la vertu du médicament , comme à une cause suffisante & active , qu'il faut attribuer les effets ni la détermination des parties par lesquelles ils sont exécutés. Cherchons donc la cause de ces effets déterminés dans d'autres principes , en observant toujours de ne pas confondre ce qui leur appartient , avec ce que le concours de la nature y met du sien ; car elle y en met toujours.

35. Les médicaments affectent certaines parties déterminées, par

Qui pourroit se figurer qu'un grain de poudre d'algarot eût autant de force ? ni qu'en dilatant l'estomac , il pût le contracter , à moins qu'il ne détermine à agir une autre puissance mouvante ? les principaux phénomènes qui suivent l'action des médicaments évacuants , sont l'effet de cette puissance.

la raison qu'ils n'agissent que sur elles, & qu'ils ne sont pas portés vers les autres, tant à raison de leur masse qui les met hors d'état d'y passer, qu'à raison des mouvements & des dispositions qui se trouvent en ces parties plutôt qu'en d'autres. Nous allons donner des exemples qui confirmeront cette proposition, & qui rendront raison de ce phénomène.

36. Les médicaments n'agissent qu'à mesure qu'ils se dissolvent, ou qu'ils se divisent en plus petites parties: (7) la quantité de leur action, une même dose étant donnée doit donc augmenter à mesure que leur dissolution avance davantage, parce

(7) Les molécules des médicaments qui peuvent passer à travers les veines lactées & les vaisseaux sécrétoires des viscères, doivent être 512000000. fois moindres que les plus petites, que nos sens peuvent distinguer sans Microscope. Th. Morgan *Mechanical, pract. of. Physic.* Prop. 1. Dans ces molécules l'adhésion est extrêmement forte. (10. Not.) & est seule capable de donner aux médicaments leurs vertus.

qu'en même-temps il y a plus de molécules, qui, étant développées, peuvent agir, la dissolution se faisant par la surface, & la quantité des particules actives étant en raison des masses, il est évident que la dissolution se fait plus rapidement, quand le même médicament est déjà divisé en plusieurs petites masses, que quand il n'en forme qu'une seule: car, par exemple, une pillule de laudanum d'une ligne de diamètre ayant dix fois moins de surface respectivement à sa masse, que n'en ont les mille qui en peuvent être formées d'un dixième de ligne de diamètre, il est bien évident que la grosse pillule agira dix fois moins en même-temps que les mille petites, parce que celles-ci offrent dix fois plus de surfaces au dissolvant, & fournissent d'autant plus de lames de même épaisseur à dissoudre & à agir. La différence des masses fera donc qu'un médicament agira avec plus de force dans un temps donné; mais comme il y a des parties dans le corps humain

qui ont la force de diviser , broyer les corps qu'on a pris (c'est ainsi que les dents broient , divisent certains aliments) tandis que d'autres parties ne peuvent le faire , le même médicament agira avec plus de rapidité dans certaines parties qu'en d'autres , quoiqu'il soit appliqué à toutes également.

37. Il se peut aussi qu'à raison d'une masse plus grande , il ne puisse s'insinuer & se porter jusqu'en certaines parties : si un médicament a des molécules qui ne puissent passer dans les veines lactées , ni dans les vaisseaux absorbants des premières voies , il est bien évident qu'il pourra agir sur l'estomac & les boyaux , mais non dans le sang ni dans les petits vaisseaux. C'est ainsi que les absorbants terreux qui ne peuvent être dissous par nos sucs , n'agissent que dans les premières voies , se retrouvent presque tous dans les excréments grossiers , & ne font rien dans le sang.

38. Mais il se peut aussi que ce n'est pas faute de pouvoir être dis-

sous, qu'ils ne passent pas dans ces défilés étroits. Quelques-uns, comme le vif-argent, s'arrondissent en boules, qui, toutes fluides qu'elles soient, ne sauroient enfler les petits tuyaux (*a*) de la peau, des boyaux à moins d'être appliquées, pressées par une force mécanique, qui surmonte la cohésion mutuelle de leurs molécules. Il s'ensuivra de là, que le vif-argent ainsi avalé pouvant agir par son poids sur les boyaux & sur les obstacles qui s'y trouvent, ne pourra agir dans le sang, faute de pouvoir s'y introduire; & aussi le trouve-t-on presque tout avec les déjections, quand on l'a avalé crud.

(*a*) La grandeur des pores d'un corps, ni la petitesse des molécules d'un fluide, ne sont pas des raisons suffisantes, pour que ce fluide les pénètre: l'eau pénètre dans le bois, & ne pénètre pas dans l'or, le vif-argent entre dans les pores de l'or, & non dans ceux du bois, au moins par sa propre force: Si on fait glisser obliquement de l'eau sur de la toile cirée, percée de plusieurs trous, elle n'y passera presque pas, au lieu que l'huile y passera.

39. On fait que les tuyaux capillaires (16. not.) de quelque matière qu'ils soient, ont la force d'élever les liqueurs de même, ou de moindre gravité spécifique que la leur. M^{rs}. Muschembroeck, Halles, en donnent un bon nombre de preuves tirées des végétaux & des animaux. Les fluides venant à toucher l'orifice de ces tuyaux y adherent; & par conséquent agissent sur eux; ils tendent à s'en approcher, l'intérieur leur offre plus de points d'attouchement, ils s'y insinuent, s'y élèvent nonobstant leur gravité. On fait que ce phénomène arrive dans le vuide de Boyle comme dans le plein, & que c'est la force de l'adhésion qui en est la cause: or le fluide s'y élève d'autant plus fortement, que la surface touchante est plus grande, respectivement à la colonne de fluide qui résiste par son poids: comme dans les tuyaux de différent diamètre, sous même longueur, les surfaces sont à leurs solidités en raison réciproque de leur diamètre, & par conséquent un tuyau d'un

dixième de ligne de diamètre, les restes étant égaux, attire dix fois plus haut qu'un d'une ligne; par cette raison, les mêmes médicaments liquides agiront sur des vaisseaux capillaires, qui ne pourront agir dans de plus larges, ne pouvant s'y insinuer aussi avant; (b) de même que certains virus, comme le vénérien, le scorbutique, le

(b) Ce paradoxe n'est pas le seul & il confirme bien la différence qu'il y a entre les forces mécaniques & les forces physiques: Si un fluide est poussé par une force mécanique dans un tuyau, ce fluide perd d'autant plus de sa force à cause du frottement que le tuyau est plus étroit, au lieu que s'il y est porté par la force physique de l'adhésion, il s'y élève d'autant plus rapidement qu'il est plus étroit. Ceci fait sentir comment le fluide nerveux peut avoir de rapidité à travers les nerfs, & la matière électrique à travers les corps les plus denses. Si la force qui pousse mécaniquement le sang dans les artères & leurs derniers rameaux est fort modérée, les molécules homogènes en gravité spécifique avec les tuyaux sécrétaires qui partent latéralement de ces artères, se portent par la force d'adhésion

serophuleux invétérés, agissent spécialement sur les parties osseuses, dont le tissu est plus compacte; il peut y avoir des médicaments qui agissent sur les parties dont les tuyaux sont plus étroits: C'est ainsi que le suc rouge de la garance, suivant l'observation de l'Académie de Boulogne, (tom. 2.) ne teint en rouge que les os des animaux qui en ont mangé, & n'atteint pas même les cartilages ni les tendons.

40. Une structure singulière empêche quelquefois des médicaments de

dans les couloirs, les sécrétions de la salive, de l'urine sont abondantes, mais si la force trusive ou mécanique du sang augmente beaucoup comme dans la fièvre, elle emporte pêle-mêle ces molécules & empêche la force physique d'agir; ainsi ces sécrétions tarissent comme l'expérience le fait voir... Un tuyau d'un tiers de ligne en diamètre élève l'eau à 26. lignes, un d'un dix-huitième de ligne l'élève à 13. pouces, un autre encore plus étroit à 21. ceux des Arbres élèvent la sève à la hauteur des plus grands Pins, avec une force cinq fois plus grande que celle du sang dans l'aorte. Hales.

passer dans un sens, & leur permet de passer dans un sens contraire; & c'est ce qui empêche le médicament d'affecter indistinctement les parties, suivant le sens dans lequel il se présente. Si un médicament est porté par les uréters, il s'infuera aisément dans la vessie; mais un médicament jetté dans la vessie, ne pourra s'infuier dans les uréters, ni par conséquent les affecter, parce que distendant la vessie, il pressera la partie de cette membrane, qui bouche l'extrémité de l'urètre, & l'appliquera encore plus fort aux membranes extérieures, ce qui fermera l'issue des uréters.

41. Le sang roule avec des vitesses bien différentes dans les différents vaisseaux, & entraînant avec lui les molécules des médicaments, il leur imprime différents degrés de force, qui sont toujours sous même masse comme les carrés de leurs vitesses: (c) or ces forces différentes produisent des effets qui doi-

(c) Herman, *Phoronomia*. prop. 31.

vent différer totalement ; car la même impression qu'une molécule fait sur nos nerfs , n'est qu'un chatouillement agréable , si elle est foible ; & elle devient une douleur vive , si elle est capable de rompre les filets nerveux. La force du sang dans les arteres est dix ou douze fois plus grande que dans les veines , selon les expériences de Mr. Hales. (d) Donc les molécules métalliques , ou autres qu'il entraîne , & auxquelles il imprime une force proportionnée à la sienne , pourront exciter dans les arteres de grands effets , de vives chaleurs , des sensations douloureuses , tandis que dans les veines , & à plus forte raison dans les vaisseaux lymphatiques , elles n'en exciteront point ; car comme leur gravité spécifique , qui reste toujours la même , tend à les retarder , à les empêcher d'agir , il se peut que le

(d) Hæmæstatics Essais , experiment. III.
4. 5.

mouvement du sang soit si fort ralenti dans les tuyaux veineux capillaires, que la gravité de ces molécules excède la force trusive du sang qui les pousse, & ainsi que toute leur impétuosité & l'action qui en dépend, se réduisent à rien.

42. D'autre part, les vertus médicamenteuses, bien différentes des propriétés mécaniques, n'agissent que dans des fluides ralentis. Les crySTALLIFICATIONS, les COAGULATIONS, les SÉCRÉTIONS ne se font que dans le repos, le mouvement de circulation trop rapide empêchant l'approche mutuelle des molécules qui peuvent l'attirer. Les médicaments n'exerceront donc pas leurs vertus médicamenteuses dans les gros vaisseaux, où le mouvement de circulation est rapide, & ils l'exerceront dans les petits.

43. J'ai appris par bien des expériences faites sur des tuyaux d'animaux, que les vitesses des liqueurs à travers des tuyaux de différente longueur, sont, à très-peu près, comme les racines de ces lon-

guez réciproquement ; & par conséquent certains médicaments agiront aux extrémités ou dans les vaisseaux sécrétoires fort éloignés du cœur , en suivant les routes de la circulation , qui ne pourront exercer leurs vertus plus près du cœur à cause de la vitesse trop grande : mais la grande raison qui retarde les fluides éloignés du cœur , est le frottement immense qu'elles essuient à cause de la petitesse des défilés ; ce retardement est si grand , qu'il ne passe dans les artérioles mésentériques (qui sont sur le lymbe du mésentère) que la vingtième partie ou environ de ce qui passeroit par le tronc de l'artere mésentérique ouvert , (e) quoique la somme de leurs calibres excède du double au moins le calibre de ce tronc. Il n'est donc pas étonnant que quand par une terreur , un froid , ou des remèdes astringents , les vaisseaux capillaires viennent à se resserrer , il arrive dans les extrémités des sentiments

(e) Hœrnastat. Essais, Expériment. 184

de frisson, quoique dans le centre du corps, ou dans les gros vaisseaux la chaleur soit considérable; car la chaleur des fluides relative à leur frottement, (*f*) est comme le carré de la vitesse avec laquelle ils frottent les solides: or l'expérience fait voir que les changements qui arrivent dans le corps humain par les différents degrés de chaleur, sont essentiellement différents. C'est ainsi que la température au-dessous du premier degré au thermomètre de Mr. de Reaumur, coagule le sang, l'empêche de pourrir, au-dessus du 36^{ème}. elle le rend plus coulant & plus disposé à pourrir, au-dessus du 56^{ème}. elle roidit & ride nos vaisseaux, elle coagule le sang & la lymphe.

44. La direction des vaisseaux & la différente impétuosité du sang, laquelle est excitée par les médicaments fondants & irritants, fait encore que ces médicaments agissent

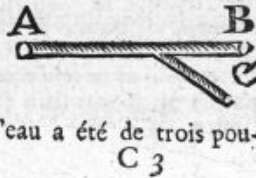
(*f*) Herman. *Phoronomia Appendix.*

sur certaines parties plutôt que sur d'autres, ou, ce qui revient au même, qu'ils sont portés dans des parties déterminées.

45. C'est ainsi que les molécules des médicaments spécifiquement plus pesants que le sang, se portent en plus grand rapport à la tête, qu'aux autres parties; car conservant plus de leur vitesse en sortant du cœur dans le conduit de l'aorte, ils affectent plus la ligne droite, ou se détournent plus difficilement de l'axe de l'aorte, que les molécules spécifiquement moins pesantes; & comme la carotide gauche se trouve dans cette direction, elles doivent y entrer: n'est-ce pas pour cette raison, que l'usage immodéré de l'acier, du vif-argent porte à la tête?

46. J'ai fait une expérience (g)

(g) Si on a un tuyau ABC dans lequel on pousse de A vers B d'abord très-foiblement, & ensuite très-fortement un piston; si le jet de l'eau a été de trois pou-



qui prouve, que suivant les divers degrés de force avec laquelle les fluides sont poussés à travers des tuyaux branchus & des rameaux diversément inclinés à leur tronc, il se porte plus de fluide dans les uns que dans les autres, les calibres restant les mêmes; d'où il suit par exemple, que quand le sang est poussé avec beaucoup plus de force du cœur dans le tronc descendant de l'aorte, il s'en porte plus dans les rameaux qui sont peu ou point du tout inclinés avec le tronc, qu'il ne s'en portera dans ceux qui le sont, comme les artères renales, qu'il ne s'y en porte respectivement, quand le sang coule lentement.

47. D'où il s'ensuit que les médicaments, qui sont propres à aug-

ces par le rameau direct B, & d'autant par l'oblique C, quand on pouffoit faiblement le piston, le jet augmentera bien davantage dans le direct par une impulsion forte, qu'il ne le fera dans l'oblique, comme de 7. pouces dans l'un & de 5. dans l'autre.

menter notablement la force du cœur, soit en augmentant la quantité de fluide nerveux, comme les cordiaux, les céphaliques, soit en rendant le sang plus coulant, & en irritant les vaisseaux, comme les eaux thermales, les fondants, &c. détermineront le sang à couler par les vaisseaux directs dans un plus grand rapport, que ne le comporte l'augmentation générale de la vitesse, & partant à couler moins abondamment dans les collatéraux, qu'on ne devoit l'attendre de cette augmentation de force.

48. Nous avons donc fait voir jusqu'ici comment les médicaments poussés par les forces de la nature, portent sur certaines parties plutôt que sur d'autres, à raison de leurs principes mécaniques, comme leur masse, leur vitesse, & à raison de la structure des parties, de la grandeur de leurs calibres, &c. Mais ce qu'il y a de plus propre à la question proposée, c'est de faire voir comment par leur propre vertu, ou par leurs principes physi-

ques, il agissent véritablement, & non pas passivement, sur certaines parties déterminées. Pour résoudre ce problème, j'ai besoin d'avancer certains principes, dont, faute d'un assez grand nombre d'expériences, je ne tirerai pas tout l'avantage qui s'en peut tirer ; mais peut-être donnerai-je occasion à d'autres de le faire.

49. Les parties solides du corps humain ont chacune une gravité spécifique différente. M. Hamberger qui avoit besoin de la même proposition, se contenta pour s'assurer de cette vérité, de peser ces parties d'abord avec leurs sucres ou fraîches, & ensuite desséchées ou dépourvues de quelque humidité, & ces derniers poids parurent à peu près représenter les gravités spécifiques des solides. Il me paroît qu'il y a un moyen beaucoup plus sûr que celui-là, qui consiste à peser dans l'air & ensuite dans l'eau chaque partie : & c'est ainsi que j'ai trouvé les pesanteurs spécifiques de chaque partie, relative-

ment à celle de l'eau, que je prenois de 1000. degrés.

Os.	1656
Foie.	1083
Peau.	1067
Glande thyroïdienne . . .	1065
Boyau ileum	1058
Cœur.	1020
Glandes surrenales. . . .	1011
Glande sublinguale. . . .	1007
Boyau colon.	1001
Eau commune	1000
Rein.	1050
Muscle couturier.	1049
Ratte.	1044
Glande maxillaire.	1043
Glande parotide.	1034

Axonge de la peau . o	} Surnagent à l'eau.
Glandes des mamelles o	
Poumon. o	
Mésenter. o	
Thymus. o	

Le cadavre d'une femme a fourni toutes ces parties, excepté l'os.

50. Les fluides du corps humain

ont chacun une gravité spécifique différente, & qui approche le plus dans chacun de la gravité spécifique du viscere, qui est destiné à le séparer du sang.

51. Pour trouver ces gravités spécifiques, j'ai placé ces fluides ensemble dans un tuyau de verre, de trois lignes de diametre, long de deux pieds, & j'ai vu l'ordre dans lequel ils furnageoient, les plus légers au-dessus des plus pesants; d'autre part, j'ai réitéré les expériences faites par Mr. Silberling, en pesant une bale d'ivoire successivement dans chacune de ces liqueurs, & observant quel poids elle y perdrait.

Sang humain.	281
Lait de femme écrémé. .	277
Lymphé.	274
Bile.	272
Urine.	271
Salive.	267
Eau de fontaine.	261
Crème du lait de femme.	255

52. Si maintenant on compare la gravité spécifique des humeurs à celle des glandes ou des viscères qui les séparent du sang, ne comptant ni le lait, ni la lymphe, on trouvera que les plus pesants se séparent dans les viscères spécifiquement plus pesants, si on excepte les mamelles, dont les glandes ne peuvent être bien dépouillées de la graisse qui en augmente la légèreté.

Gravités spécifiques.

Du Foie.	1083
Du Rein.	1050
Des parotides.	1034
Du Sain-doux.	912
Bile.	274
Urine.	272
Salive.	264
Graisse.	232

Et comme on n'a pas les autres humeurs du corps humain en assez grande quantité pour en faire les expériences, on peut conjecturer

qu'elles suivent le même rapport.

53. Suivant les loix de la cohésion, les fluides adherent aux solides, dont la gravité spécifique est la même, ou plus grande que la leur (*h*), d'où il s'ensuit que les molécules hétérogenes répandues dans la masse du sang, & portées dans les tuyaux sécrétoires, où l'impétuosité de la circulation ralentie laisse agir l'attraction, seront déterminées à couler dans les tuyaux sécrétoires des viscères de la gravité spécifique la plus approchante de la leur; & cela avec d'autant plus de force, que ces tuyaux seront plus capillaires, pourvu toutefois que leur diamètre ne soit pas plus petit que celui de ces molécules. On peut voir sur cela la savante Dissertation (*i*) du célèbre Professeur Mr. Hamberger.

(*h*) Mr. Hamberger, *El. ment. physic.*
cap. 3. d. *cohesionē Corporum*. §. CLVII.
Etc.

(*i*) Sur la mécanique des Sécrétions.

54. D'où il suit que les molécules des médicaments agiront sur ceux des vaisseaux sécrétoires du corps humain avec lesquels ils ont le plus d'affinité à raison de leur gravité spécifique : car trouvant 1^o. dans ces vaisseaux un calibre proportionné à leur volume, le contact, & par conséquent la force

Bordeaux, 1746. Ces loix sont fondées sur ce principe 1 d'expérience que la force avec laquelle deux corps adherent est proportionnée au nombre de points par lesquels il se touchent, d'où il s'ensuit 2, qu'entre deux corps solides l'adhésion est proportionnée aux surfaces touchantes, 3. & à leur gravité spécifique, 4. de même qu'à l'affinité des figures de leurs molécules, parce que les points, ou facettes touchantes sont en plus grand nombre quand les molécules quadrent ensemble, comme un cylindre dans un anneau, que quand elles ne quadrent pas, comme un parallépipède dans un anneau. Cette affinité des figures est encore relative aux grandeurs respectives des molécules & des pores dans lesquels elles doivent s'insinuer, ces pores multiplient extrêmement les surfaces contingentes, & ainsi l'action d'un corps sur un autre dont il peut pénétrer les interstices en devient beaucoup plus

d'adhésion en sera plus puissante. (20. not.) 2°. Cette force fait entrer plus avant les fluides dans les vaisseaux capillaires, & par conséquent aidée de la force de la circulation, elle excitera une sécrétion plus abondante. 3°. Les molécules des fluides, de même densité que les vaisseaux, toutes sphériques qu'elles soient, pouvant s'adapter à des fofsettes que le microscope fait dé-

grande que s'il ne touchoit qu'à la surface externe. 5. Les fluides ont la propriété de s'adapter à la surface des solides & de s'insinuer dans leurs interstices, ce que les solides entr'eux ne peuvent faire; mais les fluides n'adhèrent sensiblement aux solides, que quand ces solides ont une gravité spécifique aussi grande ou plus grande que la leur; ainsi l'eau adhère à nos chairs aux métaux, 7. mais les fluides n'adhèrent pas aux solides dont la gravité spécifique est plus grande que la leur, parce que leurs molécules doivent adhérer alors plus fortement entr'elles, comme y trouvant plus de points de contact, qu'elles n'adhèrent à des solides plus légers. Ainsi le vif-argent n'adhère pas au bois, à nos chairs, ni l'eau au vernis, à la soie cirée.

couvrir dans la surface des corps les plus lisses, y touchent par un plus grand nombre de points, qu'elles ne se touchent entr'elles, & par-tant doivent adhérer à ces solides, les humecter, s'insinuer dans leurs cavités, à l'exclusion de celles qui ont une gravité spécifique différente. C'est ainsi que le vis-argent adhère à l'or & le pénètre, s'y amalgame, quoique les pores de l'or soient bien étroits, & n'adhère pas au bois, quoiqu'il ait les pores bien plus ouverts; mais ne présentant pas, faute de densité, le même nombre des points de contact. (38. not.)

55. Les résines sont des corps sulphureux ou des huiles épaissies, qui par leurs parties oléagineuses qui y prédominent, ont une gravité spécifique inférieure à celle de l'eau; (κ) ainsi l'eau n'y adhère pas, ni par conséquent ne peut les

(*) Je ne parle pas de la gravité spécifique de la résine en masse, mais de celle de ses parties huileuses.

pénétrer ; mais les fluides d'une gravité spécifique, moindre ou égale, comme les liqueurs spiritueuses, huileuses, savonneuses, les doivent humecter, pénétrer, dissoudre, parce qu'elles y adherent.

Réciproquement les gommés sont des seves des végétaux épaissies, chargées de parties mucilagineuses de même gravité spécifique que l'eau, ou à peu près, & dont les molécules par leur figure ont vraisemblablement plus de convenance avec celles des menstrues aqueux, qu'avec les molécules des menstrues huileux ; & par ces raisons les molécules aqueuses doivent adhérer aux gommés, les humecter, les dissoudre, ce que ne font pas les huileux.

Parmi nos liqueurs, il y en a qui sont plus gommeuses, comme la salive, & l'eau les dissout ; d'autres sont plus résineuses, telle que la bile (dont les calculs surnagent à l'eau, & brûlent comme les résines) & celles-ci se dissolvent par les menstrues sulphureux, savonneux ; ainsi les médicaments qui ont le

plus d'affinité avec certaines humeurs séparant plus abondamment dans leurs couloirs que dans les autres, s'uniront avec ces mêmes humeurs, les pénétreront, & y produiront des changements dont les autres sont exemptes.

56. Les sels, sur-tout les alkalis, sont, comme on dit, les aimants de l'eau; celui de tartre a la force de retenir deux fois son poids de ce menstree (1) & quoique l'humidité soit répandue dans l'air, il la fait venir à lui en l'attirant de proche en proche, ou comme un aimant attire des bales de fer rangées l'une à la suite de l'autre; les médicaments salins s'unissent donc avec l'eau, ou avec la partie séreuse de nos humeurs, plutôt qu'avec les autres; & comme les larmes, l'urine, & la transpiration ont plus de cette sérosité aqueuse, ces médicaments rendront les larmes, la transpiration & l'u-

(1) Boerhaave. *Chemia*. Tom. I.

rine plus saumurées. C'est ce que nous voyons arriver par l'usage des médicaments, & sur-tout des aliments trop salés; aussi les personnes qui sont travaillées de l'ophtalmie, provenant de cette cause, sentent une salure bien marquée dans leurs larmes & dans leur urine; les mêmes aliments salés l'augmentent, & les mêmes délayants qui lessivent le sang, l'emportent; les molécules d'huile adherent entr'elles plus qu'elles ne le font avec l'eau, parce que n'étant pas un fluide si pur que l'eau, elle a bien des parties fibreuses mêlées aux globuleuses: or il y a excessivement plus de contact entre deux fibres ou deux lignes, qu'entre deux globules ou deux points géométriques; par ce raisonnement, les gouttes d'huile ne s'étendent pas dans l'eau, mais elles y conservent leur sphéricité, à cela près que la gravité les applatit un peu: or on sait qu'associées par le mélange avec des sels, sur-tout avec des alkalis, (dont les petites parcelles sont taillées apparemment

en facettes comme toutes les molécules sensibles des sels concrets) elles s'unissent aisément par leur intermede à l'huile , d'où il résulte des savons.

57. Les savons ont la propriété de se dissoudre dans l'eau & dans l'huile , de favoriser le mélange ou la dissolution de ces deux fluides , & par-là de servir à dissoudre bien des matieres hétérogenes : c'est ainsi que la bile, la salive dissolvent les aliments. Mais comme toutes nos humeurs ne sont pas également savonneuses , aussi les médicaments savonneux ne s'unissent pas à toutes si intimement ; & comme ils n'agissent physiquement qu'en adhérant , il n'agissent pas aussi sur toutes indistinctement ; ainsi le savon commun dissout certains calculs de la vessie urinaire ; on ne voit pas qu'il dissolve le tartre des dents , ni les petits calculs rouges des reins , la force d'un dissolvant étant toujours relative à la disposition du corps qu'il doit dissoudre , c'est-à-dire , dépendant de l'affinité qui

se trouve entr'eux, relativement aux points du contact.

58. L'eau de pluie dissout facilement le savon ; mais les eaux minérales vitrioliques le laissent grumeler : ainsi ces eaux peuvent bien délayer l'urine , mais elles ne dissoudront point si aisément des fluides savonneux & résineux , ce que des délayants mucilagineux , comme l'eau de poulet , peuvent faire aussi dans les maladies aiguës ; on se trouve mieux des délayants mucilagineux que des eaux vitrioliques.

59. La plupart des végétaux ont des fucs , ou gommeux , ou résineux , ou salins ou savonneux , desquels la gravité spécifique est à peu près la même que celle de nos fluides , & un peu moindre que celle de la plupart de nos solides , & entre ces rapports il y a dans les individus des différences infinies ; aussi la plupart des végétaux fournissent des fucs médicamenteux ou venimeux , c'est-à-dire , qu'ils peuvent faire des changements sensibles sur nos fluides & sur nos solides , mais

SUR LES MÉDICAMENTS. 69
plus sur les uns & moins sur les
autres.

La plupart des minéraux ont une gravité spécifique plus grande que celle de nos solides même ; celle de l'os de mouton est à celle de l'étain (le métal le plus léger qui soit d'usage en Médecine) comme 2222. à 7320. ou 1. à 3. & ainsi les médicaments métalliques ne peuvent, sous cette forme, agir sur nous physiquement ; (*m*) ils peuvent seulement agir comme des instruments ; mais la préparation chymique altere beaucoup la gravité spécifique de ces métaux : c'est ainsi que le vert-de-gris est au cuivre, d'où on le tire, comme 1714. à 9000. ou environ six fois moins pesant, & par-là de gravité spécifi-

(*m*) Parce que les corps n'agissent proprement qu'en adhérant, l'adhésion étant un principe de mouvement, & partant d'action ; les instruments ne sont pas actifs, ils n'ont point de principe d'action, ils l'empruntent d'ailleurs.

que moindre que nos os. Le sel d'acier est à l'acier comme 1430. à 7738. Le vitriol de mars est au mars comme 1880. à 7645. & quand on vient à dissoudre les vitriols de différents métaux dans des menstrues beaucoup plus légers, aqueux ou savonneux, les molécules du mélange acquièrent une gravité spécifique encore moindre. Le miel qui contient des parties de fer, selon les observations de l'Académie Royale, est spécifiquement plus léger que l'os de mouton dans le rapport de 1450. à 2222. ainsi les métaux les plus denses peuvent nous fournir des préparations à portée d'agir sur nos parties, d'autant mieux qu'il se trouve dans nos fluides même des molécules, dont la gravité spécifique excède de beaucoup celle des autres; ne fût-ce que les particules de fer, que Mr. Menghini a tirées si souvent de la partie rouge du sang humain. (n)

(n) Mém. de l'Académie de Boulogne, Vol. 2.

60. Les médicaments mêlés avec nos fluides, peuvent en changer la gravité spécifique, & par-là donner occasion à certaines humeurs de se séparer plus abondamment dans leurs couloirs, selon les expériences de Mr. Silbering.

Le Sang pur a une gravité spécifique. 278

Ce Sang chargé sur trois onces d'une dragme d'arcanum duplicatum. 286

De Cinabre d'Antimoine. 285

De Sel de Saignette. 284

De Sel admirable de Glauber. 283

D'Essence d'Absinthe. 276

D'Essence de Castoreum. 277

D'Esprit de Vin rectifié. 277

De Teinture de Vitriol de Mars. 267

De Racine d'Ipecacuanha. 280

De trois grains de Poudre des Chartreux. 280

De Tartre stibie. 279

Il suit de ces expériences, que le sel marin, l'arcanum duplicatum, le cinabre, le sel de Saignette, le

fel admirable de Glauber, celui de la fontaine de Sedlitz, l'ipécacuanha, la poudre des Chartreux, le tartre stibie diminuent la gravité spécifique du sang; & parmi ceux-là, le nitre & l'arcanum duplicatum le rendent ponceau.

61. Au contraire l'esprit de vin, & les remèdes dans lesquels il entre, l'essence d'absinthe, l'essence de castor, l'esprit de vin rectifié le rendent plus dense, plus gluant & plus brun, sur-tout la teinture de vitriol de Mars de Ludovicus qui le rend noirâtre.

62. Nous pouvons conclure d'après ces principes & ces expériences, 1°. que les médicaments peuvent faire augmenter certaines sécrétions, & en déterminer d'autres, soit parce qu'ils fournissent au sang plus de parties analogues à certaines humeurs; ainsi les amers, l'aloës, le suc de la gentiane, de l'aulnée, du petit chêne, de la rhubarbe, &c. par leur affinité avec la bile, en augmentent la sécrétion; cette dernière laissant dissoudre à la sérosité ce qu'elle

qu'elle a de gommeux & de salin, rendra de sa couleur jaune l'urine ; & ce qu'elle a de résineux, rendra la bile plus coulante & plus copieuse : il en est de même des autres médicaments cholagogues. 2°. Les médicaments lixivieus, comme les cendres de genest, de fève, le sel d'absinthe, de chardon béni, attirant fortement les sérosités aqueuses, & s'y unissant, augmenteront l'affinité que certaines molécules ont avec le couloir des reins, eu égard à la gravité spécifique, & détermineront les sérosités à couler par les voies urinaires, après avoir dissous les parties visqueuses du sang & de la lymphe, & avoir obligé par leurs irritations les vaisseaux à battre avec plus de vitesse : C'est là l'effet de ces sels & de tous les médicaments qui contiennent des sels tirans sur l'alkali, comme la plupart des insectes, les cloportes, les abeilles, les écrevisses. 3°. Ceux qui condensent la partie rouge du sang, ainsi que les acides minéraux, l'esprit de sel, de soufre augmentant

le resserrement mutuel de ses parties, sans augmenter celui de la lymphe, feront exprimer cette lymphe du tissu du sang, & ainsi dégagée d'un fluide plus visqueux qu'elle, toutes les sécrétions aqueuses, & surtout l'urine, les fluides qui coulent des yeux dans le sac nasal, en profiteront : c'est ainsi que les diurétiques froids portent leur impulsion sur ces organes, & non sur les autres : c'est ainsi que le sang venant à se coaguler dans la poëlette, exprime la sérosité à mesure qu'il se resserre ; les parties adhèrent plus fortement entr'elles, quand le mouvement de circulation les laisse en liberté, qu'elles n'adhèrent à celles de la lymphe qui est plus coulante.

63. Certains médicaments épaississent la salive, la lymphe, & ne font pas cet effet sur l'urine, la transpiration ; tel est l'esprit de vin, parce qu'il augmente l'adhésion des parties mucilagineuses des liqueurs qui en ont beaucoup ; au lieu que l'urine en a fort peu : ainsi ils ex-

citent la soif, augmentent la chaleur, rendent les fibres plus compactes, & par-là, à la longue, moins susceptibles de sentiment. C'est en rapprochant ainsi les fibres des solides & des fluides, que l'esprit de vin resserre les chairs, les rend plus compactes, qu'il empêche dans les fluides mucilagineux le mouvement intestin qui les fait pourrir.

64. Selon les expériences de Mr. Hamberger, de tous les couloirs la substance corticale du cerveau a le moins de gravité spécifique ; & comme la gravité spécifique des humeurs répond à celle de leurs couloirs, il est très-vraisemblable que le fluide nerveux est aussi de toutes nos humeurs celle qui a le plus de légèreté. Ce fluide est l'organe des forces mouvantes & du sentiment ; plusieurs expériences électriques portent à penser qu'il est analogue au fluide même électrique (ainsi que d'autres l'ont pensé) ou à la matière de la lumière, comme le croit Newton, ou à une matière très-

volatile & très-active, de quelque façon qu'on veuille l'appeller. N'est-il pas vraisemblable que les médicaments aromatiques, spiritueux, céphaliques, qui répandent au loin des émanations odoriférantes, d'une activité & d'une légèreté inconcevable, peuvent réparer les parties du fluide nerveux, en s'insinuant immédiatement dans la substance médullaire des nerfs à cause de l'affinité des gravités spécifiques? Et n'est-ce pas par cette raison, qu'une liqueur spiritueuse, comme l'eau sans pareille, un aromate, comme l'huile de canelle, le vin des Canaries, &c. réparent sur le champ les forces vitales & animales, augmentent l'activité, la présence d'esprit, le courage? Le camphre, les huiles éthérées, & les esprits inflammables qu'on tire de la plupart de ces médicaments, ne sont-ils pas remplis de parties analogues au fluide nerveux, s'il est igné & électrique? Et n'est-ce pas de cette façon qu'agissent les céphaliques & les cordiaux?

65. J'ai fait des expériences pour connoître combien certains médicaments augmentent la fluidité de nos humeurs, ou en diminuent la viscosité. J'ai pesé un nombre donné de gouttes de chaque liqueur toute pure, & ensuite y ayant mêlé des sels & autres médicaments, (o) j'ai trouvé que quelquefois le même

(o) Un grain d'opium dissous par Mr. Hamberger dans 21660. grains d'eau, la rend plus coulante d'un dixieme, & quoi-qu'on y dissolve plus d'opium, l'eau n'en devient pas plus coulante: si on emploie de la teinture d'opium faite par l'esprit de vin, la fluidité de l'eau diminue d'un trente huitieme. On s'est trop pressé de former des règles générales sur des expériences particulieres; voici de quoi démentir ces règles: le vinaigre rend le sang & la lymphe plus coulante, tandis que l'esprit de vinaigre rend celle-ci moins coulante: Donc de ce qu'un liquide est acide il ne s'ensuit pas qu'il coagule nos humeurs, ou au moins nos différentes humeurs. Les eaux de Bagnere verdissent le Syrop rosat, propriété des alkalis, bouillies pourtant avec du lait elles le coagulent, mêlées fraîches avec le sang elles le condensent, donc tous les alkalis ne divisent pas nos humeurs. Si quand on fait le sucre il tombe une

nombre de gouttes pesoit davantage, c'est-à-dire, que chaque goutte étoit plus grosse à raison de la viscosité du fluide augmenté; y ayant ajouté les médicaments, elles pesoient moins, la viscosité du fluide étant diminuée.

66. Je me suis fait tirer du sang, & ayant pris quatre bouteilles égales; dans l'une j'ai mis la moitié d'eau chargée de nitre; dans l'autre autant de vinaigre rouge; dans la troisième de l'eau pure, & rien dans la quatrième: ensuite j'ai rempli toutes ces bouteilles de sang au fortir de la veine, & six heures après j'ai trouvé le sang pur coagulé, sans aucune goutte de sérosité; je l'ai rendu liquide en le passant au travers d'un linge, & j'ai compté 100. gouttes.

Le Sang pur a pesé . . .	240 gr.
Mélé à l'eau nitrée . . .	192

goutte de vinaigre ou autre acide dans la mélasse, on ne peut plus donner au sucre la consistance ferme qu'il doit avoir, &c.

Avec l'eau commune .	219
Avec la lymphe d'un autre	193
Avec du vinaigre. . .	162
La sérosité toute seule. .	190

67. D'où il suit que le vinaigre rend le sang plus coulant que ne le fait la sérosité dans le rapport de 16. à 19. (p)

La sérosité est plus coulante que

(p) Ayant fait couler du sang de la veine d'un pleurétique dans deux poëlettes, dans l'une desquelles j'avois mis demi-once de vinaigre, celui-ci a été dissous & toujours coulant, celui de la poëlette où je n'avois rien mis a été couvert d'une coëne de cinq lignes d'épaisseur & fort coagulé.

La viscosité du sang diminue par le mélange du nitre dans le rapport de 24. à 19. cependant le nitre rafraîchit pris intérieurement, donc de ce qu'un sel rafraîchit le sang, il ne s'ensuit pas qu'il le coagule, ou de ce qu'un sel rend le sang plus coulant, il ne s'ensuit pas qu'il l'échauffe. Si on mêle du sel alkali volatil du sang avec de fort vinaigre, il se fait une effervescence, & cependant nonobstant ce violent mouvement interne ce mélange est très-froid, (*Slare transf. Philos.*) une livre de vinaigre distillé mêlée avec une livre de sublimé cor-

le mélange de sang & de sérosité dans le rapport de 190. à 193. plus que le mélange de sang & d'eau dans le rapport de 190. à 219. & ce mélange plus que le sang pur dans le rapport de 219 à 240. Au surplus le sang nitré étoit coulant & ponceau, celui qui contenoit du vinaigre, étoit coulant & noirâtre.

D'où il suit, que si le nitre & le vinaigre font, étant pris intérieurement, le même effet qu'étant mêlés immédiatement avec le sang hors du corps, ils rendront la circulation plus aisée, sujette à de moindres frottements, & par conséquent

rosif & de sel armoniac, fait un tout qui sur le champ devient froid à glacer, parce que les parties de feu s'évaporent, aussi bien si on présente la boule du thermometre à la vapeur qui sort de ce mélange, on verra l'esprit de vin s'élever notablement. (Mém. de l'Académ. d. l. *cimento*, & Boerhaave, *chym.* pag. 200.) Le célèbre Stahl avoit donc tort de conclure delà que le nitre rafraîchit, qu'il coagule le sang. Voyez sur ce sujet la dissert. de Mr. Volmar, *an nitrum coagulet sanguinem.* A Strasbourg.

à concevoir une moindre chaleur. De plus, les autres acides détruisent l'alkalescence des humeurs, comme les acides adoucissent les alkalis (q) & les changent en des sels neutres presque insipides, ils empêcheront le picotement, & en conséquence la chaleur que ces picotements occasionnent; il agiront donc d'autant plus sur certaines humeurs, telles que l'urine & la bile, qu'elles sont plus disposées à s'alkaliser que ne le sont les autres.

Il suit encore de ces expériences, que les acides qui, comme le vinaigre, le suc de limon, &c. coagulent le lait, ne laissent pas de rendre le sang plus coulant; ainsi les mêmes médicaments affectent certains fluides plutôt que d'autres, en agissant sur eux de différentes façons.

(q) Boerhaave, *Elem.* Tom. II. pag. 152.
Ex alkali & acido acerrimis causticis solâ mi celâ statim nascitur, sal neuter blandus frig faciens, nullo modo rodens: ut prius regeneratum.

68. De pareilles expériences, fort opposées aux opinions anciennes, prouvent encore que l'opium, bien loin de coaguler le sang, le rend notablement plus coulant; le suc de stramonium, de jusquiame, la teinture de safran, & autres narcotiques produisent le même effet, il faudroit plus de temps & d'expériences que je n'en ai, pour rechercher par quelles raisons ils calment les douleurs & procurent le sommeil; mais s'ils rendent la circulation plus aisée, s'ils rendent certaines molécules du sang ou de la lymphe assez fines pour s'engager dans les orifices des tuyaux nerveux, & empêcher pour un temps la sécrétion du fluide nerveux, on pourra concevoir comment ils produisent ces effets, comment ils augmentent la rougeur de la peau, la transpiration, &c. Il restera pourtant toujours des obscurités impénétrables sur ce sujet.

L'intérieur des poumons est enduit d'une mucosité qui surnage à l'eau comme la morve, comme la mu-

cosité qui enduit les uréteres, la vessie, l'urètre & les gros boyaux; ce qui porte à croire que les membranes internes de ces parties sont d'une gravité spécifique bien petite. Les observations sur la gravité du colum, de la glande souslinguale qui sépare une pareille mucoité, le font conjecturer; mais parmi ces différents suc, (r) il y en a qui vraisemblablement ont plus d'affinité entre eux qu'avec les autres, & l'expérience seule peut le décider. Il est vraisemblable que l'affinité entre la mucoité des voies urinaires & celle des bronches, est plus grande; de-là vient apparemment que les mêmes médicaments qui adoucissent les urines, adoucissent aussi les crachats; ceux qui calment l'ar-

(r) La cire des oreilles a l'amertume & la couleur approchant de celle de la bile; mais si on l'approche de l'écume que forme la lymphe des Hydropiques, ou l'urine récente, on verra cette écume se porter bien plus rapidement vers cette cire, se dissoudre & pétiller plus vivement, que si on la touche avec de la bile.

D 6

deur d'urine, calment la toux, ou, ce qui revient au même, réparent la mucofité de tous ces organes, quand elle vient à manquer ou à s'altérer : aussi font-ce des médicaments mucilagineux, tels que les jujubes, dattes, raisins de panse, sucre d'orge, réglisse, mauve, guimauve, &c. qui produisent ces bons effets.

69. Si on connoissoit mieux que nous ne faisons, ces analogies entre les différentes parties, leurs humeurs & leurs remèdes, on en feroit, ce me semble, conduit avec plus de sûreté dans la pratique de la Médecine ; mais on ne fait pas assez d'expériences, & on se livre trop aux préjugés récents. Le ridicule qu'on a voulu jeter sur nos anciens Maîtres au sujet des vertus spécifiques des médicaments, qu'on regardoit comme des qualités occultes, nous éloigne beaucoup de la théorie qui nous conduiroit à les admettre ; cependant on entrevoit à travers les ténèbres, dont cette matière est encore enveloppée, que

ces Anciens, avec le seul bon sens & sans grande théorie, avoient observé que certains médicaments porteroient plus à la tête comme les céphaliques, narcotiques; d'autres aux poumons & à la vessie, comme les incrassants, les béchiques; quelques-uns à la rate & au foie, comme les spléniques & les hépatiques; qu'il y en avoit de purgatifs & d'émétiques; & que parmi les purgatifs, quelques autres entraînoient la sérosité plus abondamment que d'autres, & quelques-uns la bile; qu'en un mot, ils affectent certaines parties préférablement à d'autres.

N'est-ce pas par la même raison, que certains venins portent leur impression sur des parties déterminées? La morsure du serpent à sonnette cause la péripneumonie, au rapport de *Catesby*, & le *seneka* (f) qui guérit cette péripneu-

(f) J'ai fait couler même quantité de sang de la veine d'un pleurétique dans sept petites bouteilles égales, dans chacune des-

monie, guérit les autres, selon les observations de Mr. Tenent réitérées en partie à Paris. Le venin de la vipere cause la jaunisse, le venin des cantharides excite l'ardeur d'urine & le priapisme. On

quelles j'avois mis même volume d'une autre liqueur, savoir, 1. de l'eau pure, 2. de l'eau nitrée, 3. de l'infusion de saffras, 4. de l'infusion de racine de seneka, 5. du vinaigre, 6. de la teinture de safran de mars, 7. de la solution du sel ammoniac. (le Thermometre étoit au 10. degré) Le mélange dans chaque bouteille étant censé de mille parties, la quantité coagulée qui se trouve dans ces bouteilles étoit dans les rapports suivants: 1re. bouteille 6003. 2e. 143. 3e. 500. 4e. 875. 5e. 100. 6e. 333. 7e. 250. de la 3e. & 4e. expérience, il s'ensuit que le saffras & le seneka qu'on croit être de grands dissolvants du sang le coagulent très-fortement dans la poëlette ainsi que le safran de Mars, au lieu que le vinaigre & le nitre le dissolvent. Mr. de Marignac, Docteur en Médecine, usa pendant un mois d'eau nitrée, & le sang qu'il se fit tirer après cette expérience ne fut pas si épais que celui qu'il s'étoit fait tirer auparavant, ce qui porte à croire que le nitre agit dans le corps sur le sang, comme il agit dans la poëlette.

pourroit en citer beaucoup d'autres tirés de la classe des animaux. Le venin de la galle ne se sépare que dans les glandes des mains & du reste de la peau ; celui de la rage affecte les glandes mucilagineuses du gosier ; celui de la vérole invétérée porte aussi son impression sur le voile du palais, les cartilages du nez, & tout récent il affecte les glandes de l'urethre, des aines ; celui du scorbut s'attache aux gencives ; celui des écrouelles aux glandes du col & du méfentere, que j'ai trouvés de même gravité spécifique, si on en excepte la glande thyroïde, qui est le principal siege du gouëtre. Or nous avons vu que les venins ne different pas des médicaments dans leur maniere d'agir ; ainsi, puisqu'ils affectent certaines parties déterminées, les médicaments qui, donnés mal à propos, sont des venins, doivent les affecter aussi.

70. Les vertus physiques & mécaniques des médicaments concourent à ce que leurs effets soient plus

sensibles sur certaines parties que sur d'autres. L'exemple rendra cette proposition sensible. Le vis-argent s'allie, comme on fait, plus aisément avec la salive qu'avec d'autres liqueurs; c'est avec cette humeur, faite de térébenthine, qu'on l'éteint quelquefois à force de le triturer dans le mortier; on le divise en si petites molécules, que la loupe ne peut les distinguer, quand par l'interméde de la salive on l'a allié avec trois fois son poids de graisse, alors chaque molécule de ce mélange fait un tout d'une gravité spécifique moindre que notre peau, & qui adhère (38. not.) qui s'insinue même sans la pression extérieure des mains dans le sang, & se distribue par la circulation dans toutes les parties; mais il est bien certain que les molécules lancées par le cœur avec la même vitesse que le reste du sang, doivent mécaniquement faire dans les gros vaisseaux, des effets qu'elles ne peuvent faire quand elles ont perdu leur mouvement, c'est-à-dire, dans les

petits, & que dans ceux-ci elles doivent ne pas s'allier indistinctement à toutes sortes de liqueurs avec la même facilité, & que s'étant dépouillées par la chaleur des enveloppes graisseuses qui les retenoient, elles peuvent de nouveau trouver dans les seules glandes salivaires un menstrue propre à les éteindre, ou à les faire agir par leurs vertus physiques; aussi n'est-ce gueres que dans ces lieux, que le vis-argent produit ses effets sensibles, & excite une salivation fétide, rongant les extrémités des vaisseaux, & dépurant par ce canal la masse du sang. Voilà donc que le même médicament excite mécaniquement de grandes chaleurs dans les gros vaisseaux, & dissout dans les glandes salivaires les liqueurs par ses vertus physiques.

71. Des terres absorbantes, terreuses ou crétacées étant avalées, ne trouvant des acides que dans l'estomac, & n'excitant d'effervescence qu'avec les acides, pourront agir seulement dans l'estomac, & changer ces aigres en des sels neutres.

ou en une masse qui au point de saturation (c) est insipide ; c'est ainsi que du suc de limon dont on a soulé des coques d'œufs, forme une pâte insipide : or comme ces corps terreux absorbent dans leur tissu

(c) Quand un dissolvant est chargé d'autant d'un sel ou autre médicament qu'il peut en porter en dissolution, on dit qu'il en est soulé. Si on en ajoute davantage, ce surplus se précipite, ou s'allie dans le corps avec d'autres dissolvants ; ce qui peut produire de nouveaux effets en différentes parties, effets qui n'auroient point eu lieu, si la dose du médicament n'eût point passé au-delà de la saturation. La plupart des phénomènes chymiques dépendent de ce principe ; chaque sel se dissout dans une quantité déterminée d'eau : si on met plus de sel, il se précipite, la lymphe se dissout d'un dixième par une dose déterminée d'opium, passé laquelle il n'y a pas de dissolution, &c il survient d'autres phénomènes ; ainsi le même médicament, à raison de sa dose en deçà ou en delà du point de saturation de nos humeurs, peut affecter différentes parties : Le Laudanum à basse dose calme, à plus haute fait dormir, à plus haute encore jette dans la liporhymie, les sueurs froides, &c. Il en est de même des autres médicaments.

les acides sans se diffoudre pour cela entièrement, (ainsi qu'un corps dense & froid se charge des parties ignées d'un corps chaud qu'il touche, sans se diffoudre, & comme l'or peut s'amalgamer avec du vif-argent sans devenir coulant) ces mêmes terres absorbantes ne peuvent, à cause de leur grossièreté, passer à travers les veines lactées, ni par conséquent agir dans le sang : Et voilà encore comment les propriétés mixtes des médicaments font qu'ils agissent sur certaines parties plutôt que sur d'autres du corps humain.

72. On pourroit faire des volumes sur cette matière, & expliquer pourquoi certains médicaments agissent, les uns sur le bout de la langue, comme le sel marin ; les autres portent leur saveur du bout de la langue jusques sur le milieu, comme la gentiane ; d'autres affectent principalement la base, comme le concombre sauvage ; il en est qui répandent leur saveur jusques dans le fond de l'œsophage,

comme l'absinthe : & d'autres affectent fortement les arrières-narines, comme la moutarde, tandis qu'il en est qui ne faisant que peu ou point d'impression sur ces parties, ne laissent pas d'agir fortement sur les boyaux, comme la gomme gutte & le jalap, &c. Ne paroît-il pas vraisemblable d'après ce que nous avons dit, que chacune de ces parties a des glandes différentes, & qui séparent différentes liqueurs, dont les unes sont propres à dissoudre les parties actives de certains médicaments, & non les autres? Les Anatomistes n'ont-ils pas observé, même sur la langue, des corpuscules de différentes figures, en filets, en champignons, en boutons, que certains Modernes regardent comme des corps glanduleux, quoique d'autres les aient pris pour des papilles nerveuses.

L'expérience d'ailleurs nous fait voir que les molécules des sels n'excitent de faveur, qu'autant qu'elles sont dissoutes; un morceau de sel pourra bien par sa force mé-

chanique, c'est-à-dire, à raison de sa figure tranchante, servir à taillader la langue sur laquelle on le pressera, mais jamais sa vertu propre : sa saveur ne se fera sentir si la langue est sèche, comme dans la fièvre maligne, ou si elle est enduite d'une mucosité qui ne puisse dissoudre le sel, ou s'en laisser pénétrer ; de même que le vis-argent ne pourra adhérer à l'or s'il est vernissé, ni l'eau au fer s'il est sali de graisse.

73. Il resteroit à expliquer comment agissent les adstringents, mais les expériences que fit Mr. Petit, (Mém. de l'Acad. des Scienc. 1712.) nous en fournissent la matière. Une once de chair couverte chaque jour de nouveau sel, comme d'alun, de vitriol, &c. diminue de poids le premier jour, parce que le sel n'étant pas encore dissous pour s'insinuer dans les vaisseaux, ne peut qu'attirer au dehors les liqueurs lymphatiques de cette chair, & cela durant le premier jour, & ainsi la chair diminue de poids ; mais le lende-

main la dissolution des sels continuant par les liqueurs que la chair a fournies, ces sels sont assez divisés pour s'insinuer avec leurs dissolvants dans ces mêmes vaisseaux : & ils doivent le faire, parce qu'étant coulants & d'une gravité spécifique plus approchante de celle des chairs, & y trouvant des tuyaux capillaires, l'adhésion doit être plus forte que ne l'étoit celle de la lymphe à leurs propres vaisseaux, & ainsi ils s'insinuent dans les chairs, ils en augmentent dans trois jours le poids de trois ou quatre gros, & en les condensant ils en préviennent la putréfaction. On voit par cet exemple, & par ceux que nous avons rapportés ci-dessus, que les parties dont les fluides n'auront pas les propriétés de dissoudre les sels, ni la densité convenable pour les retenir, ne présenteront pas les mêmes phénomènes; d'où il s'ensuit encore que des médicaments peuvent agir sur certaines parties plutôt que sur d'autres.

74. Quant aux stimulants & irri-

tants, les plus caustiques, comme la chaux, la pierre à cautere, l'esprit de nitre fumant, &c. Ils sont remplis de particules de feu & d'un sel alkali, que l'humidité des chairs dissout, & porte à une violente effervescence, comme l'humidité de l'air dissout le phosphore d'urine & le fait brûler: or il est bien évident que si on les applique sur des parties seches, ou qui ne transpirent pas du tout, rien ne pourra les dissoudre ni les faire agir; mais appliquées sur des parties humides & vivantes, ces molécules adhérant avec impétuosité aux fibres les plus fines, s'insinuant dans leurs pores, pourront les séparer, les déchirer; peut-être agissent-elles aussi par la force du coin, si elles sont roides & pointues, comme on suppose communément que le sont toutes les molécules des médicaments irritants: mais je crois qu'on abuse de cette supposition, & que si on ne raisonneoit que sur ce principe, il s'en suivroit que les molécules de sels qui ont le plus d'âcreté, comme

celles de sel marin, du vitriol, devroient avoir des angles aigus, au lieu qu'elles sont presque cubiques, & que celles qui sont hérissées de pointes, ou faites en molettes d'éperon, comme le sel d'étain, doivent être fort âcres, ce qui est démenti par l'expérience. (u)

75. Si l'adhésion, ou, ce qui revient au même, la loi générale, selon laquelle les corps dans le contact tendent les uns vers les autres, donne la raison de la plupart des phénomènes de l'économie animale, & sur-tout de l'action propre des médicaments, sommes-nous en droit de mépriser les anciens Maîtres, Hypocrate & Galien, de ce qu'ils expliquoient ces phénomènes par l'attraction? & s'ils ont abusé de ce principe d'expérience, en lui attri-

(u) Les fluides les plus doux dissolvent, rongent sans ces pointes dures les corps les plus durs; ainsi l'eau rouille le fer, l'huile d'œufs dissout le soufre vif qui résiste à l'esprit de nitre, l'huile de cire dissout l'écorce rouge du corail, &c.

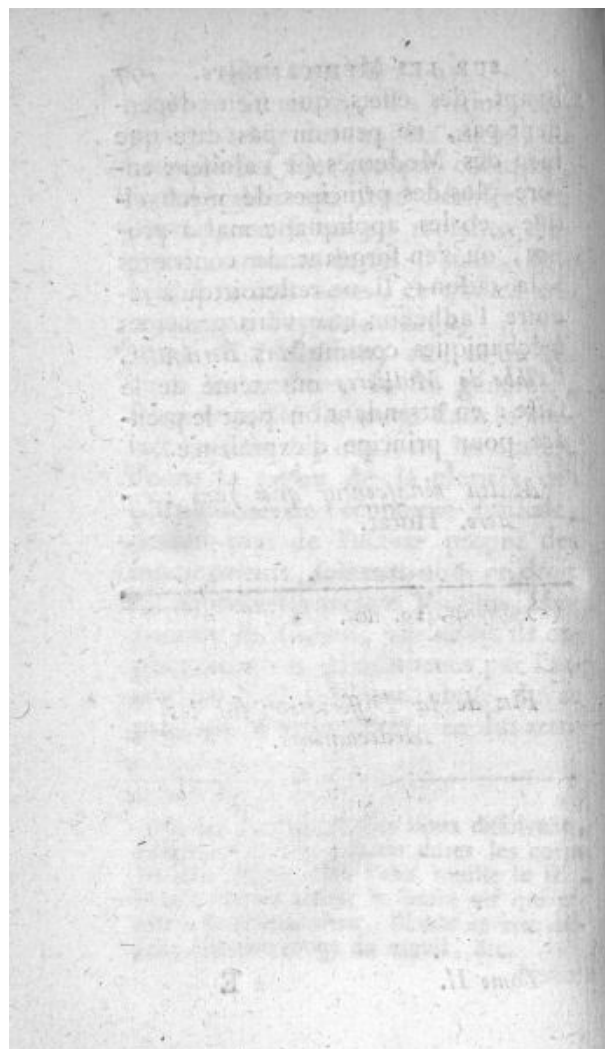
buant

buant des effets qui n'en dépendent pas, ne peut-on pas dire que bien des Modernes (x) abusent encore plus des principes de mécanique, en les appliquant mal-à-propos, ou s'en forgeant de contraires à la raison? Il ne resteroit qu'à réduire l'adhésion aux vrais principes mécaniques, comme Mrs. Bernoulli, l'Abbé de Mollières ont tenté de le faire; en attendant on peut le prendre pour principe d'expérience.

Multa renascentur quæ jam ceciderere. Horat.

(x) *Suprà*, 29. not.

*Fin de la Dissertation sur les
Médicaments.*



DISSERTATION

SUR

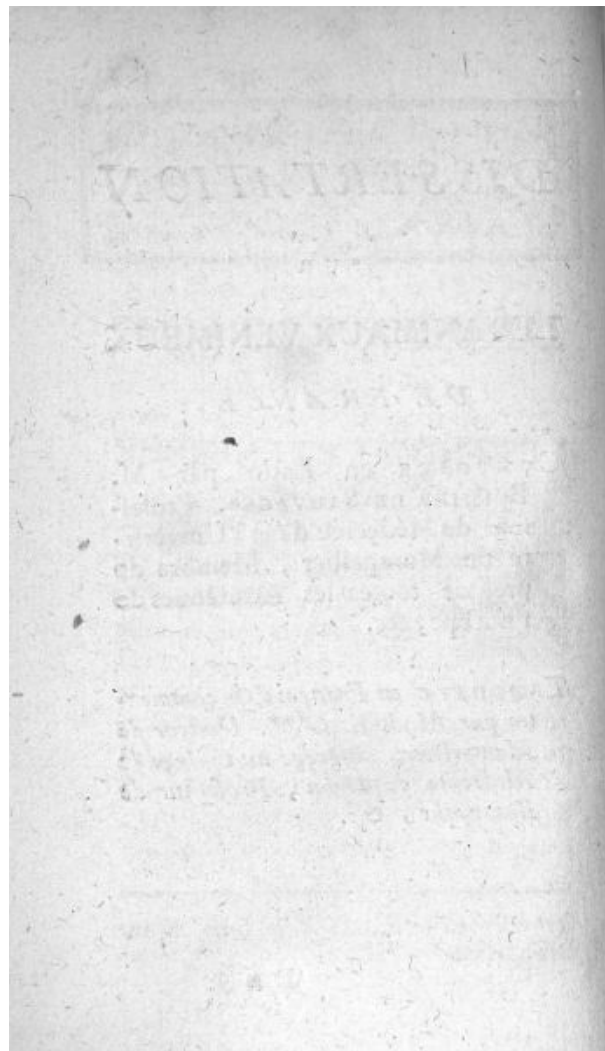
LES ANIMAUX VENIMEUX

DE FRANCE,

COMPOSÉE en Latin par M.
BOISSIER DE SAUVAGES, Profes-
seur de Médecine dans l'Universi-
té de Montpellier, Membre de
presque toutes les Académies de
l'Europe, &c.

TRADUITE en François & commen-
tée par M. J. E. G***. Docteur de
Montpellier, Aggrégé au Collège de
Médecine de Lyon, Professeur de
Botanique, &c.

E 2





DISSERTATION

SUR

LES ANIMAUX VENIMEUX *DE FRANCE.*



QN appelle Poisons tous les corps qui, pris à petite dose, peuvent exciter dans le corps humain de grands & funestes changements; en cela ils ressemblent aux médicaments énergiques (1): en effet, les uns & les autres agissent par les principes physiques; les uns & les autres peuvent, pris en petite dose, causer de gran-

(1) Voyez les Notes à la suite de la Dissertation.

E 3



des révolutions ; de sorte qu'on peut dire que si on ne les prescrit pas à certains malades avec précaution & selon les regles de l'Art, leur usage est dangereux ; ils sont sur-tout très-nuisibles à tous ceux qui jouissent d'une parfaite santé.

Les substances qui agissent par les principes physiques, s'offrent sous forme liquide : or les liquides des animaux ou des végétaux s'appellent humeurs ou suc ; on peut donc dire que les animaux vénéneux sont ceux dont les humeurs ont les propriétés des poisons, & que les plantes vénéneuses sont celles dont les suc sont aussi des poisons. Les venins sont natifs ou accidentels ; les natifs dans les animaux sont ceux qui leur ont été accordés par l'Etre Suprême, afin qu'ils pussent remplir leurs fonctions ; mais les maladies leur causent des venins accidentels, appelés virus, ou humeurs virulentes ; comme le syphilitique, le pestilentiel, le variolique, dont nous ne prétendons pas parler dans cette Dissertation.

Nous nous proposons seulement deux points de recherches : le premier consiste à déterminer quels sont les animaux de France qui ont un venin natif, c'est-à-dire, ceux dont les humeurs communiquées à nos corps par la morsure, les coups ou autrement, peuvent, en petite dose, exciter de grands & funestes changements.

Le second consiste à déterminer quels sont le caractère & les antidotes des venins, véritablement observés dans les animaux de France.



PREMIERE PARTIE.

*Quels sont les animaux venimeux
de France.*

SI l'on ajoute foi aux Histoires des anciens & aux opinions hasardées du vulgaire, le nombre des animaux vénénéux est très-grand: il n'y a aucune espece de serpent qui ne soit regardée comme dangereuse. Ruisch n'a-t-il pas avancé qu'il y avoit autant de poisons que de genre de serpents, autant de peste que d'espece, autant de douleurs que de couleurs ? (*) Cette opinion fait regarder comme fabuleux ces Serpents bienfaisants, appelés *Jacu, Acargâ & Polanga*, qui, dans certains temps de l'année, entrent par troupe dans les maisons des habitants

(*) *Serpentum tot venena quot genera, tot pestes quot species, tot dolores quot colores.*
RUISCH,

du Bresil & de l'Isle de Seilan, pour les purger des rats, des scorpions & des insectes non moins incommodes. Cette opinion ne permet pas non plus de croire que les femmes de Malabar portent en Eté dans leur sein, pour se rafraîchir, un fort joli serpent marqueté de noir & de blanc; & qu'il y a un Village en Languedoc, dans lequel les serpents servent de jouet aux enfants. Cependant, quoique sur ce sujet il y a plusieurs préjugés enracinés depuis plusieurs siècles (2), il est certain que la France nourrit très-peu d'animaux vénéneux; c'est ce que nous allons prouver, en examinant ceux que l'on a regardé comme dangereux.

Le règne animal contient six ordres; le premier nous présente les quadrupèdes, le second les oiseaux, le troisième les poissons, le quatrième les amphibiens, le cinquième les insectes, enfin le sixième nous offre les vers.

1°. Parmi les quadrupèdes que l'on trouve en France, soit

E 5

qu'ils y soient naturels ou étrangers, on en a regardé quelques-uns comme très-nuisibles ; entre autres le Chat, l'Ours, le Singe, le Tigre, le Loup-cervier ; mais l'observation n'a jamais prouvé qu'ils continssent rien de vénéneux. Ils ne sont tels que par les maladies contagieuses qui infectent leurs humeurs, & dans ce sens il n'y a aucun animal plus dangereux que l'homme. En effet, n'est-il pas attaqué de la peste, de la rage, de la lepre, du scorbut, de la petite vérole, de la galè, du mal Napolitain, &c ? Mais comme nous ne parlons que des poisons natifs des animaux, & non des virulences causées par les maladies ou la corruption des humeurs, nous sommes en droit de regarder comme préjugés tout ce que l'on a avancé sur les qualités vénéneuses des animaux dont nous avons fait mention ; ainsi, par exemple, quoique l'on attribue au chat (3) une respiration vénéneuse, nous pouvons assurer que l'on ne doit craindre que ses ongles & ses dents,

Le Porc - épic , qui est un animal étranger , pourroit être regardé avec plus de raison comme vénéneux ; (*) les piquants de cet animal pénètrent sourdement les chairs , sans que les malades s'en apperçoivent ; ils gagnent peu à peu les viscères , s'y figent & causent des fièvres de langueur , dont il n'est pas facile de deviner la cause & qui sont souvent funestes : mais on ne peut appeller poison un instrument dont la manière d'agir est purement mécanique ; ces piquants sont atténués & dentés au dessous de la pointe ; ils sont contournés en vis , & les pointes des dents regardent la base. D'après cette construction singulière , il est facile de comprendre la manière d'agir de ces piquants. Dès qu'ils ont un peu percé les chairs , ils ne peuvent revenir ; leur forme spirale favorisant de jour en jour leurs progrès , ils avancent dans les

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie de Paris , 1727 , & les observations faites au Canada par M. Sarrazin.

chairs, percent les vaisseaux, s'engagent dans les viscères, &c. Comme dans les dards du Porc-épic on trouve les avantages du coin & du vis, il n'est pas étonnant qu'une force légère puisse surmonter de grandes résistances. Cependant, comme nous l'avons déjà avancé, ces piquants ne sont point vénéneux : si on vouloit les regarder comme tels, on devroit mettre dans la classe des poisons, tous les instruments tranchants & piquants qui déchirent les muscles par les points dont ils sont hérissés, qui blessent les tendons, les artères, & qui par conséquent causent les mêmes maux que les dards du Parc-épic. Cette manière de s'exprimer est certainement très-éloignée du langage reçu. Le Chat, le Tigre, le Loup-cervier, l'Aigle, ont des ongles recourbés qui finissent par une pointe très-aiguë, mais sans dents & sans vis ; cependant ils piquent très-profondément, déchirent les chairs & causent des symptômes d'autant plus fâcheux, que les parties blessées sont

plus sensibles & plus nerveuses; de ce genre sont les tendons, la chair qui se trouve sous les ongles, &c. Voilà l'origine de ce soupçon de poison attribué aux griffes des animaux; mais comme leur manière d'agir est purement mécanique (4), on doit se défaire de ces idées.

On trouve en Amérique des Chauve-souris, qui, au rapport du célèbre M. de la Condamine, (*) mordent les hommes & les brebis endormis, sans les éveiller, sucent leur sang qui continue de couler par la plaie qu'elles ont faite, ce qui affoiblit & épuise ceux qui ont été mordus. Cette manière d'attaquer les animaux, a fait regarder ces Chauve-souris vampires comme vénéneuses; mais des saignées répétées produiroient le même effet. Nous ne devons donc admirer que cette ouverture presque insensible de la peau, qui, comme la piquû-

(*) Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, 1747. Voyez aussi le Voyage au Pérou de M. de Ulfoa.

re des sangsues & de certaines couleuvres de notre pays, n'est pas capable d'éveiller un Payfan dans son premier sommeil.

Il est plus difficile de laver les rats du crime de poison; des observations fidelles semblent prouver que les levres s'enflent, se tuméfient après que l'on a mangé des fruits secs qu'ils ont touchés: il est d'ailleurs démontré que cet effet ne peut être attribué à la lessive âcre avec laquelle on prépare les raisins confits, ni à la carie des noix, ni au suc laiteux & caustique qui se trouve dans le pédicule des figues. On peut croire que cette acrimonie est causée par l'urine de ces animaux, lorsqu'ils sont en chaleur: sous les mêmes circonstances celle des chats devient âcre, puante & cause des taches indélébiles; il n'est donc pas étonnant que la langue & les levres, qui sont d'un tissu délicat, s'enflent (5) après l'application d'une lessive: mais si on veut appeller cette liqueur un poison, on fera en droit de donner le même nom à l'huile rance.

qui, appliquée sur les yeux, y cause une plus grande ardeur, & qui, reçue dans l'estomac, donne lieu à des cardialgies, aux nausées; ce que cependant personne n'a encore osé avancer; car on ne doit appeler poison que les corps qui, par les loix physiques, peuvent exciter, en petite dose, de grands & de dangereux effets: or qui ne voit que l'on ne peut regarder tels de petits tubercules sur les levres?

2°. Toute la classe des oiseaux est exempte de venin; il n'en est aucun qui n'entre dans nos aliments, si on en excepte les Carnivores, encore ne sont-ils nuisibles que par leur bec & leurs ongles. Quant aux excréments de quelques-uns, comme des Hirondelles, des Colombes & de quelques autres, il est vrai qu'ils sont assez âcres pour occasionner des inflammations aux yeux, ce qui certainement ne constate pas leur qualité vénéneuse.

3°. Les poissons peuvent nuire ou pris intérieurement, ou appliqués extérieurement; parmi ces derniers

on peut ranger tous ceux qui sont armés d'épines, de rayons piquants, de dents pointues & autres armes offensives; ajoutez encore la Torpille, quoiqu'elle n'ait point d'armes sensibles.

La Torpille, ou la Raie toute lisse d'Artedi, *torpedo* en Latin, la Galline des Pêcheurs de Languedoc: ce poisson a cela de singulier, que si on le touche avec les doigts, ou même avec un bâton, lorsqu'il est vivant, il cause un engourdissement douloureux, assez semblable à la crampe; ce mal, quoique passager, est cependant redoutable aux Pêcheurs. Le célèbre Reaumur a examiné avec soin la structure de ce poisson, qui est commun à Agde & à Cette; il a trouvé que le dos étoit couvert par deux muscles vigoureux & épais, qui s'étendoient longitudinalement: lorsqu'ils se contractent avec célérité, ils peuvent occasionner au bras une commotion assez forte pour causer un engourdissement, semblable à celui que l'on sent à la main lorsque le nerf

du coude a été frappé. La même force causée au corps auquel on l'applique une commotion d'autant moins forte, que la masse du corps frappé est plus grande; (c'est ce que démontrent les Mécaniciens:) si donc la commotion causée par la Torpille peut se distribuer à tout le corps humain, & non uniquement à la main & à l'avant-bras, il est certain que chaque partie en sera moins affectée: or pour que cet effet ait lieu, il ne s'agit que de contracter fortement le bras, & de retenir sa respiration lorsqu'on touche la Torpille; alors le bras & le tronc forment un corps continu, à toutes les parties duquel les vibrations se communiquent. Dans ce cas on peut toucher la Torpille presque impunément, comme l'a enseigné Kempfer, & comme on s'en est assuré par plusieurs expériences.

Les Raies épineuses, réputées vénéneuses, sont les suivantes: 1°. la raie bouclée, ou la ronce, *Raya clavata* 1^{re}. & 2°. de Rondeler; Artedi la nomme la raie à piquants,

à dents tuberculées, à cartilage transverse sur le ventre : la seconde espece c'est la Pastenague des Pêcheurs de Languedoc, le *paslinacea marina* de Gessner, ou, selon la phrase d'Artesi, la raie à corps lisse, à long piquant qui est denté antérieurement, & posé sur la queue qui est sans nageoires : la troisième, c'est l'Aigle marine, ou la Glorieuse, l'*Aquila marina* de Gessner ; &, selon la phrase d'Artesi, la raie à corps lisse, à long piquant, à dent de scie sur la queue qui a des nageoires.

Les Pêcheurs & les Marchands de poissons craignent singulièrement la dernière espece, même lorsqu'elle est morte, & ce n'est pas sans raison. J'ai examiné avec attention, le piquant qui se trouve à l'origine de la queue, il m'a paru long de cinq pouces, épais à la base de trois lignes, osseux, pointu, supérieurement convexe, inférieurement sillonné, applati, garni de deux marges aiguës, portant de petites pointes dures qui regardent la base :

dès que l'extrémité de ce dard a une fois percé la peau, elle ne peut fortir sans en déchirer le tissu avec ses hameçons, & par conséquent sans causer d'horribles douleurs; si lorsque l'on saisit la queue de l'animal, les tendons, le périoste, l'origine des ongles sont blessés, on éprouve, des panaris, l'inflammation du carpe & de l'avant-bras, & autres symptômes très-graves; les femmes (6) qui, par imprudence ou mal-adresse, se sont piquées ces mêmes parties, s'imaginent que leurs aiguilles étoient empoisonnées, leur erreur est la même que celle de ceux qui prétendent que le piquant des raies est vénéneux.

L'Espadon, l'Empereur, ou le *Xiphias* de Rondelet & de Linné, porte à la pointe de la levre supérieure une épée forte, longue, redoutable aux Pêcheurs, soit parce qu'il coupe leurs filets avec cette arme tranchante, soit parce que quelquefois il l'enfonce avec tant de force dans les vaisseaux, qu'il les expose à couler à fond; cepen-

dant quoique nous convenions qu'il n'y a peut-être aucun poisson aussi à craindre que l'Empereur, personne ne nous prouvera qu'il soit vénéneux.

La Vive, ou le *Trachinus* de Rondelet, l'Araignée de Plin, *Ara-neus*, &, selon la phrase d'Artedi, la Vive à mâchoire inférieure plus longue, dépourvue de cirrhes; la nageoire du dos est garnie de cinq rayons pointus & noirs. Cette couleur des rayons étoit plus que suffisante pour faire soupçonner que ce poisson avoit une qualité vénéneuse, ce qui a été comme confirmé par la difficulté d'éviter ses piquants, si on ne prend pas de grandes précautions pour saisir la tête. C'est peut-être pour cette raison qu'il a été regardé comme un poisson diffamé, & qu'on lui a donné les noms odieux d'araignée de mer, de dragon marin. On s'est comporté de la même manière, & par les mêmes raisons, à l'égard du Lésard ou du Dragon de Gessner, c'est le *Cottus* d'Artedi, dont la seconde nageoire du dos est blanche.

On a eu les mêmes idées de la Scorpene, ou *Scorpena serosa* de Linné, & du Scorpion de Rondelet; c'est, selon la phrase d'Artedi, le *Scorpena* à nageoires près du nez & des yeux, quoique ces poissons n'ont pas plus de piquants & ne font pas plus vénéneux que les deux Lyres de Rondelet (*Lyra*), & les autres especes de Trigles (*Trygla*) que l'on mange tous les jours avec grand plaisir.

On doit bien plus craindre les piquants qui se trouvent entre les membranes de la premiere nageoire du dos du l'Humartin, ou *Cintrina* de Rondelet, ou, selon la phrase d'Artedi, le *Squalus* sans nageoires à l'anais, à corps triangulaire. On doit bien plus craindre encore la funeste icie qui se trouve au museau du poisson du même nom, qui est le *Presles* de Rondelet, &, selon la phrase d'Artedi, le *Squalus* à long museau pointu, osseux, plane, denté des deux côtés. Cependant on n'accuse pas ces poissons d'être vénéneux, comme si la grandeur

des instruments nuisibles qui rend les hommes plus précautionnés , & qui frappe plus les yeux , leur ôtoit la force de nuire , & parce que les dents du Brochet sont très-fines , très-pointues , & disposées favorablement pour retenir sa proie , & parce que ce poisson est vorace & audacieux , on a prononcé que ses dents étoient vénéneuses ; quoique les dents de la Lamie (*Lamia* ,) qui sont très-multipliées & dentelées à leurs marges , soient regardées comme incapables de nuire ; c'est cependant un jeu pour cet horrible animal , de dévorer un homme entier. “ Vous ne lirez nulle part , „ dit Pline , qu'il y ait dans la mer „ d'autres animaux qui fournissent „ du poison par leurs piquants , que „ le Scorpion , le Dragon , l'Araignée , le Porc-marin , & l'Aigle-marin , dont on peut dire avec „ raison qu'il n'y a rien de plus exécrationnable dans la mer que leurs rayons. „

Si nous avons purgés du crime de poison tous les poissons à pi-

quants qui ne sont point caves, & qui ne peuvent se remplir d'une humeur âcre au moment de la piquûre, nous sommes très-éloignés de déclarer innocents quelques autres poissons qui peuvent servir d'aliment : on peut légitimement se plaindre des mauvais effets du Brochet, du Barbeau, du Chat-marin & de quelques autres.

Le Brochet, en Latin *Lucius*, &, selon la phrase d'Artedi, le *Sox* à bec applati; le Barbeau, en Latin *Barbus*, &, selon la phrase d'Artedi, le *Cyprinus* oblong, à mâchoire supérieure plus longue, à quatre cirrhes, la nageoire de l'anüs à sept osselets. Ces deux poissons ont des œufs très-propres à produire la colique appelée *cholera*; on a grand soin à la Pêcherie de Strasbourg, & dans plusieurs autres lieux, de jeter les œufs de Brochet. Gessner (7) rapporte plusieurs histoires des mauvais effets qu'ils produisent.

Quant à ceux du Barbeau, j'ai plusieurs exemples domestiques de leur qualité venimeuse: Cinq per-

sonnes avoient soupé ensemble ; deux d'entre eux qui avoient mangé de ces œufs cuits à la friture , furent six heures après, c'est-à-dire, une heure après minuit , attaquées de cardialgie , de vomissement bilieux & de violentes diarrhées ; on eut beaucoup de peine à émousser la force de ce poison , en faisant prendre aux malades une grande quantité d'eau de poulet , soit en boisson ou en lavement ; lorsqu'ils furent un peu remis , les trois amis qui avoient soupé avec eux , leur ayant rendu visite , assurèrent qu'ils avoient autrefois éprouvés le *choléra* pour avoir mangé des œufs de Barbeau , & que cette maladie les avoit mis en grand danger de perdre la vie. Mais voici un cas plus surprenant , quoique moins périlleux : Dans un Village nommé Bias , près d'Agde , Gervais , Cordonnier , sa femme & deux de ses enfants , âgés de dix à douze ans , avoient mangé à leur soupé le foie d'un poisson appelé Chat-marin ; (*) une heure s'étoit

(*) C'est le *Catulus minor* de Salvian , le
à peine

à peine écoulée depuis le soupé, que Gervais, sa femme & les enfants tourberent dans un assoupissement profond; on les jeta sur un tas de paille; ils ne revinrent à eux que le troisieme jour. Les Voisins qui avoient vu le troisieme enfant de Gervais errant dans les carrefours & exténué de faim, (c'étoit le seul qui n'avoit pas mangé du foie de Chat-marin) entrèrent dans la maison du Cordonnier; ils trouverent la femme profondément endormie; le mari avoit été moins assoupi & les enfants encore moins, ils avoient peu mangé du foie; Gervais s'étoit donné une bonne portion, sa femme avoit pris la plus forte, cependant elle fut plutôt débarrassée des accidents qui furent causés par le venin. Gervais avoit le visage extrê-

Squalus catulus de Linné; la chair de ce poisson est abandonnée aux gens du peuple; mais les Pêcheurs en ôtent communément le foie avant que de l'exposer en vente.

Tome II.

F

mement rouges; le jour suivant ayant quitté ses habits pour calmer les démangeaisons qui le tourmentoient, il fut tout étonné en voyant son épiderme, ou sa sur-peau, se séparer en lames larges comme des feuilles de papier, ce qui calma sa démangeaison; il employa trois jours à détacher cet épiderme; celui des mains & des pieds étoit plus adhérent que celui des autres parties; celui de la tête tomboit par écailles sans être suivi de l'alopecie, ou de la perte des cheveux. Ayant désiré de voir ce singulier phénomène, l'occasion s'en présenta vingt jours après l'accident: la maladie de la femme n'avoit duré que six jours; son épiderme étoit déjà séparé; on voyoit encore des morceaux de sur-peau aux pieds de Gervais, ce qui le gênoit en marchant: ce bon homme ne se fit point une peine de dépouiller presque toute la plante de ses pieds pour me faire présent de l'épiderme. Les enfants qui avoient peu mangé du foie de ce poisson, éprouverent seulement l'ophiasie dans les

main, ou perdirent seulement l'épiderme dans cette partie. J'interrogeai le Pêcheur qui avoit pris le poisson, & le Marchand qui l'avoit vendu; celui-ci m'avoua naïvement qu'il en avoit remis le foie à ces pauvres gens. Je n'ai jamais appris que l'on ait rien observé de semblable; (8) quoique j'aie écrit à ce sujet à plusieurs de mes amis qui demeurent près des Ports de mer; je n'ai même pas encore pu me procurer une assez grande quantité de Chat-marin pour en faire des expériences, quoiqu'il se soit déjà écoulé un an depuis l'accident en question.

4°. On compte parmi les insectes dangereux la cantharide, la guêpe, le frêlon, le bourdon, l'icneumon, le taon, le scorpion aquatique, le terrestre, l'araignée, la scolopendre.

Le Scorpion d'eau, ou le *nepa* de Linné, la punaise à avirons, ou le *notonecta* du même Auteur, portent vers la bouche l'aiguillon dont ils piquent: j'ai été blessé par ces insectes, & par la dytique hy-

drocantharus ; il est vrai que leur piquûre cause de la douleur, mais je peux assurer qu'elle est moins vénéneuse que celle du coufin. Les abeilles & leurs différentes especes, comme le frêlon, la guêpe, le bourdon, piquent avec un aiguillon qu'ils portent à l'extrémité du ventre ; c'est un tuyau qui repose sur un réceptacle ou une follicule pleine d'un venin qui est exprimé par gouttes dans le canal, par la compression des muscles qui environnent l'anus : on fait qu'il y a trois variétés parmi ces insectes ; les plus nombreux & les plus communs sont les mulets : selon les observations de Valisneri & de Reaumur, ils sont destinés au travail ; la femelle est leur reine ; les mâles ou les rois sont mis à mort par les mulets lorsque leur reine n'a plus besoin d'eux ; c'est pourquoi les mulets ont seuls un aiguillon qui reste souvent dans les plaies qu'ils occasionnent. Le frêlon est un animal redouté ; j'en ai manié plusieurs sans précaution, & je peux assurer que je n'en ai ja-

SUR LES ANIMAUX VENIM. 125

mais été bleffé. La piquûre du bourdon est plus douloureuse; cependant elle est bientôt guérie sans tumeur ni enflure. La guêpe cause une douleur plus vive & plus durable que tous ceux dont nous avons parlé; mais on peut dire que ces blessures sont exemptes de venin: (9) on ne doit pas moins craindre son aiguillon, quoiqu'elle ait la tête séparée du corps depuis vingt-quatre heures; elle a, par cette circonstance, quelques rapports avec la vipere, dont la tête séparée du corps bleffé encore avec ses dents. Lemery a éprouvé que cette blessure est très-dangereuse.

J'ai souvent manié tous les insectes coleopteres ou à étuis durs, même les plus suspects, comme le bupreste mange-chenille, en Latin *carabus crucivorus*, le bupreste verd, *carabus viridis*; je les ai tous trouvés exempts de venin. Je me suis assuré que la fourmi rouge ne caufoit, par sa morsure, qu'une douleur aiguë, sans suite fâcheuse. Les observations de M. Reaumur prouvent

que toutes les chenilles sont sans venin; (10) on en trouve, il est vrai, deux ou trois especes velues, qui, par leur poil, causent des démangeaisons semblables à celles qu'occasionne le pois pédiculaire.

La cantharide ou *meloe vesicatorius* de Linné, *cantharis*, est plus dangereuse que tous les autres coleopteres ou insectes à étuis; appliquée sur la peau elle l'enflamme, (11) élève l'épiderme en vessie; prise intérieurement, même à petite dose, elle cause la dysurie ou une difficulté d'uriner, le priapisme, ou des érections involontaires; ce venin, qui fournit un filtre mortel, peut être très-utile aux hydropiques, si on le donne en petite dose & en infusion, ou corrigé par la méthode de Gronevelde.

L'Araignée noire qui habite les caves les plus profondes, & qui a des pincés fistuleuses ou en tuyaux, est regardée avec raison comme suspecte; cependant il n'est prouvé par aucune observation qu'elle soit vénéneuse: quant aux arai-

gnées vulgaires, elles ne le font certainement pas. On trouveroit à peine une seule personne qui n'ait avalé des araignées en mangeant des raisins ; cependant on n'entend jamais parler d'aucun mauvais effet. M. Bon, Président à la Cour des Aides, Membre des Académies de Paris & de Montpellier, qui a long-temps suivi ces insectes, dans l'espérance d'en obtenir une espece de foie, n'en rapporte aucun exemple funeste ; cependant on ne doute pas que la tarentule, espece d'araignée qui se trouve dans la Pouille, ne soit la cause de la singuliere maladie décrite par Baglivi ; quoique nous sommes obligés d'avouer avec M. Tarenti, (12) Médecin du Pape, que le Tarentisme n'est aujourd'hui observé que par des payfans, race crédule, pour laquelle on ne peut avoir aucune confiance sur de semblables sujets.

Le Scorpion est encore célèbre par son venin ; Valisneri a très-bien décrit les deux ouvertures que l'on observe à l'extrémité de la

queue, par lesquels il lance la liqueur que l'on regarde comme vénéneuse : j'ai vérifié toutes les expériences que l'on rapporte à ce sujet ; la première consiste à environner le scorpion de charbons ardents ; la seconde à l'enfermer dans une bouteille avec un rat : or le scorpion vulgaire, ou le roux, mis au milieu du cercle de charbons rouges, fait plusieurs tours, méditant sa sortie, & élevant la queue ; enfin tourmenté de plus en plus par la chaleur, il avance le pas, se brûle souvent les pattes, s'enfonce deux ou trois fois dans le dos la pointe de sa queue : il continue d'errer çà & là, jusqu'à ce qu'enfin il périt par le feu ; au moins on ne le voit pas mourir immédiatement après qu'il s'est blessé avec son dard.

Si on met un scorpion & un rat dans un bocal de verre, ils ne se poursuivent pas mutuellement, il faut les exciter pour les faire battre ; le rat est communément blessé au museau, qui est plus à la portée du scorpion ; la partie s'enfle

un peu, le rat la gratte plusieurs fois sans abandonner le combat, il attaque par reprises le scorpion, le saisit enfin, le brise avec ses dents, mais il ne l'avale pas; cependant il continue à se bien porter, & en peu d'heures l'enflure du museau disparoit. On peut assurer que mille personnes ont été piquées par des scorpions dans différentes parties du corps; les Languedociens en trouvent dans des temps humides jusques dans leurs lits, cependant on n'entend pas dire qu'ils soient plus incommodes du dard de ces animaux qu'ils le feroient de la trompe d'une mouche (13). Ajoutons à ces observations que l'on trouve plusieurs scorpions blancs, deux fois plus gros que les domestiques; ils sont assez communs dans les Villages de Sauvignargues près de Saumiers, & de Manoubler, dans le Diocèse d'Alais. M. de Mairpurtuis a fait plusieurs expériences sur ces animaux; elles prouvent qu'ils ne sont point vénéneux, excepté une seule qui ayant été faite

sur un chien, sembla indiquer quelques marques de poison : on peut cependant douter de cette dernière, en considérant qu'il n'est jamais arrivé aucun accident aux habitants de ces Villages, quoiqu'ils ramassent chaque année une grande quantité de ces scorpions blancs, avec lesquels on prépare l'onguent de Mathiol. Valisneri croit qu'en Italie ces animaux sont vénéneux pendant les grandes chaleurs. Baglivi même assure que le scorpion de la Pouille cause, par sa morsure, une espèce de tarentisme ; quoiqu'il en soit nous n'observons rien de semblable en France. On peut donc prononcer que nos scorpions ne sont point vénéneux.

La Scolopendre terrestre est très-commune à Montpellier ; les curieux la manient impunément. (14.) J'ai vu à Agde la scolopendre marine, je l'ai plusieurs fois tirée de son fourreau cartilagineux. Les Pêcheurs de Languedoc savent très-bien que cet insecte polypode

(*) n'est pas venimeux : je me suis encore assuré qu'une autre espèce de scolopendre terrestre, appelée par Linné électrique, ne pique point, quoiqu'on la tienne souvent entre ses doigts.

5°. On trouve dans la classe des vers de Linné, les intestinaux, les molusques, les testacés, les lythophytes, & les zoophytes. Plusieurs d'entre eux sont très-nuisibles aux hommes. On peut rapporter à cet ordre 1°. la Furie infernale, *Furia infernalis* de Linné; c'est le plus terrible des vers; il est filiforme, très-menu, à cils des deux côtés, à piquants recourbés & appliqués sur le corps, il est long de deux lignes, assez commun chez les Suédois & les Hollandois; ces vers tombent de l'air, pénètrent le corps des animaux & de l'homme & les tuent en un quart-d'heure, (15) en causant des douleurs atroces. Le fromage frais, appliqué sur la partie piquée, est le grand remède à ce

(*) Qui a plusieurs pieds.

fléau ; il fait rebrousser chemin à l'insecte qui desire de le manger.

2°. Le Dragoneau, ou le *Gordius medinensis* de Linné, est un vers assez long, filiforme, blanc, il s'insinue dans différentes parties du corps, occasionne des douleurs atroces & la mort même, à moins qu'en le roulant adroitement & avec précaution autour d'une broche de bois, on ne le retire peu à peu : on le trouve non-seulement en Afrique & en Asie, mais encore en Amérique.

3°. Le vers de l'homme, *Pombricus humanus* de Linné : tout le monde connoît les ravages auquel il donne lieu ; lorsqu'il est niché dans les premières voies, il cause des cardialgies, des éclampsies ou convulsions (16) sans perte de connoissance, des fièvres synoches, &c. 4°.

Les Ascarides, *Ascaris vermicularis* de Linné ; il cause des démangeaisons, des prurits à l'anus, & le marasme ou la maigreur excessive. 5°. Le vers solitaire, ou le *tania* de Linné : on en distingue trois especes, le large, le vulgaire,

& le troisieme appellé en Latin *folium* ; ils causent , en séjournant dans l'estomac & les intestins , des maladies si singulieres , que le peuple les regarde comme les suites des enchantemens ; de ce genre sont la boulymie ou faim-de-bœuf , la cardialgie , le marasme , &c. 6°. Les Sangsues , *hyrudo sanguisuga* de Linné : si on avale ce vers , il s'attache à l'œsophage & à l'estomac , & cause une fausse espece d'émoptisie. On regarde comme vénéneuses celles qui ont le corps noir , verd ; mais aucune observation n'a constaté cette prétention du vulgaire ; on peut même affurer que de quelques couleurs qu'elles soient , elles procurent de très-bons effets lorsqu'on les applique suivant les regles de l'Art.

On conclura que tous les vers dont nous venons de parler , n'ont aucune qualité vénéneuse , si on fait attention que les maux qu'ils causent peuvent s'expliquer mécaniquement , ou au moins s'attribuer aux aliments altérés qui leur fer-

vent comme de nid propre à les développer dans les premières voies. Les lythophites & les zoophites sont aussi exempts de poisons que les vers intestinaux ; mais on ne peut absoudre quelques espèces qui se trouvent parmi les testacées & les molusques, comme les moules, les orties marines & le lievre marin.

Meibomius, Hoffmann, Bautzmann, Mentzel, Grimme, & surtout Berhenfius dans l'ouvrage de Verlof, assurent que les moules communes, vulgaires, très-semblables à celles qui se mangent, (peut-être sont-ce les mêmes) ont causé des symptômes très-graves. Amman & Valentin citent même un exemple de mort occasionnée par ces vers ; Berhenfius rapporte que l'on entend dire communément à Brunswick qu'une ou deux personnes sont mortes pour avoir mangé des moules ; elles éprouvent quelque temps après, plutôt ou plus tard, des cardialgies, des anxiétés, des douleurs au bas-ventre, des nausées, le vomissement, la diar-

rhée, la difficulté de respirer, une sueur froide, des défaillances, & sur-tout des érysipeles avec fièvre ou sans fièvre, simple, ou, comme il arrive le plus souvent, chargées de petits boutons que l'on prendroit pour des éruptions qui caractérisent la pourpre, à marques d'ortie, des Allemands. Cette érysipele attaque d'abord la face, passe au tronc, aux extrémités & occupe en peu de temps tout le corps, imitant assez bien la fièvre scarlatine : ajoutez des mouvements vers la région des hémorrhoides, avec des démangeaisons très-vives chez les hommes & dans la matrice chez les femmes ; ces démangeaisons accélèrent leur flux menstruel. Mentzel a observé dans une femme des convulsions constantes qui accompagnoient les symptomes dont nous venons de parler. Cette scène dure tout au plus deux ou trois jours ; elle finit quelquefois douze heures après avoir commencé.

Il seroit à souhaiter que l'on eût des caractères certains pour distin-

guer les moules vénéneuses, de celles qui peuvent se manger sans danger ; on ne peut pas dire que celles qui sont le sujet de nos réflexions constituent une espece différente ; on ne peut non plus avoir recours, pour expliquer ces phénomènes, au temps de l'année, aux phases de la lune, à la pourriture des moules, à leur maigreur ou à une idiosyncrasie ou discrasie du sujet qui les mange. Il paroît plus vraisemblable à Berhenfius que les maux causés par les moules, sont dûs à quelques maladies de ces testacées ; il ne nie cependant pas qu'ils ne puissent être les effets de la nourriture que la moule a pris avant de servir d'aliment aux hommes, ou de quelques insectes venimeux qui, ayant été absorbés par ces vers, peuvent causer tous les symptômes rapportés ci-dessus. Ce même Auteur pense qu'une ou deux moules seulement peuvent causer tous ces maux ; il ne doute pas que si toutes celles qu'un homme auroit mangé avoient été infectées, il n'éprouvât des sym-

ptomes beaucoup plus graves , & que même il n'en mourût promptement. On éviteroit facilement ce danger en prenant , sans perdre du temps , quelque remede capable d'exciter le vomissement , & en évacuant les intestins ; après quoi on termine le traitement par les adoucissans , les délayans , les huileux , les diaphorétiques , &c.

L'Ortie marine est très-commune au Port de Cette ; la figure de Ruisch , empruntée de Mathiole est meilleure que celle de Rondelet : cet animal appelé Meduse , *Medusa* , par le célèbre Linné , est un corps comme gélatineux , transparent , d'une couleur incarnate ; on le voit flotter çà & là à la surface de la mer , il est emporté par le courant de l'eau. En examinant le mouvement de contraction & de dilatation de ce singulier animal , je me suis apperçu qu'il exhaloit une vapeur subtile qui enflammoit (17) les yeux , comme celle qui émane des oignons coupés ; si par hasard , après l'avoir manié , je por-

tois la main aux yeux avant de l'avoir lavée avec soin, l'ardeur & la démangeaison augmentoient considérablement : c'est pourquoi on peut croire que l'ortie marine contient quelques principes vénéneux, analogues à ceux qui donnent l'énergie à la plante qui porte le même nom, dont les poils sont fistuleux, comme le remarque Hook.

Quant au Lievre marin, prenez garde de le confondre avec le *Scorpioides* de Rondelet, que les Pêcheurs de Languedoc appellent lievre marin ; la première espèce de lievre marin de Rondelet, que Linné appelle *tethis leporina*, est inconnue dans les Ports de Languedoc ; suivant Dioscoride, Aëtius, Paul Éginette, & d'autres Auteurs, si on mange cette espèce de lievre marin, elle cause une saveur nauséuse, semblable à celle des poissons, des douleurs de ventre ; la peau devient d'abord jaune, ensuite plombée, il y a suppression d'urine, ou si on en rend pendant que la maladie fait des progrès, elle pa-

roît très-rouge ; les malades ont des nausées, ils vomissent des matieres bilieuses teintes de sang, leur sueur est fétide. Mais nous ne pouvons porter un jugement raisonnable sur les qualités vénéneuses de ce lievre marin, n'ayant aucune occasion d'en observer les effets. L'autre espece de Rondelet, qui est gluante & transparente comme l'ortie marine, ne nous fait voir aucune qualité dangereuse ; nous l'avons sentie & goûtée, elle nous a paru assez insipide.

6°. Il nous reste à rechercher quels sont les Amphibies venimeux : il faut avouer que cette classe en contient un plus grand nombre qu'aucune autre ; tous les serpents sont en horreur ; ce seroit s'opposer à l'opinion générale que d'élever le moindre doute sur leurs poisons ; cependant j'ose assurer que nous n'avons parmi les amphibies que la vipere qui soit vraiment vénéneuse, quoique la France produise plusieurs especes de serpents, de salamandres, de léfards, de crapauds, &c. je n'ignore pas que l'on trouve en

Italie & en Suede une espece de couleuvre appelée par Aldrovande *Ammodite*, qui n'est pas moins venimeuse que la vipere; je fais que l'on trouve en Amérique le serpent à clochette, ou le *crotalus horridus* de Linné; il attire, dit-on, dans son gosier les oiseaux & les écureuils: son venin ne peut être domté par le contre-poison préparé par les Tygoins. (*) Enfin nous savons que Kempfer décrit une espece de couleuvre appelée en Latin *coluber perspicillatus*; les Portugais la nomment *cobra de capello*; mais toutes ces pestes cruelles sont étrangères & ne se trouvent point en France.

Tous les serpents du Royaume peuvent se rapporter aux deux genres de Linné, appelés *serpens*, & *coluber*, serpents & couleuvres; le premier est déterminé par les écailles du ventre & celles de dessous la queue; le second par les écussions du ven-

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie de Paris, 1747.

tre & les écailles de la queue ; L'orvay , le *cecilia vulgaris* d'Aldonande , l'*anguis fragilis* de Linné , se trouve dans le premier genre : les Languedociens l'appellent *naduel* ou *nadiol* , mot qui signifie sans yeux ; il a cent trente-cinq écussions abdominaux & autant de paires d'écailles depuis l'anús jusqu'à l'extrémité de la queue ; il est long de neuf pouces , cylindrique ; on le trouve dans les prés , c'est pourquoi on l'emporte souvent avec le foin dans les maisons ; il passe pour si dangereux que le vulgaire assure que s'il n'étoit pas aveugle , il pourroit faire tomber un cavalier de dessus son cheval. Cependant il est très-certain qu'il n'est pas privé de la vue ; j'ai vu très-évidemment ses yeux ; je dirai plus , je lui ai souvent fourni l'occasion de me mordre , non - seulement je n'en ai jamais été blessé , mais encore je n'ai jamais oui dire que personne l'ait été ; ce serpent n'a aucune dent canine semblable à celles de la vipère , & sa morsure

ne peut causer aucune incommodité.

Nous avons en France plusieurs especes de couleuvres, mais on ne peut point les distinguer d'après les descriptions des Auteurs ; exceptons cependant l'espece appelée en Latin *natrix*, & la vipere. Les Eco-liers du College d'Alais badinent impunément avec différents especes de couleuvres, ils les manient sans crainte, leur donnent à chacune des noms différents : le siffart ou le *sibilator* a 155 écussions abdominaux, il porte sur le dos des taches anguleuses & sinueuses, il répand une odeur désagréable ; si on le chatouille il recule en sifflant. Le nocrate ou *nocratus* a 294 écussions abdominaux, 120 paires d'écailles sous la queue : le *natrix* a 176 écussions abdominaux & 60 paires d'écailles sous la queue : l'aspic ou *aspis* a 217 écussions abdominaux & 60 paires d'écailles sous la queue, il a le ventre blanc, le dos roux, tacheté, les écailles petites, la tête jaune à la partie inférieure ; c'est

le seul de nos serpents qui soit audacieux ; il attaque , la gueule béante , ceux qui l'approchent , souvent il les mord , mais sans suite funeste. On en trouve deux especes , la premiere est appelée ruban ou *tania* , parce qu'elle a sur le dos des bandes rouffes & longitudinales ; l'autre s'appelle musique ou *musica* , parce qu'elle présente sur son dos & sur les côtés des taches qui imitent assez bien des notes de musique ; on remarque encore les couleuvres rouges & blanches , elles vivent dans l'eau ; mais on les trouve rarement.

Parmi les especes de couleuvres dont nous venons de parler , nous n'en connoissons aucune qui cause quelque dommage ; elles sont très-paifibles , (18) à moins qu'on ne les maltraite ; alors elles mordent aussi fortement qu'elles peuvent ; mais dans le moment elles s'appaisent , se roulent autour de la main ou du col , & n'osent plus attaquer avec les dents ; il faut cependant en excepter l'aspic , qui ne se prive

pas si facilement : un jeune homme qui en fut mordu eut la main enflée ; mais aucune autre personne n'a éprouvé le même accident ; on peut croire que celui-ci avoit quelque altération d'humeurs , ou qu'il fut mordu dans une partie extrêmement sensible. D'après tout ce que nous venons de rapporter , personne ne doutera que l'Histoire des Pylles & des Ophiogenes , qui avoient seuls le pouvoir de détruire le venin des serpents , ne soit une fable enfantée par les préjugés.

Je passois , il y a quelques années , dans un Village du Diocèse de Lodeve , appelé *Saint Michel des serpents* : comme je m'informai de l'origine de ce nom , j'appris que toutes les années au mois de Juiller , ni plutôt ni plus tard , une multitude étonnante de serpents sortent de la montagne contre laquelle le Village est adossé , qu'ils entrent dans les maisons pour y chercher l'eau & le feu , mais que l'on n'avoit jamais observé qu'ils prissent les rats ni les insectes ; ces serpents

peut ne sont craints que par les étrangers, les enfants en badinent, les prennent par la queue, les unifient deux à deux, & les obligent de courir, ainsi liés, dans les rues; ils sont longs de trois pieds environ, d'un verd foncé, tachetés de blanc, jaunes sur la tête: plusieurs personnes en ont été mordues aux pieds & aux mains, non-seulement sans danger, mais presque même sans douleur; ils n'ont que de très-petites dents, que l'on arrache aisément en leur présentant un chapeau & le retirant brusquement.

La vipere est commune dans le Poitou, dans le haut Languedoc, dans les montagnes des Cévennes; les Moissonneurs & les Botanistes prudents doivent toujours porter des bottes molles lorsqu'ils parcourent les prés: on distingue cette espèce de couleuvres par ces deux dents canines que le mâle & la femelle ont à la mâchoire supérieure. Méad & Valisneri en ont quelquefois observés quatre; ces dents sont plus longues que les autres, elles sont

fistuleuses ou en tuyau, repliées intérieurement, articulées comme en ginglyme, ayant chacune quatre trous, savoir, deux vers la base, deux vers la pointe, qui est néanmoins solide. Il ne faut donc pas croire Nichols qui soutient qu'il n'y a qu'un trou à la pointe de la dent, & qui lui donne la figure d'un cure-dent, quoiqu'il ait très-bien décrit & dessiné le mécanisme par lequel l'humeur vénéneuse de la vésicule est exprimée & poussée dans le canal de la dent. Lorsque la vipère veut mordre, ses dents se redressent, les follicules vénéneuses sur lesquelles elles reposent sont comprimées, & la liqueur est poussée dans le tuyau de la dent qui est vis-à-vis; cette liqueur a la couleur & le goût de l'huile, d'aman-de douce. (19) Valisneri, rassuré par Rhedi, l'a goûtée, & ayant répété toutes les expériences de cet illustre Naturaliste, il les a trouvées très-conformes à la vérité. Les doutes de Seba & de Charras sur l'existence de la follicule & du canal

de la dent de vipere, sont donc sans fondement, sur-tout depuis que Nichols a donné l'anatomie exacte de la vipere & que l'on connoît l'analogie qui se trouve entre la vipere & le serpent à sonnette.

Nous devons encore examiner les genres de grenouilles & de lézards: on rapporte au premier le crapaud & la grenouille verte; le second renferme le lézard vulgaire, la salamandre & le seps de Columna.

Le crapaud appelé en Latin *bufo*, c'est, selon la phrase de Linné, le *rana* à corps ventru, chargé de verrues, livide, jaunâtre. On prétend que son infusion est vénéneuse, qu'en le touchant, en le sentant, en s'en approchant, on est exposé à son poison; cependant je l'ai souvent manié sans danger, son urine ne m'a point incommodé, quoiqu'en l'écrasant elle m'ait frappé les mains & le visage. (20) Je dirai plus, j'ai vu un Charlatan qui pour faire valoir la force de ses antidotes, rouloit un crapaud dans sa bouche, l'éventroit avec les dents,

On peut donc assurer que cet animal si redouté n'a jamais nui à personne.

Quant à la rainette ou la grenouille verte, appelée en Latin *rana viridis*, nous dirons seulement, sans avoir égard à sa grande amertume, qu'elle est sans dents, & qu'elle n'a aucune propriété dangereuse.

Le lézard vulgaire est également sans venin, on peut le manier impunément : si on l'irrite, il mord, mais sa morsure n'a aucune suite fâcheuse.

La France nourrit plusieurs salamandres, mais c'est sans raison qu'elles sont redoutées; je les ai souvent maniées & irritées pour les obliger à mordre, sans avoir pu l'obtenir; elles ne sont pas moins paisibles que le caméléon qui se laisse long-temps manier sans mordre: j'ai répété les expériences de M. de Maupertuis, elles m'ont fourni les résultats qui sont rapportés dans les Mémoires de l'Académie de Paris, 1727; j'ai bu de l'eau d'un petit ruisseau dans lequel il y avoit beaucoup de salamandres, &

je n'ai trouvé aucune apparence de poison. L'ancien Auteur qui dit qu'il falloit autant de Médecins pour guérir la morsure de la salamandre que cet animal avoit de taches sur le corps, a donc avancé une pure chimere. On peut hardiment assurer que nos salamandres ne sont point vénéneuses, qu'elles ne causent aucun mal, soit qu'on les prenne intérieurement, soit qu'on les applique extérieurement.

Le seps ou seps de Columna, le *Iacerta chalcidica* d'Aldrovande, le *Iacerta chalcides* du célèbre Linné, doit fermer la marche de cette multitude d'animaux prétendus vénéneux, il est très-commun en Languedoc; les Savants eux-mêmes ne le connoissent pas dans les autres Provinces du Royaume: on le confond assez souvent avec le serpent aveugle ou le *cæcilia vulgaris*; mais il en diffère en ce que ses quatre pieds ont trois doigts, sont très-courts, très-menus, pendent aux côtés de l'animal qui ne peut s'en servir pour se reposer ni pour mar-

cher ; la queue finit par une pointe très-menue, enfin on peut dire que le corps est à l'épidote. C'est sans fondement que les anciens ont écrit que cet animal étoit vénéneux & pouvoit engendrer la pourriture ; ce que nos payfans en disent est tout au moins chimérique : j'ai souvent manié & irrité cet animal, sans avoir pu l'obliger à mordre ; d'ailleurs je n'ai jamais oui dire qu'il ait fait aucun mal à qui que ce soit. D'après tous ces faits nous pouvons donc assurer que la première Partie de notre Dissertation est assez bien prouvée ; il s'agissoit de faire voir que la France contient peu d'animaux vénéneux : passons donc à la seconde.



SECONDE PARTIE.

Quels sont les caractères & les antidotes des Animaux vénéneux de France.

SI je propose hardiment mes conjectures sur l'action des venins, on doit m'excuser en vue de l'utilité de l'entreprise; si je ne parviens pas à mon but, peut-être répandrai-je quelques lumières sur une matière qui est encore environnée de profondes ténèbres; si je m'en éloigne absolument, on me mettra au nombre de ceux qui m'ont précédé dans la même route.

Les poisons ne nuisent qu'autant que nous en abusons; l'Etre Suprême les a plutôt rendu médicamenteux pour l'homme que vénéneux: on peut s'en convaincre en considérant que les plus violents, comme l'opium, l'antimoine, le mercure,

G 4

le sublimé corrosif, les cantharides, qui étoient autrefois regardés comme indomtables, sont mis aujourd'hui dans la liste des remèdes les plus précieux ; pourvu qu'on les administre avec prudence & sagacité.

Les venins ne sont point nuisibles absolument par eux-mêmes, mais seulement relativement ; (21) ceux qui tuent les oiseaux, comme le persil, les amandes amères, nourrissent l'homme. Le poison dont les Sauvages infectent leurs fleches est si pénétrant, selon le témoignage de Mrs. de la Condamine & de Reaumur, que l'ours le plus vigoureux périt en deux minutes, si on le blesse avec un petit filet imprégné de ce venin ; l'Aigle périt en deux secondes : cependant la chair des animaux qui meurent de cette manière n'est point nuisible à l'homme ; le poison semble se détruire dans l'animal qui en est la victime. On peut rappeler en preuve les paysans de Dauphiné & de Vivarais qui mangeoient impunément les bœufs qui péroissoient de cette cruelle dyssenterie

qui ravagea, il y a dix ans, les troupeaux dans presque toute l'Europe.

En outre, telle substance qui nuit à l'organisation de certaines parties du corps, n'en affecte nullement d'autres : le vin émétique, par exemple, versé dans l'œil, est à peine résolutif ; cependant il irrite puissamment l'estomac : les cantharides enflamment la vessie urinaire, causent des convulsions aux muscles érecteurs ; cependant elles n'excitent aucun désordre sensible dans l'estomac : le venin de la vipère appliqué sur la langue, est à peine sensible, au rapport de Valisneri & de Rhedi ; & il tue s'il est mêlé avec le sang : le virus hydrophobique, ou de la rage, n'attaque ni le sang, ni la semence, ni peut-être la bile, (c'est pourquoi des Praticiens célèbres recommandent le foie d'un loup enragé contre l'hydrophobie ;) mais avec quelle activité n'attaque-t-il pas la gorge & l'estomac ? d'où l'on peut conclure qu'un poison quelconque n'agit pas toujours comme tel, qu'il faut qu'il

G 5

trouve un dissolvant propre à le développer. Versez de l'huile sur de la chaux, elle ne bouillira pas; mais elle le fera si vous la mêlez avec de l'eau: la pierre infernale n'agit jamais avec le seul secours de l'air, elle a besoin pour ronger les chairs du concours de l'humidité de la peau, au lieu que le phosphore de Kunkel opère sans ce secours: les cantharides (22) combinées avec la salive sont sans effet; mais leurs molécules recouvrent toute leur force dès qu'elles sont combinées avec l'urine & la semence: de même pour que le mercure soit changé en sublimé corrosif, il a besoin d'être uni avec l'acide marin (par surabondance;) de même encore tous les sels veulent être dissous par la salive pour pouvoir irriter la langue.

Sur tous ces faits on peut conclure assez sûrement que les venins n'agissent point comme tels, mais que ce sont les mixtes qui résultent de leur union avec les molécules de certains fluides de notre corps; les

poisons narcotiques, comme l'opium, se mêlent avec la lymphe des nerfs, par cette union ils pénètrent leur origine, les obstruent, &c. ceux qui séparent l'épiderme par lames, comme le foie de chat marin, se combinent avec la matière de la transpiration, qu'ils rendent âcre & corrosive : le virus hydrophobique s'unit avec l'humeur mucilagineuse des glandes sébacées de l'œsophage ; si le syphilitique est récent, il se porte sur les glandes des aînes ; s'il est ancien, il attaque celles du palais & de la gorge ; le miasme de la petite vérole est réservé pour la peau, &c.

Il est difficile d'expliquer comment un corps étant uni à un autre corps, le mixte qui en résulte a des propriétés que les deux principes qui le constituent n'avoient pas eux-mêmes ; par exemple, le mercure & le soufre mêlés ensemble, donnent pour produit un corps noir ; l'acide du vinaigre uni avec le plomb, présente un corps doux ; le sel ammoniac dissout dans la sa-

live, est très-fétide. Nous ne nous appesantirons pas sur de semblables recherches, qui sont étrangères à notre sujet; les connoissances humaines sont encore dans l'enfance sur tout ce qui a rapport aux poisons; il nous suffit d'entrevoir par les exemples proposés, qu'il n'est pas impossible d'en fournir une raisonnable théorie. Nous concevons qu'un corps, suivant qu'il est uni à un autre corps, peut devenir vomitif, somnifère, résolutif, corrosif, suivant qu'il aura quelque affinité avec certaines parties de notre corps. Si nous connoissons la différence des gravités spécifiques (23) des poisons, & des parties du corps humain qu'ils doivent affecter, nous connoîtrions aussi, *à priori*, quelles sont les parties auxquelles ils doivent plutôt s'attacher, en raison de leur gravité spécifique; mais nous n'avons point les connoissances qui pourroient nous servir à mettre ces principes en usage; il n'y a cependant pas d'autres moyens philosophiques de découvrir les remèdes,

qui peuvent prévenir les mauvais effets des poisons & détruire leurs qualités vénéneuses. Nous n'avons donc d'autres ressources pour y parvenir, que de multiplier les expériences ; il seroit à souhaiter que dans une matière aussi importante, les faits que nous possédons emportassent avec eux plus de certitude & d'évidence ; quoiqu'il en soit, nous allons parler des antidotes découverts par les modernes, & des secours appropriés pour chaque cas en particulier.

Nous avons regardés comme poisons les œufs de brochet & de barbeau ; mais comme ils ne sont nuisibles que vers le commencement de l'été, lorsque ces poissons sont en chaleur, il paroît que leur laitance contient alors une liqueur séminale trop exaltée, & qui a acquis un caractère alkalin ; c'est pourquoi nous voyons que les chairs des animaux lubriques, tués dans les mêmes circonstances, sont nauséuses & ont une faveur très-désagréable ; les boucs, les taureaux, les blaireaux en fournissent la preuve : c'est

peut-être par cette raison que les anciens ont regardé comme vénéneux le sang de quelques-uns de ces animaux. Il est bien sûr que celui de taureau, qui se caille aisément, se digere avec peine ; cependant on n'est pas plus pour cela en droit de le mettre au rang des poisons, que le lait qui cause quelquefois des symptômes mortels. Si on raisonne ainsi il n'y auroit aucun aliment de difficile digestion, qui ne pût être mis dans la classe des poisons.

Ceux qui demeurent auprès des eaux dormantes, nous assurent que la chair de tortue marine, mangée dans le temps du coït, c'est-à-dire, en Juillet & Août, cause une gonorrhée accompagnée d'ardeur. Valisneri attribue le même effet aux grenouilles ; mais tout cela mérite d'être confirmé.

Il faut s'abstenir de manger des œufs de brochet & de barbeau, parce qu'ils causent le cholera ; si par malheur on en a mangé, il faut promptement avoir recours à l'émétique ; par exemple, on peut

prendre six grains de tartre émétique, dissous dans trois verrées d'eau tiède que l'on boit en demi-heure ; si la maladie est confirmée, ce qui n'arrive que six à sept heures après le repas, il faut boire beaucoup d'eau de poulet ; prendre plusieurs lavements faits avec la même eau ; si les nausées & l'évanouissement affoiblissent, prescrivez vingt gouttes de laudanum liquide dans une eau cordiale. Cette méthode de traiter le cholera causé par les œufs de barbeau m'a réussi deux fois ; on peut également l'appliquer à celle qui est causée par les œufs de brochet.

Si quelqu'un mange imprudemment beaucoup de sang, qui en séjournant trop long-temps dans l'estomac, cause des nausées, le vomissement & autres symptômes, qu'il boive une verrée d'eau, dans laquelle on aura fait dissoudre une dragme de nitre ; il peut encore prendre du vinaigre pur : je n'ai rien connu qui dissolve plus promptement le sang caillé ; je m'en suis assuré par plusieurs expériences faites *in vitro*.

Nous ignorons l'antidote du foie

du chat marin ; plusieurs faits nous portent à croire que le venin de cet animal n'est point natif , puisque d'autres poissons ont causé de semblables symptômes : un morceau de ton qui fut servi sur la table de trois habitants de Montpellier , causa à ceux qui en mangerent une rougeur érépélateuse , accompagnée d'ardeur pendant tout le temps de la digestion ; des mendiants , à qui on donna les restes , éprouverent les mêmes symptômes , sans que cependant l'épiderme se détachât par lames , comme cela arrive après que l'on a mangé du foie de chat marin. On peut croire que ces poissons , qui sont fort voraces , mangent indifféremment d'autres poissons pourris , sur-tout ceux que l'on attache aux hameçons , dont la putréfaction est plus développée , ce qui leur fournit un chyle alkalescent , putride , dont les qualités vénéneuses sont encore exaltées dans l'organe de la bile : ajoutez ce que nous avons dit sur les moules.

Nous n'avons aucun fait qui nous

autorise à ranger dans la classe des animaux vénéneux les guêpes, les abeilles, les frélons, le taon, les cousins & autres insectes. Le Créateur leur a donné des trompes, des piquants, pour qu'ils pussent percer la peau des bœufs, des chenilles, l'estomac des mulets, l'écorce des arbres; c'est par ce moyen qu'ils affurent à leurs œufs des nids, & à leurs petits des retraites; il étoit nécessaire pour que l'ouverture ne se fermât pas trop tôt, qu'ils pussent distiller dans la plaie une liqueur corrosive: c'est pour la même raison que nous dilatons les plaies avec des caustiques. Voilà l'origine des différents especes d'abcès que nous observons sur les plantes, comme les noix de galle, & les autres nids d'insectes: c'est pour cette fin que ces animaux ont reçu une liqueur âcre, très-propre à produire ces effets. Le célèbre de Reaumur, qui a goûté celle de la guêpe, la compare à l'esprit de nitre: or l'on fait que les humeurs des insectes contiennent un acide facile à se déve-

lopper. Homberg l'a retiré des fourmis & des cloportes. Il est vraisemblable que cet acide est séparé & concentré dans la follicule des insectes ; mais il est aisé de voir qu'il mérite à peine le nom de venin ; il ne produit d'autres effets remarquables qu'une petite tumeur accompagnée de douleur. J'ai cependant vu un Soldat chauve dangereusement malade ; sa tête avoit été piquée par un essain d'abeilles dont il avoit voulu enlever le miel, sans prendre les précautions nécessaires. Nos payfans, plus prudents, chassent les abeilles par le moyen de la fumeée, lorsqu'ils veulent faire la récolte du miel. Le peuple conseille de frotter la plaie, causée par les piquants des abeilles, de trois herbes aromatiques ; c'est un remède spécifique, car lorsque l'on perd son temps à chercher les plantes en question, la Nature dissipe la douleur & l'inflammation. M. de Reaumur, & M. Simon Auteur du Livre intitulé : *La République des Abeilles*, n'ont rien trouvé de plus

efficace que de laver souvent la plaie avec de l'eau froide & de retirer l'aiguillon.

Les cantharides prises intérieurement donnent lieu à l'ardeur d'urine, au priapisme, aux douleurs néphrétiques; enfin, pour tout dire en un mot, à l'inflammation des voies urinaires; les bains, la saignée, les émulsions remplissent les indications générales, le camphre présente un remède spécifique; nous le devons à un Médecin Anglois, (24) détenu en prison par l'envie de ses Confreres, il fut obligé de constater les avantages & l'innocence de son remède; il prescrivait une forte dose de cantharides aux malades qui étoient attaqués d'ulceres aux reins, mais il en énerroit la force en ajoutant le double ou le triple de camphre: c'est ainsi que l'esprit de vin corrige les plus puissants émétiques tirés de l'antimoine & les changent en remèdes purement diaphorétiques; c'est ainsi que l'acide vitriolique le plus concentré est singulièrement adouci par le même spiritueux, &

est transformé en un elixir cordial & tempérant. On appelle ce remede gouttes anodines d'Hoffman.

La vipere, ou, selon la phrase de Linné, la couleuvre à 145. écailles abdominaux, & 135. écailles à la queue, est le seul animal de France qui soit véritablement vénéneux; elle contient un poison qui, distillé même en petite quantité dans une plaie, cause les symptomes les plus funestes & la mort même si on n'apporte un prompt secours: ce venin, qui est si funeste aux quadrupedes & aux oiseaux, ne cause aucun mal aux autres viperes; car, selon Valisneri, ces amphibies se blessent impunément les uns & les autres: cette liqueur meurtriere est cachée vers l'origine des dents canines de la mâchoire supérieure, qui étant creusées à l'intérieur dans leur corps, s'appliquent contre le palais, lorsque la vipere ne veut pas s'en servir, & lorsqu'elle n'a besoin que de ses petites dents, qui sont semblables à celles des autres serpents. Cette amphibie n'a pas un

caractere si méchant qu'elle soit portée naturellement à attaquer l'homme ; on la peut prendre en sûreté, car elle ne mord que lorsqu'elle est irritée ou traitée trop durement ; elle mange les rats, les crapauds & autres animaux beaucoup plus gros qu'elle ; comme elle n'a ni dents molaires ni véritables dents incisives, elle les avale tout entiers : en dilatant singulièrement son œsophage, elle les conduit peu à peu dans son estomac, dans lequel ils séjournent plusieurs semaines presque entiers. Il a donc fallu qu'elle pût tuer sa proie avant de l'avaler, soit pour qu'elle ne pût s'enfuir, soit pour qu'elle fût plus facilement digérée : or la vipere ne peut tuer que par son venin : il lui sert encore de ferment très-propre à accélérer la digestion. Comme la trituration ne peut avoir lieu dans un estomac aussi distendu & sans ressort, la digestion se fait uniquement par dissolution dans les animaux qui, comme la vipere, ont l'estomac membraneux : c'est ce que M. de Reaumur a prouvé par

les belles expériences qu'il a fait sur la buse.

La vipere rejette les parties offeuses des animaux qu'elle a avalé douze jours auparavant ; elle n'a pas besoin d'autre nourriture pendant plusieurs mois ; elle peut vivre un an sans manger : j'ai conservé un aspic pendant seize mois dans une bouteille ; il est vrai qu'il resta tout ce temps sans mouvement & resserré.

La morsure de la vipere n'est pas toujours vénéneuse , soit parce que quelquefois elle n'emploie pas ses dents canines pour mordre , soit parce qu'elle a épuisé auparavant sa liqueur ; cette dernière observation a fait tomber Charas (25) dans l'erreur : cet homme célèbre s'imagina que la vipere n'avoit point de follicule vers la racine des dents , & qu'elle ne pouvoit causer la mort que lorsqu'elle étoit irritée ; mais Arisquin & Méad ont prouvé très-évidemment qu'il s'étoit trompé ; ils ont fait voir que si l'on bleffoit des chiens ou des colombes avec un filet taillé en forme de bec de

plume à écrire, & trempé dans la liqueur de la follicule de la vipere, ils périssent infailliblement; les chiens éprouvent le vomissement, les convulsions, le tremblement. Les viperes, à qui on a arraché les dents canines, ne sont pas plus dangereuses que les serpents que les femmes de Corogne en Galice portent dans leur sein pour se rafraîchir.

Il n'est pas facile de déterminer quelle est la nature du poison de la vipere; il a la couleur & la consistance de l'huile d'amande douce; si nous en croyons Valisneri, sa faveur (26) est à peu près la même; elle lui a seulement paru plus fade & plus nauséuse. Méad qui a goûté cette liqueur avec plusieurs de ses amis, assure qu'elle est âcre & brûlante comme l'esprit de nitre, & que l'impression qu'elle laisse sur la langue dure deux ou trois heures; l'un des ses amis éprouva une inflammation qui ne fut calmée qu'au bout de deux jours; d'ailleurs le venin pris intérieurement ou appliqué sur la peau, pourvu qu'il

n'y ait ni plaie ni ulcere, ne produit aucun mauvais effet ; phénomène qui n'a pas été inconnu à Galien & à Lucain.

Si on examine cette liqueur au microscope, elle ressemble assez à la toile des araignées ; Méad conçoit ces filaments comme des corps durs & tranchants qui peuvent expliquer tous les phénomènes du venin de la vipere : mais nous croyons qu'il est plus raisonnable de comparer ces filaments aux fibrilles que le sang tiré des veines du pied présente quelquefois.

Les coins & la scie ne sont pas toujours nécessaires pour fendre, diviser les corps les plus solides. Les sels n'ont pas plus de privilege pour diviser que les autres corps, quoiqu'en disent certains Physiciens, qui font agir ces sels à tort & à travers. L'écorce du corail n'est-elle pas rongée par l'huile de la cire ? le plus dur des métaux n'est-il pas attaqué par l'eau pure ? La corrosion dépend de la vélocité avec laquelle les molécules du dissolvant pénètrent celles

celles du corps à dissoudre ; cette vélocité obéit aux loix de la gravité spécifique & de la figure des molécules qui rendent les contacts plus nombreux & augmentent la force d'adhésion , selon les principes du savant Hamberger. Cependant je ne nie pas que les particules primitives de la liqueur vénéneuse de la vipere ne puissent être pointues, dures, en dents de scie, &c. mais ces figures ne peuvent être saisies par les meilleurs microscopes , & si elles existent, elles ont toujours besoin d'une force étrangere pour agir.

Le venin dont nous parlons affecte à peine les nerfs de la langue ; car la salive les garantit de son impression ; c'est ainsi que l'huile versée sur le fer le préserve de la rouille : mais si vous mêlez la liqueur de la vipere avec le sang, elle irrite puissamment les nerfs qui s'offriront presque nus ; le sang paroît propre à développer son acrimonie ; par son union avec elle , il devient capable de corroder les nerfs du cœur & des arteres, ce qui produit

Tome II,

H

le resserrement & la convulsion des vaisseaux qui contiennent le sang ; cette liqueur vénéneuse , répandue dans la plaie , est rapportée au cœur par les veines : or plus ces vaisseaux sont petits & éloignées du cœur , plus il faut de temps pour y ramener le poison ; les vaisseaux qui avoisinent la plaie étant irrités , mettent des obstacles à la circulation & empêchent les progrès du venin ; ce spasme semble être prouvé par la douleur qui est plus considérable que l'on ne devroit l'attendre de la piquûre d'un stilet , & par l'enflure qui est d'abord rouge & ensuite noire ; si , par exemple , la main a été blessée , la tumeur s'étend peu à peu & par degrés vers le carpe , l'avant-bras , le bras ; elle fuit le mouvement du venin qui avance dans les veines ; dès que le col s'enfle & paroît livide , le venin commence à agir sur le cœur ; alors cet organe entre en convulsion , son resserrement ne lui permet pas de recevoir beaucoup de sang des veines & d'en envoyer suf-

sisamment aux arteres, ce qui cause l'irrégularité du pouls, la foiblesse: à ces symptomes succedent les défaillances qui sont bientôt suivies de la mort, si on ne donne un prompt secours. (27)

Il n'y a aucune partie dans le corps humain qui présente plus de nerfs que l'estomac, & qui le soit aussi sensible; ils communiquent avec ceux du cœur; le sang infecté par le venin de la vipere parvient bientôt aux vaisseaux de l'estomac, ce qui cause les nausées, le vomissement, les cardialgies. Selon l'observation de Tison, une goutte du venin de la vipere appelée *coluber perspicillatus*, versée sur une cuillerée de sang nouvellement tiré, excite une effervescence & lui procure une couleur jaune; c'est peut-être par cette cause que la jaunisse suit assez souvent la morsure de la vipere, lorsque le malade résiste long-temps au venin; ou ne se refce pas plutôt, parce que les vaisseaux qui portent au foie la matiere de la bile étant contractés par les anneaux nerveux

dont ils sont environnés, cette matière excrémentielle se répand dans les vaisseaux lymphatiques & colore bientôt la surface extérieure du corps.

Quelques personnes éprouvent, après la morsure de la vipere un froid si violent, que les plus grandes chaleurs de l'été ne peuvent les échauffer : Valisneri a observé ce phénomène sur une fille qui fut mordue au col. Ceux qui croient, avec Lemer, que ce poison coagule le sang, expliquent aisément ce phénomène; le sang étant coagulé la sécrétion de la bile est empêchée, elle reflue dans la masse des humeurs, ce qui donne lieu à la tumeur, la rend livide, excite le froid, &c. mais cette hypothèse ne s'accorde point avec les observations: les cadavres de ceux qui sont morts après avoir été mordus par des viperes, offrent un sang plus fluide & plus dissout que celui des personnes saines; c'est ce qu'a observé Valisneri; ajoutez que Méad, qui, en 1735, avoit cru avoir trouvé dans le venin de la

vipere un acide capable de coaguler, ne l'a point confirmé lorsqu'il a fait par la suite des expériences plus exactes; cet homme célèbre versa une goutte de la liqueur vénéneuse sur du sang qui n'éprouva pas le moindre changement, ni quant à sa couleur, ni quant à sa consistance; il présenta un gobelet à mordre à plusieurs vipères pour recueillir une suffisante quantité de la liqueur, elle ne changea point la couleur du sirop violat, ni de la teinture d'héliotrope; elle ne fit point d'effervescence avec l'acide nitreux, ni avec l'acide marin; les mêmes phénomènes s'observerent en la mêlant avec l'huile de tartre par défaillance, & le sel volatil de corne de cerf: d'où l'on peut conclure que le venin de vipere ne contient point d'acide nu, & que toutes les théories chymiques ne peuvent expliquer les phénomènes qui suivent la morsure de ce serpent: cependant nous allons démontrer par les expériences les plus positives, que ce venin peut être détruit par

les alkalis volatils, & que l'on ne connoît pas d'antidote plus certain que les sels de cette nature.

1°. Les viperes qui fournissent une grande quantité d'alkali volatil par l'analyse chymique, contiennent elles-mêmes (28) l'antidote de leur poison; nous avons déjà observé, d'après Valisneri, qu'elles se blessent impunément. 2°. Leur chair récente ou desséchée & réduite en poudre, soit qu'elle soit prise intérieurement ou appliquée extérieurement, (on en peut dire autant du sel de vipere ou de leur graisse,) guérit leur morsure. La soif qui tourmente ceux qui prennent ces remedes à haute dose, annonce assez leur particules alkalines; la chair d'aspic produit le même effet. Je mangeai un soir à souper un aspic frit avec six de mes amis, nous fumes tourmentés par la soif pendant toute la nuit.

Tous les sels alkalis volatils comme celui de la vipere, ou celui de sel ammoniac, produisent à peu près les mêmes effets; ils détruisent heu-

reusement le venin de la vipere, soit qu'on les prenne intérieurement, ou qu'on les applique extérieurement; l'eau de Luce, qui n'est autre chose que l'alkali volatil fucciné, est de ce genre: c'est avec elle que M. de Jussieu guérit un jeune homme qui fut mordu par une vipere dans une herborisation. (*) Il est très-certain que ce célèbre Naturaliste a fait plusieurs heureuses épreuves avec les alkalis; (29) il ne doute pas qu'au défaut de l'alkali volatil on ne puisse se servir aussi utilement des plantes alkalines, comme des cruciferes; on peut verser sur la plaie quelques gouttes d'eau de Luce, ce que l'on répète trois ou quatre fois dans la journée; on en prescrit autant de fois cinq à six gouttes pour prendre intérieurement, ce qui doit être répété s'il y a défaillance: ce traitement excite la sueur; si on n'a pas sous la main cette liqueur, on peut y suppléer par l'usage interne

(*) Voyez-en l'histoire dans les Mémoires de l'Académie de Paris, année 1747.

& externe du suc des plantes crucifères, qui ont une odeur & une faveur forte, comme le cresson de jardin, l'aquatique, le passerage, la roquette, la moutarde, le raifort aquatique, &c.

4°. L'huile tiré de la chair des vipères guérit leur morsure. Kalme & Mitcheli acheterent ce secret d'un Marchand de vipères de Londres, qui l'avoit éprouvé par un long usage; mais l'huile d'olive ne guérit pas, comme l'éprouva ce paysan qui se laissa mordre par une vipère en présence de la Société de Londres; il auroit été puni de sa témérité si on ne l'avoit pas promptement secouru avec les alkalis volatils. Méad a fait quelques expériences avec la graisse de vipère qui n'ont pas été sans succès.

On fait que la racine de fenega ou le poligala de Virginie est un excellent remède contre la morsure du serpent à sonnette, si on la donne intérieurement & si on l'applique extérieurement: or ce serpent est une espèce de vipère; pourquoi

Donc la même racine ne guériroit-elle pas la morsure de celle de notre pays ? On en a nouvellement beaucoup apporté en France ; je l'ai goûté & j'ai éprouvé une faveur âcre, assez semblable à celle du passerage & du cochléaria : or les analyses chymiques, faites par l'Académie des Sciences, prouvent que les cruciferes contiennent une grande quantité d'alkalis volatils. L'illustre Burkard, qui a analysé la racine du senega, en a obtenu les mêmes principes que des cruciferes ou des plantes de la tetradynamie de Linné : ce dernier a observé que la teinture de cette racine contient beaucoup de parties très-spiritueuses ; que si on la verse sur de la dissolution de sublimé corrosif, on obtient un précipité blanc ; elle vend le sirop violat ; elle a donc tous les caracteres des remedes qui peuvent puissamment détruire le venin de la vipere. Dès que les Indiens ont été mordus par le serpent à clochette, ils sucent la plaie comme des Pyles ; après quoi ils appliquent

H 5

la racine de fenega. La succion n'est pas moins utile pour la morsure de la vipere, sur-tout si auparavant on se remplit la bouche d'huile d'olive pour amortir l'impression que peut causer le venin; d'ailleurs nous avertissons qu'il ne faut pas trop se reposer sur plusieurs remedes vantés contre le venin de la vipere; comme la pierre couleuvrine, la corne d'élan demi-calcinée, la terre blanche de Malthe; toutes ces drogues sont sans veru, comme l'a démontré Valisneri. On ne sauroit trop insister là-dessus; car il est certain que le vulgaire n'a pas moins de préjugé sur les antidotes que sur les poisons.



NOTES.

(1) On ne sauroit trop inculquer cette grande vérité, que les poisons ne sont point réellement différents des médicaments héroïques; les observations des Médecins très-modernes prouvent invinciblement qu'il n'y a aucun poison absolu: tous sont ou peuvent être utilement administrés dans certaines maladies. Nous ne guérissions qu'en occasionnant des accidents diamétralement opposés à ceux de la maladie; les poisons causent de grandes révolutions, de même que les médicaments énergiques: ces changements sont opposés, par leur nature & leurs effets, à d'autres modifications morbifiques observables ou observées sur le corps humain. Celui-là donc sera vraiment Praticien qui aura assez de sagacité pour déterminer la nature des modifications de chaque maladie, & les modifications contraires, que les remèdes ou les poisons peuvent exciter dans l'économie animale; mais cela ne suffit pas pour le succès, il faut qu'il ait la noble hardiesse d'employer ces grands moyens, & que les malades soient assez dociles pour s'y soumettre. Déjà l'on a mis au rang de nos excellents médicaments la ciguë, la jusquiame, le stramonium, &c. pourquoi n'emploiera-t-on pas plus

H 6

souvent les tichymales, les renoncles, la bryone, la clématide, le garou ? &c.

(2) Si nous devons mesurer les obligations que nous avons aux Savants qui nous instruisent, par l'importance des vérités qu'ils établissent & des erreurs qu'ils détruisent, M. de Sauvages a droit à toute notre reconnaissance. Il a employé toute sa vie à sapper les fondemens des erreurs les plus meurtrières, & des préjugés les plus honteux : pour nous en convaincre par un exemple tiré de notre sujet, supposons qu'un homme qui a lu tout ce que les anciens ont écrit sur les animaux, passe sa vie à la campagne ; il ne fera pas un pas dans les bois ou dans les prairies sans être tourmenté par la crainte de quelques animaux vénéreux : supposons maintenant qu'il lise les Ouvrages de notre Auteur, toutes ses frayeurs s'éclipseront ; il ne lui restera d'autre inquiétude que celle de la vipere, encore sera-t-elle très-légère s'il considère qu'il a sous la main un spécifique assuré.

(3) Les anciens nous assurent que les personnes qui caressent les chats, qui les couchent dans leur lit, & partant s'exposent à leur respiration, sont à la longue atteintes de phthisie pulmonaire ; ils nous rapportent même quelques observations qui ont long temps suspendu notre jugement : mais après un mûr examen & une foule de faits, nous nous sommes assurés que cette assertion est aussi peu fondée que plusieurs autres que nous trouvons dans

leurs écrits. Nous avons vu quelques jeunes filles atteintes de phthisie, & à qui on pouvoit reprocher d'aimer les chats ; mais en les examinant avec soin, nous nous sommes convaincus que leur maladie avoit d'autres principes plus efficaces que la respiration de ces animaux ; elles étoient nées de parents poitrinaires : voilà probablement ce qui a trompé les anciens. Rien n'est plus commun dans leurs ouvrages que ce faux raisonnement : *post hoc, ergo propter hoc*.

(4) On dira peut être qu'il est certain qu'une égratignure qui effleure à peine la peau est plus douloureuse & plus longue à guérir qu'une plaie profonde, & que par conséquent il faut que la griffe du chat ait quelque chose de vénéneux. Cette objection tombera en ruine si l'on fait attention à la manière dont l'ongle de cet animal attaque la peau : il commence à percer purement & simplement cet organe, après quoi en retirant brusquement la patte, il déchire ; par-là il est évident qu'il occasionne des tiraillements dans les nerfs, qui peuvent très-bien expliquer la différence de cette plaie d'avec celle qui est causée par un instrument tranchant.

(5) Ce phénomène de l'enflure des lèvres, après avoir mangé des fruits secs, n'est pas bien fréquent ; nous avons vu manger de ces fruits à une foule de personnes, sans qu'elles aient éprouvé aucune incommodité ; ces fruits avoient été tenus long temps dans des greniers très-fréquentés par les rats. Nous sommes assez portés

à croire que la conjecture de M. de Sauvages est un peu précaire. Il n'est pas trop probable que ces animaux se salissent sur les dents en les mangeant ; d'ailleurs ce phénomène à expliquer nous paroît très-simple ; il dépend probablement de la délicatesse de la peau de ceux qui en sont les sujets. Nous voyons tous les jours des femmes dont le tissu des lèvres est si irritable, que la poussière seule leur cause l'enflure & des boutons. On peut donc croire que l'altération des fruits suffit pour donner lieu aux accidents mentionnés dans le texte. L'observation des qualités de l'urine des chats est très-digne d'être remarquée par les Chymistes ; il est certain que cet excrément tache toutes les étoffes sans ressource ; mais cela ne dépend point de la révolution causée par le rut ; dans quelque temps que ce soit cette liqueur produit cet effet, comme nous l'avons vérifié : or l'on sait que l'urine de l'homme est très-bonne pour enlever plusieurs taches ; elle fait la fonction d'un savon : les blanchisseuses qui le savent, n'oublient pas, pour rendre leur lessive meilleure, de jeter par dessus le linge quelques baquets d'urine un peu altérée ; cette différence mérite certainement d'être suivie par les Chymistes ; celui qui nous donneroit la solution de cette difficulté, avanceroit d'autant nos connoissances physiques. Ajoutons que presque toute la Chymie, que l'on peut appeler comparée, est encore à créer : Savons-nous, par exemple, pourquoi le sang des chiens répand

une odeur singulière, que nous ne sentons point en flairant celui de l'homme ? &c.

(6) Les Médecins ne devoient point regarder avec tant de pitié les hommes qui sont entêtés d'idées médicales absurdes & ridicules ; ils seroient moins orgueilleux de leur supériorité, s'ils avoient bien présent à l'esprit l'histoire de leur Art. Lisons en réfléchissant un ou deux bons Auteurs de chaque siècle, faisons-en des extraits raisonnés, appliquons leurs idées à la médecine populaire, nous nous convaincrions que tous les préjugés du peuple, toutes ses erreurs médicales, lui ont été enseignés par les plus célèbres Médecins anciens & modernes : en effet, ne trouvons-nous pas les remèdes signés, les amulettes chez nos plus graves écrivains ? Son système des mouvements de la matrice n'a-t-il pas été enseigné plusieurs siècles dans nos Ecoles ? les terreurs sur les poisons, sur les qualités vénéneuses du flux menstruel ne lui ont-elles pas été inspirées par des Médecins de grande réputation ? Disons plus, peut-être dans un siècle, au plus tard, la Médecine domestique des gens du monde, qui connoissent une partie de nos dogmes modernes, passera chez le peuple, & sera regardée avec la même pitié par les Médecins qui nous succéderont ; peut-être riront-ils de nos idées sur les médicaments qui échauffent, rafraîchissent, sur l'épaississement de nos humeurs, sur nos acrimonies, &c.

(7) Les mauvais effets des œufs de brochet, ne sont pas aussi démontrés que M.

de Sauvages semble l'annoncer ; il s'appuie sur l'autorité de Gesner : or cet infatigable compilateur dit seulement que les œufs de brochet paroissent aussi nuisibles que ceux de barbeau : *videnturenim aque noxias*. Dans un autre endroit de son ouvrage il avance que quelques-uns disent que les œufs de brochet excitent le cholera comme ceux de barbeau ; que cependant Plattina , liv. viii. ch. 41. donne la composition d'une tourte d'homar ou de langouste , dans laquelle il ajoute les œufs de brochet. En réfléchissant sur ces passages de Gesner , il paroît qu'il n'étoit pas bien convaincu des mauvais effets des œufs de brochet ; mais ce qui nous empêcheroit de prononcer à cet égard , & d'être de l'avis de notre illustre Professeur , c'est que nous savons que plusieurs personnes en ont mangé sans en être sensiblement incommodées.

(8) Je connois des Ecoles de Médecine dans lesquelles on explique pompeusement des phénomènes aussi difficiles que celui qui fait le sujet de cette observation ; mais les vrais Médecins rient en secret de la présomption de leurs Confreres ; ils sont très-persuadés que nous ignorons une grande partie des loix de l'économie animale ; que celles que nous connoissons peuvent nous donner des explications certaines de plusieurs phénomènes ; mais que la raison & l'expérience nous invitent de concert à jeter le voile du doute sur plusieurs autres , pour lesquelles nous n'avons point encore de bouffole. L'Action du foie du chat marin

est certainement dans ce cas, de même que la plupart des poisons. Nous n'avons presque aucun point d'analogie bien déterminé: or les Philosophes savent que la meilleure méthode de raisonner sur des matières de physique est fondée sur l'art de l'analogisme, art que peu de Philosophes connoissent, art difficile, puisque les plus beaux génies de ce siècle, qui l'ont le plus employés, ont été entraînés dans l'erreur, malgré toute leur sagacité; les Haller, les Buffon, les Senac n'accepteroient certainement pas que leur corps fût conduit selon les règles qu'ils ont établies, ou si par amour propre ou autrement, ils l'acceptoient, il est très-probable que l'Europe savante seroit bientôt privée de leurs talents.

(9) Tous les insectes, dont M. de Sauvages vient de parler, causent par leurs piqures plus ou moins de douleur, suivant l'endroit qu'ils attaquent, & suivant la profondeur de la plaie: j'ai connu quelques personnes qui ayant été piquées par des guêpes à l'extrémité des doigts autour de l'ongle, ressentoient des douleurs affreuses pendant plusieurs heures; elles auroient n'avoir jamais autant souffert; & ce qu'il faut bien remarquer, la douleur étoit à son plus haut période dans le moment même de la blessure: je me suis aussi assuré que l'on souffre plus ou moins à proportion que l'insecte darde plus avant son aiguillon. Je fis piquer la patte d'un chien que j'avois rasé & fait engager dans

un bocal dans lequel j'avois mis une guêpe; par ce moyen je pus observer la manière dont cet insecte exerçoit ses fureurs: il me parut qu'étant tranquille il retiroit son aiguillon, mais si j'en mettois un autre, & que le chien remuât la patte & se plaignît, alors l'insecte piquoit à la hâte, l'aiguillon restoit dans la plaie, & je jugeai qu'il avoit peu pénétré par les plaintes du chien qui étoient moins vives que lorsque la guêpe piquoit paisiblement. D'après ces observations on peut voir aisément qu'il ne faut point conclure, sur un fait seulement, des douleurs & des dangers des piquûres des insectes; que les accidents doivent varier suivant la partie offensée, la profondeur de la plaie, la dureté de la peau de l'individu qui est blessé.

(10) Peut-être que si M. de Reaumur avoit suivi les enfants à la chasse des nids, il n'auroit pas délaré les chenilles aussi innocentes. Nous avons souvent vu des Ecoliers revenir du bois ayant le col couvert de grosses tumeurs oblongues, saillantes de cinq à six lignes, blanches à la superficie comme les piquûres d'orties & rouges à la base; ils éprouvoient des démangeaisons & des ardeurs très fatigantes. Je me rappelle d'en avoir souffert de semblables; on ne peut douter qu'elles ne fussent causées par les chenilles: outre que ces tumeurs affectoient leur figure, j'ai observé qu'elles paroissoient précisément au même endroit où j'avois ôté ces insectes. Peut-être leurs poils pénétrèrent ils les

pores de la peau & laisse une humeur âcre semblable à celle qui est fournie par les piquants des orties.

(11) Peut-être trouverons-nous parmi les médicaments indigènes les succédanés de tous les exotiques; sans entrer dans les preuves de cette assertion qui trouveront leur place dans quelques autres Ouvrages, nous pouvons avancer que les cantharides ne sont pas les seuls insectes qui peuvent être employés pour les vésicatoires. Les Maréchaux savent depuis long-temps que le melœ proscarabé, ou le scarabé onctueux excite des vessies, enflamme la peau & agit peut-être plus efficacement que les cantharides: si l'on touche cet insecte, qui est mollasse, il fait sortir de ses articulations une humeur grasse & brune qui cause un moment après une ardeur & des démangeaisons singulières. Nous ne saurions trop recommander aux Praticiens de tourner leur vue sur ce melœ: quelques essais que nous en avons fait, nous convainquent qu'il seroit plus précieux pour la pratique que les cantharides, qui, sans être bien chères, & absolument exotiques, ne se trouvent pas communément dans toutes les Provinces au lieu que le scarabé onctueux est très-commun dans nos terres. Nous devons encore avertir qu'il n'est pas le seul après les cantharides qui soit vésicant, plusieurs autres insectes le sont, & il y en a parmi eux qui ont des propriétés médicinales singulières, les chrysomèles, les buprestes,

doivent sur-tout fixer l'attention des Naturalistes Praticiens.

(12) Si tous les phénomènes consignés dans les écrits étoient traités avec autant de sévérité que le tarentisme l'a été par les Médecins Italiens très-modernes, le corps de doctrine médicale seroit réduit à si peu de chose, que les plus savants Médecins auroient de bien vifs regrets d'avoir employé une partie de leur vie à entasser dans leur mémoire une foule de fables, croyant qu'elles étoient autant de vérités; en effet, quel est le Médecin un peu philosophe, qui voudroit garantir sur sa vie la centième partie des faits consignés dans nos immenses compilations de matière médicale, d'Anatomie, de Physiologie & de Pathologie; cependant si nous écoutons la raison, nous serons obligés de regarder, comme au moins probable, plusieurs faits dont nous pouvons & devons douter: ce que l'on nous dit des araignées est dans ce cas. Examinez les pinces de celles qui habitent les caves, vous verrez que, comme l'avance M. de Sauvages, elles sont fistuleuses; irritez-les, vous verrez les extrémités humectées par une liqueur rousseâtre, qui, appliquée sur la peau, y cause des démangeaisons, des rougeurs; faites attention à l'analogie, vous trouverez des insectes qui, pris intérieurement, comme les cantharides, le scarabé onctueux, sont mortels: pourquoi certaines araignées ne le seroient-elles pas? Je conviens avec notre Auteur, que plusieurs personnes ava-

lent des araignées en mangeant des raisins, mais elles sont jeunes, petites, peu dégoûtantes, elles n'ont point l'empreinte des poisons. Ne savons-nous pas que certains végétaux sont sans activité lorsqu'ils sont jeunes, & deviennent en grandissant des poisons féroces ? peut-être les araignées sont sous cette condition ; peut-être que les différentes nourritures de chaque espèce modifient leurs humeurs : enfin ce qui doit augmenter notre défiance, c'est que nous avons certains faits, qui quoique douteux, doivent nous faire appréhender. J'ai vu des vaches revenues des champs bien portantes, rester quelques jours à l'écurie, la Bergère assure que jusqu'à ce moment elles mangeoient de bon appétit ; tout à coup elles se fatiguent, sont oppressées, étendues sur la litière, elles n'ont aucune vigueur, ne peuvent se relever, les naseaux sont comme en convulsion, leur ventre est prodigieusement distendu ; elles ont la peau sèche, on y sent des frémissements ; les payfans attribuent tous ces symptômes aux araignées ; ils assurent que les bestiaux ne les éprouvent que lorsqu'ils ont avalé cette espèce noire, grosse, à longues pinces, qui est l'araignée de cave. Je le répète, nous devons suspendre notre jugement à cet égard, jusqu'à ce que des observations faites par des Médecins éclairés nous indiquent plus positivement ce que nous devons croire.

(13) Quelque vénération que j'aie pour M. de Sauvages, à qui j'ai tant d'obliga-

tion, je ne peux m'empêcher d'avertir mes lecteurs de se délier du ton dogmatique qu'il affecte en parlant des effets du scorpion; je suis très-persuadé que cet animal n'est pas aussi dangereux que le peuple le pense; mais je ne crois pas que l'on puisse avec certitude de cause, le déclarer absolument innocent. Des Auteurs graves nous assurent que sa piquûre cause des inflammations, le vomissement, les convulsions, des gonflements aux aines, des priapismes, le sanglot, le froid des extrémités & la mort même. Ils observent que la piquûre est d'autant plus dangereuse que les chaleurs sont plus fortes & que l'animal est plus irrité, ou plus tourmenté par la soif; ils avouent que les scorpions des pays froids sont moins dangereux: on trouve même quelques observations dans les Ephémérides des Curieux de la nature, qui prouvent que ces insectes peuvent piquer sans suite fâcheuse; mais les partisans des anciennes doctrines, en avouant ces phénomènes, les expliquent en citant les remarques de leurs maîtres, par lesquelles il conste que les scorpions ne blessent vivement que lorsqu'ils sont irrités, qu'ils ne lancent pas toujours dans la plaie leur venin; ils prétendent même que le suc vénéneux de cet insecte est si ardent, que si on presse sa queue, il sort en vapeur bleuâtre, semblable à la flamme du soufre. Ajoutons à ces assertions le témoignage de plusieurs personnes sensées, qui assurent que même

dans nos Provinces peu méridionales, comme à Valence en Dauphiné, la piquûre du scorpion n'est point sans danger : dans toutes les maisons de cette Ville on conserve précieusement de l'huile de Scorpion ; auroit-on songé à en faire si on n'avoit éprouvé aucun mal après la morsure de cet insecte ? Tout cela doit nous déterminer à suspendre notre jugement, jusqu'à ce que nous ayons plusieurs observations bien circonstanciées, qui prouvent d'une manière incontestable que les scorpions de nos Provinces sont innocents. M. de Sauvages qui en étoit persuadé, auroit dû irriter cet animal, s'en faire piquer ; alors il auroit pu nous donner une preuve péremptoire : il ne l'a pas fait ; nous pouvons donc encore douter.

(14) Quoique nous ayons éprouvé par notre propre expérience que les scolopendres terrestres sont très-innocentes du crime de poison, nous croyons cependant devoir avertir nos lecteurs que les anciens ont avancé qu'elles mordoient avec acharnement, & que leurs morsures caufoient des tumeurs qui donnoient bientôt des marques de gangrene. L'indestolpe assure en avoir vu plusieurs exemples sur des vaches ; il ajoute que ces insectes s'attachent principalement à leurs mamelles lorsqu'elles sont couchées.

(15) La furie infernale de Linné offre des phénomènes qui mériteroient d'être examinés par des Médecins sceptiques ; ils pourroient d'abord vérifier si cet insecte

tombe réellement de l'air ; ils seroient portés à en douter en considérant 1°. que la furie infernale n'ayant point d'ailes , il est difficile de concevoir comment elle est soutenue par l'air ; 2°. ils auroient quelques inquiétudes sur la maniere dont elle perce la peau & s'insinue dans les chairs. Le remede singulier que l'on a proposé pour prévenir les maux que cet insecte cause , seroit naître plusieurs questions à résoudre , ils auroient de la peine à concevoir comment s'étant insinué dans les chairs , il peut rétrograder pour venir manger un morceau de fromage. Si malgré leur Scepticisme ils s'étoient convaincus de la vérité du fait , ils seroient encore obligés de réfléchir mûrement pour saisir avec vérité la liaison des causes & des effets de cet étrange phénomène.

(16) Si nous admettons la définition des poisons donnée par M. de Sauvages , les différents vers qui se développent dans le corps humain , seront souvent regardés comme tels ; en effet , si nous parcourons les observations pathologiques , nous trouverons plusieurs effets qui ne peuvent ni ne doivent s'expliquer mécaniquement ; les maladies des enfants nous présentent tous les jours des phénomènes causés par les vers , absolument semblables à ceux qui sont les suites des poisons proprement dits. Ces maladies méritent toute l'attention des Praticiens ; le nombre des especes qui ont pour cause l'affection vermineuse , est plus considé-

rablq

table que l'on ne le pense communément; les Médecins devroient d'autant plus les étudier, que leur curation est infailible, sur-tout lorsque l'on connoît les remèdes appropriés & les spécifiques. Tout le monde fait que ceux qui ont le plus de réputation sont souvent les plus infideles; le ver solitaire sur-tout est des plus difficiles à détruire; cependant nous touchons au moment que le public jouira généralement du spécifique le plus sûr pour dissiper les accidents causés par ce singulier animal. Un Suisse, peu connu d'ailleurs, l'a découvert, (si l'on ajoute foi à l'histoire qu'il racontoit dans le temps,) en observant un de ces phénomènes trop négligés par les Médecins: les chiens sont assez sujets au ver solitaire; il en avoit un qui étoit attaqué de cette maladie: un jour en se promenant, il lui vit manger une herbe qui lui fit rendre quelque temps après ce ver tout entier; il profita en homme de bon sens de cette découverte, fit des essais sur l'homme qui lui réussirent. Mr. Pouteau, célèbre Chirurgien de Lyon, dont la réputation, si bien méritée, n'est point circonscrite par l'enceinte de la ville qui a le bonheur de le posséder, a acheté le secret de ce Suisse. Nous sommes porté à croire qu'il n'en a pas encore enrichi la Médecine en le publiant, c'est qu'il a voulu s'assurer, par une suite d'observations bien faites, de la plus sûre méthode de l'administrer. Quelques essais que nous avons fait sur des chiens attaqués du ver

Tome II.

I

solitaire, nous portent à croire, (si l'histoire rapportée par le Suisse est vraie,) que la plante en question est la petite Esule, ou *Euphorbia exigua* de Linné. Cette plante, bien administrée, doit être regardée comme un purgatif policroste ; si après l'avoir fait dessécher, & avoir pulvérisé seulement les feuilles, on les incorpore dans suffisante quantité de miel, on posséderait certainement un remède qui, administré à différentes doses, purgerait sans danger & sans accident les personnes de tout âge & de tout sexe. Ce remède est presque infaillible pour détruire les foyers vermineux dans les enfants ; il a été connu de tout temps, & s'il est négligé aujourd'hui, c'est que les Praticiens ignorent la véritable méthode de l'administrer : la nôtre paraîtra raisonnable même à ceux qui ne la jugeront que d'après les notions théoriques : en effet, ils verront que la partie résineuse de notre Esule, qui est son véritable principe médicamenteux, est très-efficacement corrigée soit par les suites de la dessiccation, soit par le parenchyme ligneux, soit enfin par les principes constitutifs du miel.

(17) L'ortie marine, ou la meduse de Linné, nous a fourni une observation qui confirme très-bien ce qu'en dit notre illustre Auteur : un Etudiant en Médecine se baignoit dans la mer avec quelques-uns de ses amis, dont j'étois du nombre, nous observions avec plaisir l'ortie marine qui flotloit çà & là autour de nous ; m'étant

ressouvenu de ce que m'avoit dit M. de Sauvages sur cet animal singulier, je le communiquai à mes amis: cet Etudiant regarda comme chimérique tout ce que j'avançois, & pour me le prouver, il appliqua plusieurs fois cet animal sur le scrotum & les parties qui l'avoisinent; il le faisoit, disoit-il, pour se rafraîchir avec cette espee de gelée animale; mais un quart-d'heure après il eut lieu de se repentir de son incrédulité: en effet, il ressentit dans ces parties des démangeaisons extraordinaires, qui furent suivies par une inflammation cutanée qui le tourmenta plusieurs jours. Ce phénomène nous fit soupçonner une grande analogie entre le principe actif de l'ortie marine, & celui des fourmis. Les Chymistes savent que celles ci fournissent assez abondamment un acide spontané: or nous avons éprouvé que si on les écrase dans un mortier & qu'on les applique sur la peau, elles excitent, tout comme l'ortie marine, des démangeaisons & une inflammation érysipélateuse.

(18) J'ai vécu quelques années dans un pays très fertile en serpents; le village où étoit ma maison étoit adossé contre une colline d'où sortoient une multitude de sources qui ruisseloient de toute part; ces serpents étoient si communs, qu'il ne se passoit pas un jour dans la belle saison que je n'en vis plusieurs sur ma terrasse: j'en ai reconnu trois especes particulieres; mais comme je n'ai pu retrou-

ver les descriptions que j'en fis dans le temps, je me contenterai de rapporter les caracteres sensibles. L'espece la plus commune offre des individus de deux pieds de longueur, gros comme le doigt, le dos d'un gris foncé, le ventre d'un jaune blanchâtre; ceux de la seconde sont plus petits, plus noirs, plus actifs, plus impétueux; ceux de la troisieme sont quelquefois longs de cinq pieds, gros comme le bras, le dos tacheté de marques jaunes & grises, le ventre d'un blanc assez clair. Toutes ces couleuvres sont assez innocentes. La grande espece qui mord vivement lorsqu'elle est irritée, ne cause cependant qu'un phlegmon simple, qui se termine par un abcès, sans autre accident qu'une fièvre assez légère: je m'en suis assuré par deux observations que j'ai décrites dans le temps dans mes *adversaria*. Quant aux deux autres especes, je n'ai jamais appris dans le pays que personne en ait été mordu, ou au moins que leur morsure ait eu aucune suite. Ces remarques confirment très-bien ce qu'avance M. de Sauvages; cependant des Auteurs graves enseignent le contraire: ils prétendent que plusieurs couleuvres causent des symptomes fâcheux, comme l'enflure, l'assoupissement, le délire, &c. Que penser de ces assertions? qu'elles sont les fruits de quelques fausses analogies. Les Médecins, qui connoissent la marche de l'esprit humain, ne sont point étonnés de la multitude d'erreurs qui sont consignées dans les fautes de l'Art,

Les bons observateurs sont si rares, l'observation est par elle-même si difficile, il y a si peu d'hommes qui savent diriger sûrement les facultés de leurs esprits, & sur-tout leur entendement, qu'il n'est pas étonnant que nous n'ayons en Médecine qu'un petit nombre de faits bien avérés & très peu de raisonnements bien concluants.

(19) Comme je suis persuadé que l'on ne sauroit trop confirmer les observations importantes, je rapporterai en deux mots celles que j'ai faites sur la vipère: j'ai goûté plusieurs fois la liqueur qui se trouve dans la follicule, elle m'a paru au premier moment assez fade; mais sur le retour son acrimonie a été assez vive pour m'obliger à me rincer la bouche avec une eau mucilagineuse; dans le même temps je voulus m'assurer du danger auquel se- soit exposé celui qui auroit quelques solutions de continuité dans la bouche, je trempai un petit chalumeau de verre dans de l'acide vitriolique, avec lequel je causai à un chien un petit ulcère à la langue; le lendemain j'y mis une goutte de la liqueur vénéneuse de vipère, l'animal en fut aussi-tôt infecté. Le poison occasionna d'abord une inflammation générale dans toute l'arrière-bouche, l'animal rendoit une quantité de salive écumeuse: il étoit dans une agitation extraordinaire, ne pouvoit se soutenir sur ses pattes, sa peau étoit extrêmement ardente & boursoufflée; il ne pouvoit ni boire, ni manger: six heures après les convulsions sur-

vinrent, elles durèrent trois ou quatre heures; le dernier accès, qui fut très-violent, fut terminé par la mort. Cette observation prouve combien les Physiciens sont exposés en faisant de pareilles expériences; ils doivent s'assurer, avant de goûter le venin de la vipere, s'ils n'ont point quelques petits ulcères dans la bouche, ou si leurs gencives ne sont point sanguinolentes. Je fus déterminé à tenter l'expérience que je viens de rapporter sur ce chien, parce que j'avois quelques doutes sur les dangers dont sont menacés ceux qui goûtent le venin de la vipere. Voici sur quoi ils étoient fondés: comme je m'étois assuré par plusieurs expériences que le suc & la décoction de bois de réglisse fournissoit un spécifique contre plusieurs especes de dartres, je crus, après y avoir long-temps réfléchi, qu'il y avoit une grande ressemblance entre le virus dartreux & celui de la rache; pour m'en assurer, j'examinai avec soin la liqueur qui coule des petits ulcères qui caractérisent ces maladies, elle me parut avoir les mêmes caractères; pour m'en assurer davantage, je goûtois pas plusieurs fois la sanie qui s'écoule des dartres & de la rache, je sentis qu'elle avoit le même goût: j'avouerai que je ne songeai guere aux suites de mon imprudence; entraîné par mes réflexions, je ne pensai qu'à reculer les bornes de l'art; mais lorsque j'eus fait mes expériences, je craignis d'être attaqué des maladies que je cher-

chois à détruire; heureusement mes craintes furent vaines, & pour comble de bonheur mes soupçons furent justifiés par l'expérience. Le régaliste administré extérieurement & intérieurement se trouve aussi propre pour guérir les raches que pour les dartres. Ayant communiqué mes observations dans une assemblée de notre Collège, les mois suivans, mes Confreres rapporterent plusieurs faits de pratique qui confirmèrent amplement mes assertions. Mais, pour revenir aux viperes, je crus que le virus dartreux n'ayant produit aucun effet sur la langue, il pourroit bien arriver que le venin de la vipere fût aussi corrigé par la salive; cependant je me trompai; mon analogisme fut démenti par l'expérience, comme je l'ai rapporté, &c.

(20) Quoique nous ayons répété toutes les expériences de M. de Sauvages sur les crapauds, & qu'elles nous aient fourni les mêmes conclusions, nous devons cependant avouer que plusieurs Auteurs très-graves assurent que le crapaud répand sur le soir une vapeur vénéneuse, qu'il lance son urine à cinq à six pieds, qu'elle est si âcre que les parties qu'elle touche jaunissent & s'enflent; que souvent cet accident est suivi par l'asthme, les convulsions, le vertige & la mort. Linderstolpe affirme avoir vu plusieurs fois des inflammations périlleuses causées par le contact de l'urine de crapaud. A tous ces faits les Médecins philosophes répon-

dront qu'ils ne sont pas obligés d'ajouter foi à des Auteurs qui donnent, avec le même ton de conviction, des absurdités évidentes, des probabilités & des certitudes; que tous ceux qui attestent avoir vu les mauvais effets des crapauds, ont vu tant d'autres merveilles qui n'ont jamais été observables, que l'on peut très-bien douter de leurs assertions; que si nous examinons la multitude de faits imaginaires & ridicules qui sont consignés dans nos archives, nous sommes en droit d'avancer que l'autorité d'un seul Médecin qui a fait ses expériences, le doute en tête, est plus respectable que les témoignages tumultueux d'une foule d'imbécilles qui sont aussi superstitieux que la plus vile populace. Ces réponses nous paroissent assez raisonnables. Peut-être même que si les Médecins portoient le flambeau du Pyrrhonisme sur toutes les parties de l'Art, comme M. de Sauvages l'a fait sur les animaux vénéreux de France, & le savant Venel sur une partie de la matière médicale, nous serions enfin débarrassés de ce fatras d'inutilités, d'erreurs & de préjugés qui deshonnorent souvent l'esprit de plusieurs Médecins d'ailleurs respectables.

(21) L'action relative des poisons mérite l'attention de tous les Médecins; c'est une de ces vérités fécondes en conséquences lumineuses pour qui fait réfléchir sur certains phénomènes avérés : sans citer ces exemples rapportés par M. de Sau-

vages, (des substances qui tuent les animaux & qui servent d'aliment à l'homme,) disons un mot de celles qu'ils mangent impunément & dont nous sommes les victimes: le Mouton, par exemple, supporte des doses extraordinaires de kermès minéral, sans en être sensiblement affecté; plusieurs autres drogues très-énergiques n'ont aucune action sur ses viscères: mais sans nous arrêter sur cette matière, qui sera savamment traitée par un célèbre Médecin de Lyon, il est certain que les grives mangent une quantité étonnante de baies de garou sans en être incommodées: les Chevaux & les bœufs ne craignent pas autant la ciguë que quelques Naturalistes l'ont prétendu, il la mangent en assez grande quantité lorsqu'elle est sèche; nous nous sommes assurés de ce fait: les chevres dévorent la jusquiame, les thymales & plusieurs espèces de renoncules. Toutes ces plantes sont mortelles pour l'homme. Ces faits & plusieurs autres que nous omettons à dessein, justifient pleinement la prétention de certains Médecins sagement hardis, qui enseignent que les poisons ne sont tels que sous certaines conditions; que les maladies présentent souvent des modifications qui ne peuvent être détruites que par les substances réputées vénéneuses dans l'état de santé; que ces modifications sont semblables à celles qui existent chez les animaux sains qui prennent impunément ces substances. Nous pour-

rions soutenir cette prétention par plusieurs faits ; *sed non est hic locus.*

(22) Nous sommes très-convaincus que plusieurs remèdes précieux ne remplissent pas les indications imaginées par les Praticiens, parce que le plus souvent ils les administrent à trop petite dose. M. Tissot, ce sage & utile Médecin, a fait voir que les acides minéraux pouvoient s'ordonner à plus forte dose que l'on ne prescrit communément ; M. Venel, l'honneur de l'Université de Montpellier, a prouvé que plusieurs sels, comme le sel d'epsom, de Glauber, de Seignette, &c. que l'on ne donnoit qu'à dragme, peuvent être poussés sans danger à une once & plus ; mais combien de bons remèdes sont encore régis par la pusillanimité ? tout le monde craint les cantharides pris intérieurement ; cependant nous avons plusieurs observations qui prouvent invinciblement qu'elles ne sont pas aussi dangereuses que l'on veut bien le dire ; tous les jours les libertins en prennent ; quelques-uns il est vrai, éprouvent une partie des symptômes annoncés ; mais plusieurs ne s'aperçoivent d'aucun effet dangereux. J'ai vu un jeune homme qui faisoit usage de pastilles dans lesquelles les cantharides entroient en assez grande dose ; comme elles ne lui faisoient aucun mal, il crut qu'il pouvoit en badiner impunément ; en conséquence il persuada à une jeune fille que sa boîte contenoit des bonbons : celle-ci, trompée par cette annonce, en mangea un matin à peu près

la moitié; elle éprouva, il est vrai, des ardeurs d'urine, des difficultés d'uriner; mais elle n'en fut pas malade pour cela; ayant bu beaucoup d'eau commune, ces symptômes disparurent. Le jeune homme, quoique non Médecin, fut curieux de savoir quelle dose elle avoit prise de cantharides; son Apothicaire, à qui il raconta le fait, lui assura qu'elle en avoit au moins pris quatre grains. Tous ces faits prouvent que si ces injectes sont dangereux, ils ne le deviennent que par l'imprudence ou l'ignorance de ceux qui les ordonnent: d'où l'on peut soupçonner que les Praticiens qui proscrivent certains remèdes, ne le font que parce qu'ils leur ont mal réussi sur certains sujets; mais s'ils avoient eu bien présents à l'esprit seulement tous les faits connus, ils auroient été bien moins tranchants dans leurs décisions.

(23) M. de Sauvages, qui a toujours mené de front la Médecine philosophique & l'empyrique, nous fait ici entrevoir, comme dans tous ses écrits, son penchant pour la Physique Newtonienne; il ne croyoit pas que la corpusculaire ou mécanique fût supportable; il rioit avec mépris lorsqu'il entendoit les pseudo Mécaniciens expliquer par des coins & des leviers ce qui n'étoit, selon lui, que l'effet des affinités ou de cette force générale qui approche les corps en conséquence de leur masse & de leur distance. Toute la théorie étoit appuyée sur la Physique Newtonienne & l'animisme de Stahl; il s'étoit

convaincu de bonne heure qu'il y a plusieurs phénomènes dans l'économie animale inexplicables par les loix physiques ; qu'ils sont sous l'empire direct de cette substance active qui nous gouverne, qui pense & sent ; ces principes paroîtront certainement les plus sages à ceux qui pensent que ces théories médicales sont absolument nécessaires pour la pratique ; mais qu'ils seront insuffisants pour ceux qui ayant profondément réfléchi sur les forces de l'entendement humain, & sur-tout sur les organes de ses connoissances, se sont assurés qu'il y a une foule d'objets & de modifications d'objets, qui, n'étant point commensurables par nos sens, seront éternellement ignorés ! Ces Médecins sont persuadés que non-seulement nous ignorons une foule d'objets qu'il faudroit connoître, pour raisonner sur les rapports de ceux que nous connoissons ; mais encore que plusieurs propriétés de la matière nous seront toujours cachées, parce qu'elles ne peuvent être saisies que par des sens que nous n'avons pas. Ces réflexions les déterminent à un empirisme rationnel ; ils accumulent des faits, les lient autant qu'ils peuvent, s'efforcent à en saisir les rapports prochains, raisonnent très-peu sur les éloignés, parce qu'ils se sont assurés mille fois que la certitude physique se relâche à proportion que nous nous éloignons des premières sensations passives, &c.

(24) Ce Médecin Anglois n'est pas le seul qui ait été la victime de l'envie de

les Confreres; il n'y a peut-être point de ville en Europe qui n'en offre chaque année des exemples. Un homme de génie se présente-t-il pour exercer la Médecine, quelque talent qu'il ait reçu du Ciel, quelque doux, quelque affable, quelque honnête qu'il soit, il sera tourmenté par tous ceux qu'il humiliera par sa supériorité: ils ne seront pas, il est vrai, assez impudens pour soutenir qu'il ne sait rien; mais ils avanceront que ses vastes connoissances sont inutiles pour la pratique, qu'il n'a que la théorie de son état, mais qu'il seroit fort embarrassé pour traiter méthodiquement la plus simple des maladies. Quoique nous puissions citer cent exemples de cette jalousie médecinale, contentons-nous de parler de notre illustre Auteur. Toute l'Europe applaudissoit à ses savants ouvrages, il remplissoit depuis trente ans plusieurs chaires dans l'Université de Montpellier; cependant, le croiriez-vous? il a vécu presque ignoré dans la ville même qui s'honore tant aujourd'hui de l'avoir possédé; les plus ignorants voyoient plus de malades que lui: d'où vient cela? c'est que tandis qu'il passoit ses journées dans son cabinet, à l'Université ou dans son Hôpital, les autres Médecins, ménageant mieux leur temps, savoient perdre à propos une partie de la journée à faire des visites inutiles, pour capter la bienveillance & obtenir la confiance de leurs concitoyens, en diffamant adroitement tous ceux qui avoient des talents supérieurs.

Suivez toutes les grandes villes, examinez en les Médecins, vous vous assurerez que les plus intriguants sont occupés, & que les Artistes honnêtes qui sont trop avarés de leur temps pour l'employer à se ménager des prôneurs, sont non-seulement ignorés, mais encore regardés comme des savants de cabinet, dont toute l'érudition est inutile pour la pratique.

(25) Si Charas avoit examiné les dents des vipères dans différentes circonstances, il n'auroit pas prononcé que cet amphibie n'étoit dangereux que lorsqu'il étoit en colere. Rien n'est si commun en Médecine, comme dans toutes les Sciences physiques, que cette méthode de partir de quelques faits particuliers, à des conclusions générales : les Philosophes modernes, qui sont plus occupés à détruire qu'à édifier, tombent souvent dans cette erreur; sous prétexte qu'une expérience ne leur a pas réussi, ils nient tout à coup & l'expérience & les conséquences : mais si avant de taxer son Auteur d'ignorance & de mauvaise foi, ils se demandoient : ai-je été assez adroit pour bien diriger mes moyens? me suis-je trouvé sous les mêmes circonstances? peut être seroient-ils moins tranchants dans leurs décisions. Tout nous persuade, il est vrai, que nous ne saurions être trop circonspects avant de croire; mais si nous connoissons la force de l'esprit humain, & les grandes ressources de la nature, nous nous tiendrons toujours sous les voiles du Fyr-

rhonisme; nous douterons sans affirmer positivement que tel phénomène ne peut exister. Si tous les Médecins avoient suivi cette maxime, peut-être que l'art de guérir ne seroit pas aussi environné de ténèbres qu'il l'est en effet, nous ne serions pas en droit de nous plaindre qu'excepté les objets très-visibles & leurs modifications palpables, nos Maîtres sont en dispute sur tout le reste; que l'un nie précisément ce que l'autre affirme. Lisez nos Livres d'Anatomie, de matière médicale, de Chirurgie, de thérapeutique, de pathologie; confrontez dix Médecins célèbres sur chaque sujet, à chaque page vous les trouverez en contradiction.

(26) Les observations faites sur les saveurs & les odeurs des corps naturels, sont très-peu propres à avancer l'histoire naturelle & la physique; le goût & l'odorat sont deux sens qui non-seulement ne rendent à l'ame que des sensations obscures, mais qui varient singulièrement dans les différents individus; ces deux sens ne seroient pas absolument trompeurs si, comme la vue, ils étoient seulement plus ou moins vifs, suivant les personnes; mais assez souvent ils transforment & dénaturent absolument les sensations. Tous les jours nous voyons des gens qui trouvent fade ce que d'autres trouvent savoureux, amer ce que d'autres trouvent assez insipide, &c. D'après ces faits il ne sera pas difficile de juger la contradiction que nous remarquons entre Mead & Valisneri; 1^o, il

peut se faire que, comme nous l'avons déjà infinué dans une autre note, celui-ci n'ait fait attention qu'à la première sensation qui est véritablement assez fade, un peu nauséuse; Méad au contraire n'aura eu égard qu'à la sensation qu'il a éprouvée sur le retour qui est assez âcre: peut-être que son organisation a été assez délicate pour qu'il ait éprouvé quelque chose de brûlant comme l'acide nitreux. 2°. On pourroit croire que Méad, étonné de la différence de ce qu'il éprouvoit avec ce que rapporte Valisineri, ait un peu exagéré, ou n'ait pas rendu assez exactement l'impression qu'il a reçue. Ce qui porteroit à le croire, c'est ce qu'il rapporte de cet ami qui éprouva une inflammation à la langue; cette inflammation ne peut guère avoir lieu sans que le venin n'ait passé dans le sang; dans ce cas, il auroit eu des accidents très-fâcheux, à moins qu'on ne dise que l'inflammation ne soit causée que par irritation.

(17) Cette théorie de l'action du venin de la vipère paroîtra d'abord très-raisonnable; il est bien certain qu'elle est supérieure à tout ce que les Chymistes ont avancé à cet égard; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit démontrée. L'explication des symptômes qui succèdent à la morsure de cet amphibie, tiennent à plusieurs questions qui ne seront peut-être jamais résolues; en effet, on pourroit demander à M. de Sauvages: com-

prenez-vous bien clairement comment une petite goutte de liqueur peut altérer toute la masse de nos humeurs ? pour expliquer ce phénomène il faudroit nous dire auparavant comment un morceau de levain fait fermenter un monceau de pâte ; comment la presure fait cailler le lait ; comment la putréfaction , la moisissure s'étendent de proche en proche. On pourroit demander encore si l'ame n'a aucun pouvoir sur les révolutions que l'on observe après la morsure de la vipere ? si elle en a , quels sont les symptomes qui sont de son ressort ? Enfin on pourroit avancer qu'une pleine explication des phénomènes en question , suppose plusieurs questions importantes résolues , comme l'existence du fluide nerveux , le développement d'action du système vasculaire & du nerveux , ce qu'ils ont de commun , ce qui leur est propre &c. &c.

(28) Il est bien certain que la chair de vipere donne , par la distillation , une assez grande quantité d'alkali volatil ; mais en doit-on conclure pour cela que cet alkali soit tout développé dans la vipere lorsqu'elle n'a pas éprouvé l'action dissociante du feu ? on sera porté à en douter , si on fait attention aux faits suivans : toutes les substances animales , de quelques animaux que ce soit , fournissent à la violence du feu de l'alkali volatil ; cependant aucun Médecin Chymiste n'en a conclu qu'elles aient les propriétés de ce sel : pourquoi la vipere jouiroit-

elle de ce privilege? son alkali n'est pas plus développé que celui d'un morceau de mouton; que l'on fasse toutes les expériences qui pourroient le constater, aucune ne parlera en sa faveur; on peut même avancer que l'alkali que l'on retire des substances animales est formé par le feu; tout l'indique. Ainsi nous ne voyons pas pourquoi la chair de vipere jouiroit d'aucune vertu médicinale. Je fais que tous les jours les Médecins ordonnent des bouillons de vipere, qu'ils soutiennent que c'est un puissant remède contre la paralysie, &c. mais je n'en ai jamais vu aucun effet qui pût leur être sûrement attribué; ils n'ont probablement d'autres vertus que celles du bouillon de bœuf: tout conspire à prouver que c'est un préjugé qui est né d'une fausse application des expériences chymiques. Les viperes fournissent de l'alkali volatil par la distillation: donc elles en contiennent dans l'état naturel; donc elles ont les propriétés de cet alkali; mais pourquoi ne dit-on pas: les graisses fournissent par la distillation de l'acide, donc elles en contiennent, donc elles ont les propriétés des acides, donc elles rafraîchissent?

(29) Si, comme quelques Médecins l'ont imaginé, le venin de la vipere étoit acide, on pourroit présumer que les seuls alkalis pourroient le détruire d'une manière spécifique; mais l'on a vu ci-dessus que la liqueur de la vipere ne donnoit

aucune marque d'acidité ; on pourroit donc imaginer que les alkalis volatils agissent d'une manière générale : comme sudorifiques , ils mettent toutes les humeurs en mouvement , procurent la sueur & chassent le venin par les couloirs de la peau. Ce sentiment paroîtra plus que probable à ceux qui rassembleront les observations qui prouvent que les thériacaux & autres sudorifiques brusques ont guéri plusieurs personnes mordues par des vipères ; si cela est , comme je m'en suis assuré , on peut croire que l'alkali volatil n'est préférable aux autres sudorifiques , que parce qu'il agit promptement ; peut-être encore que l'on diminueroit le nombre des spécifiques , si on éprouvoit leurs congénères en faveur , en odeur , & en propriétés générales ; le quinquina , par exemple , n'est certainement pas le seul fébrifuge , que dis-je ? il ne mérite pas la préférence ; Nous avons dans notre pays un arbre très-commun sur le bord de nos ruisseaux , dont l'écorce est plus sûre que celle du Pérou. J'ai guéri , dans une seule année , trente deux fièvres intermittentes avec ce remède. Déjà plusieurs Médecins ont osé soutenir que l'ipécacuana n'avoit aucun privilège au-dessus des autres vomitifs , pour détruire les dysenteries : déjà on commence à douter des hystériques , des antispasmodiques. L'histoire fidelle des especes de maladies , a fait penser qu'il étoit aussi ridicule de donner le même remède dans toutes les maladies spasmodi-

ques, que de vouloir détruire les mauvais effets de tous les poisons avec un seul antidote. Ces innovations, ces réformes, sont les fruits précieux du Pyrrhonisme médical, qui heureusement a commencé à pénétrer depuis quelques années dans nos Académies. Autant le Scepticisme théologique est condamnable, autant le médical mérite les éloges : s'il se soutient, comme tout semble le promettre, peut être dans un siècle les Praticiens auront un corps de doctrine, sinon complet, au moins dégagé de cette multitude étonnante d'erreurs & de préjugés meurtriers qui ont si long-temps déshonoré l'art de guérir.

Fin de la Dissertation sur les Animaux venimeux.



LA NOURRICE

MARÂTRE,

OU

DISSERTATION

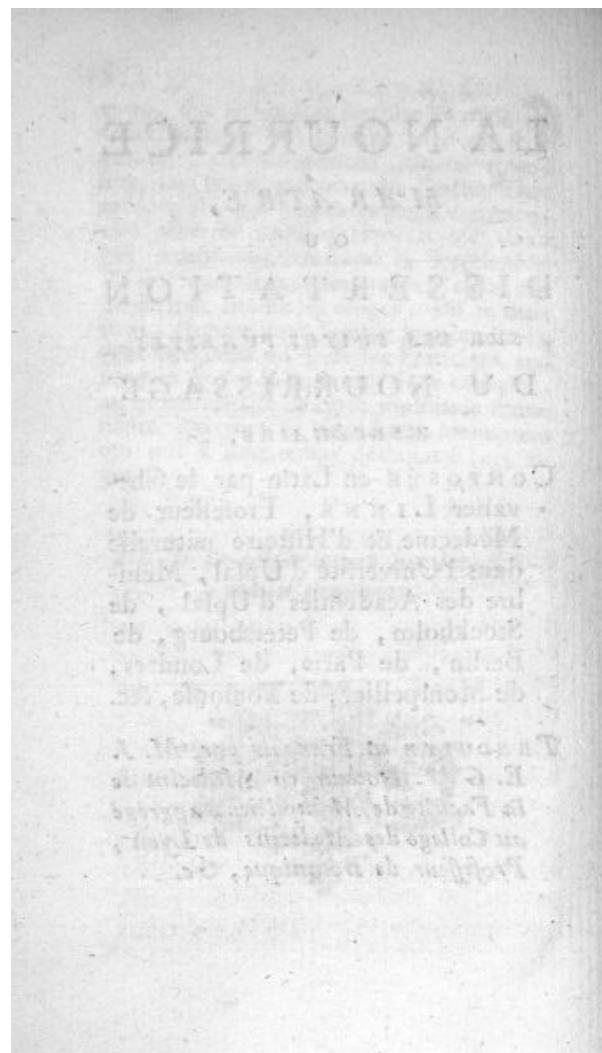
SUR LES SUITES FUNESTES

DU NOURRISSAGE

MERCÉNAIRE,

COMPOSÉE en Latin par le Chevalier LINNÉ, Professeur de Médecine & d'Histoire naturelle dans l'Université d'Upsal, Membre des Académies d'Upsal, de Stockholm, de Petersbourg, de Berlin, de Paris, de Londres, de Montpellier, de Toulouse, &c.

TRADUITE en François par M. J. E. G***. Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au Collège des Médecins de Lyon, Professeur de Botanique, &c.





LA NOURRICE

M A R Â T R E.



Es maux que l'inconstance & la fureur d'innover causent au genre humain, sont si nombreux, que la langue la plus féconde suffiroit à peine pour les exprimer : qui ignore en effet que les foibles mortels sont si soumis à la vanité, qu'ils rampent, dans une honteuse servitude, sous ce tyran atroce ; ou plutôt qu'ayant rompu toutes les entraves, il mordent & s'efforcent de rejeter le frein qui leur avoit été donné par la justice & la vertu ? En effet, que quelqu'un compare nos mœurs

si contraires à la nature, avec la charmante simplicité de nos ancêtres, il s'assurera bientôt que nos malheureux contemporains se sont imposés un joug bien dur & bien pesant. Tout l'appareil de nos tables annonce le luxe le plus effréné; les anciens ignoroient les précieuses épices des Indes qui font nos délices. Nos opulents consomment plus de sucre que de sel, tandis que l'antiquité, qui le connoissoit sous le nom de tabaxir, n'en ufoit que comme de remède. Les caves des modernes sont fournies de vins de tous les pays du monde; on ne se contente pas même de ceux que l'on recueille dans les terres qui avoisinent l'Europe; on veut des liqueurs apportées de Madere, des Isles Canaries, du Cap de Bonne-Espérance: l'Asie fournit l'*Arak*, l'Amérique le *Rum*, les Indes le *Biscoff*, le Thé, le Café, le Chocolat; toutes ces liqueurs, dont les anciens ne connoissoient pas même le nom, nous plaisent; nous en usons avec passion, & peu s'en

s'en faut que nous ne méprisions celles que la nature produit dans nos climats. On ne peut regarder sans indignation les fréquents changements que nous faisons dans nos habits ; on voit avec peine cette multitude innombrable de modes, souvent ridicules, que nous tirons de Paris, comme de la source du bon goût : nous commençons à mépriser les pelisses qui sont si appropriées à notre climat ; on n'aime plus que les habits de soie : nos maisons ne ressemblent plus aux anciens édifices, qui cependant étoient construits conformément à la nature des lieux & à la température du pays ; on veut que les parties septentrionales de l'Europe ressemblent en tout aux méridionales : nos appartements sont pavés en pierres ; on fait de grandes fenêtres ; on n'aime que les tapisseries des Indes : enfin on ne voit de tous côtés que vains ornements, qui annoncent le faste du siècle, mais qui sont peu conformes à nos besoins réels. Nos corps n'ont point été à l'abri de ces

Tome II.

K

changements: on méprise l'habitude naturelle; des maîtres sont préposés pour les plier selon les règles de la gymnastique. Les jeunes filles sont à peine sorties du berceau, que l'on les resserre dans des machines; car le goût du siècle exige qu'elles soient droites comme des joncs. Nous quittons à peine le sein de nos mères, à peine respirons-nous, qu'on nous fait contracter des habitudes dépravées; on nous refuse ce que la nature nous a le plus positivement accordé; on nous prive du lait de nos mères, par une coutume d'autant plus barbare, que ni les Baleines, ni les redoutables Lionnes, ni les féroces Tigresses ne refusent point leurs mamelles à leur progéniture. On ne peut voir sans douleur que le préjugé a fait de si grands progrès, que toutes les mères qui se croient un peu au-dessus du vulgaire, pensent qu'il est peu glorieux pour elles d'allaiter elles-mêmes leurs enfants. C'est pour remédier à cet abus, que nous croyons devoir leur donner quel-

ques conseils. Nous ne prétendons point détruire une habitude déjà contractée ; on ne peut pas même l'espérer ; mais nous croirons n'avoir pas perdu notre temps, si nous parvenons à persuader à quelques mères de secouer ce dangereux préjugé.

§. I.

L'expérience nous apprend que les mamelles des femmes enceintes s'enflent dès que le fœtus approche de sa maturité ; nous savons encore que dès que l'enfant est né, la matrice se contracte, diminue de volume, & reprend peu à peu sa première grandeur : le resserrement de ce viscère ne permet plus aux humeurs de le pénétrer ; elles sont obligées de refluer vers les mamelles, qui, deux jours après, s'ouvrent après quelques frissons, & fournissent ce lait mêlé avec le sang, que l'on appelle collostre, *collostrum*, & qui diffère beaucoup, par sa mixture & par ses propriétés, du lait

K 2

ordinaire ; car si on le met sur le feu , il se coagule à peu près comme le blanc d'œuf ; pris intérieurement il purge l'enfant qui a été neuf mois renfermé dans ses enveloppes appellées *chorion* & *amnion* , & qui a nagé dans une liqueur , comme le poulet dans le blanc de l'œuf s'est nourri par la bouche de la liqueur qui l'environnoit de toute part : sa mere lui a fourni directement de la nourriture par le cordon ombilical qui est attaché à l'arriere-faix , ce qui ressemble assez bien à la maniere dont le poulet se nourrit par le moyen du jaune d'œuf. Mais cet enfant ne peut se débarrasser de ses excréments avant d'avoir respiré l'air extérieur , ce qui fait que cette liqueur qu'il prend par la bouche fournit une matiere tenace , gluante , noire comme la poix ; on l'a appellé *meconium* : cet excrément doit être expulsé quelque temps après l'accouchement. La Nature , cette mere tendre & prévoyante , a très-bien garanti les enfants de tous les accidents auxquels

ils étoient exposés en quittant leur première demeure ; elle a enduit tout leur corps d'une humeur gluante, de peur que l'air n'irritât trop leurs fibres qui sont très-sensibles : la membrane de Haller empêche que la lumière, en frappant trop rudement les yeux, n'en affoiblisse l'organisation ; les oreilles sont presque entièrement fermées, de peur que des sons trop brusques ne blessent la membrane du tympan ; les narines sont tapissées intérieurement de pituite, de peur que les mauvaises odeurs n'affectent dangereusement l'odorat : enfin la Nature a destiné à l'enfant nouveau né une excellente liqueur qui peut s'avaler aisément, qui n'a aucune âcreté, qui nourrit très-bien, se digere aisément ; propriétés qui conviennent toutes au lait maternel : mais il faut remarquer que l'enfant doit expulser le méconium avant de prendre de la nourriture ; s'il le retient, cet excrément peut dégénérer en source funeste & féconde de plusieurs maladies chroniques, comme les tran-

chées, l'étiſie, la gale & pluſieurs autres dont les monuments de la Médecine offrent une foule d'exemples.

Mais ce purgatif que nous croyons néceſſaire à l'enfant, doit être proportionné au mal & convenir parfaitement au ſujet. Pour remplir ces conditions, il faut 1°. qu'il ſoit ſous forme liquide; 2°. qu'il ſoit gras & aſſez fluide pour diſſoudre une humeur aſſi gluante, & pour ramollir, relâcher le tube inſteſtinal; 3°. qu'il ſoit ſans acrimonie, pour ne point irriter les inſteſtins qui ſont très-ſenſibles chez les enfants: or le colloſtre offre toutes ces qualités, comme on peut ſ'en aſſurer en examinant ce que nous avons déjà dit; il eſt gras, liquide, légèrement purgatif, il agit en deux jours, de ſorte qu'on peut eſpérer qu'il eſt très-propre à emporter tous les excréments: la Nature a ſagement prévu qu'une ſeule doſe de médicament ne pourroit produire un tel effet.

Le lait maternel a les mêmes propriétés que la nourriture de l'em-

brion ; il augmente à proportion que la matrice en se contractant reçoit moins d'humeurs ; & ce qui prouve que le sang qui fournit l'aliment au fœtus donne la matiere du lait , c'est que rien n'affoiblit plus les nourrices que les médicaments qui provoquent les menstrues. Tous les Médecins conviennent que le lait de la femme est le plus doux , & comme le chyle en fournit les principes , il est évident qu'il doit éprouver quelques changements , suivant les substances que la nourrice reçoit comme aliment ou comme médicament. On peut comparer le lait de tous les animaux à une émulsion faite avec des semences ; en effet , il éprouve les mêmes changements : quelques temps après qu'on l'a exprimé des mamelles , il se caille , il fournit de la crème dont on fait le beurre , une partie se change en fromage. Plusieurs exemples pourront faire voir combien le lait peut être altéré par les différents aliments & toutes autres substances ; si une femme prend de

l'absynthe, son lait donnera quelques marques d'amertume, il jaunira si elle a pris du safran ; il répandra une odeur puante si elle mange beaucoup d'ail.

Nous observerons encore que les humeurs des hommes varient suivant les tempéraments ; les uns ont le sang épais, d'autres plus fluide ; les uns l'ont doux, d'autres âcre ; chez les uns la masse du sang est imprégnée d'une bile noire, chez d'autres l'acide domine ; quelques-uns consommant beaucoup de sel, donnent des preuves que l'acrimonie muriatique attaque leurs humeurs : or, comme le lait est séparé de la masse du sang, il doit arriver qu'il sera altéré par quelques principes étrangers, suivant la constitution & le tempérament de la femme : d'où il suit encore que la nourriture de l'enfant variera suivant la nature du lait, & que par conséquent on observera différents effets ; c'est à ces causes que l'on doit rapporter le tempérament des enfants, qui une fois contracté, changera diffi-

cilement. On ne doit donc pas être surpris qu'ils reçoivent de leurs nourrices les qualités de leur esprit & leur caractère. Le lait maternel est un chyle que l'enfant pompe dans un temps que ses intestins trop faibles ne peuvent en retirer des aliments solides; ce qui a donné lieu à l'axiome suivant: telle est la nourriture, tel est le chyle; tel est le chyle, tel est le sang; tel est le sang, telle est la nutrition, & les humeurs qui en sont les suites. Lorsque l'enfant est encore dans la matrice, il est nourri par les liqueurs qui se séparent dans l'arrière-faix; il participe donc aux bonnes & aux mauvaises qualités des humeurs de la mère; mais, comme nous l'avons déjà fait voir, le lait qui lui fournira bientôt sa nourriture est proportionné à la nature du sang: il est donc très-propre à fortifier les fondements du tempérament.

Les affections de l'ame & les changements brusques de l'esprit, changent non-seulement les liquides, mais ils altèrent les solides du corps

K 5

humain ; c'est pourquoi plusieurs personnes d'un tempérament lâche, & sur-tout les femmes , éprouvent après de violentes agitations , des défaillances , des convulsions , des palpitations , l'apoplexie ; elles pâlisent , deviennent quelquefois noirâtres , sont attaquées de violentes coliques , de diarrhées , &c. Les enfants éprouvent même dans la matrice plusieurs maladies , comme la jaunisse , l'épilepsie , l'héranosie. (*) Tout concourt à prouver que ces maladies sont les tristes suites des passions des meres : ce qui porte à croire que tous les changements qu'éprouve la mère se communiquent à l'enfant , quoique les Physiologistes ignorent comme s'exécute cet effet. Pour résumer , les enfants reçoivent de la matrice ou du lait les germes de leur santé & de leur tempérament.

(*) Agitation du corps continuelle , indolente , convulsive , avec sensibilité.

S. II.

On trouve beaucoup moins d'exemple de meres qui ne peuvent nourrir qu'on le pense communément, & si quelques-unes ne peuvent remplir ce devoir, c'est 1°. parce qu'elles n'ont point de lait ; 2°. parce qu'elles en ont si peu qu'il ne suffit point pour la nourriture de l'enfant ; 3°. parce que leurs mamellons ne sont pas assez longs ; 4°. parce que leur poitrine est affectée de quelques maladies ou vices de conformation. Il est évident que dans toutes ces circonstances elles doivent avoir recours à des nourrices ; nous les croyons encore plus nécessaires lorsqu'une mort inattendue ou quelques autres accidents enlèvent une mere à l'enfant, ou que celle-ci est atteinte de la vérole, de l'atrophie, &c. On a, il est vrai, quelques exemples de meres qui ont mis au jour des enfants sains & vigoureux, quoiqu'elles fussent infectées de mal vénérien ; mais on n'en a encore au-

cun des nourrices qui aient allaité des enfans fans leur communiquer cette honteuse maladie. Comme nous ne connoissons pas d'autres causes qui obligent à prendre des nourrices, on peut conclure que les meres qui sont dans l'impossibilité de nourrir sont assez rares. C'est donc en vain que plusieurs, qui veulent se soustraire à ce devoir, prétendent nous éblouir, en nous assurant 1°. qu'elles n'ont peut-être pas assez de lait pour nourrir leurs enfans; 2°. que si elles le font elles se priveront d'un chyle précieux, qui leur est absolument nécessaire pour leur propre conservation; 3°. qu'elles ne peuvent veiller à leur nourrissons, étant surchargées d'affaires domestiques; 4°. elles ne disent pas la quatrième & principale raison; mais on la devine aisément: leurs maris seroient privés pendant long-temps des plaisirs du mariage; car si nous consultons sur ce point la nature, qui suit toujours des loix générales, nous verrons que tous les quadrupedes sont en

chaleur & desirent le coït dès qu'ils ont perdus leurs progénitures : c'est pourquoi les paysannes de Vestro-botnie sont très-fécondes ; elles nourrissent leurs enfants avec du lait de vache ; des vieilles femmes se chargent de cette occupation , parce que les meres sont tout le jour hors de leurs maisons occupées aux affaires économiques ; d'ailleurs comme elles mangent des aliments très-salés , on peut croire qu'ils leur fournissent cette activité nécessaire pour concevoir aisément , aussi accouchent-elles toutes les années.

Les meres ne sont point en droit de se plaindre de n'avoir pas assez de lait, à moins qu'elles ne s'en soient assurées en allaitant pendant huit jours leurs enfants ; car nous voyons souvent des meres , fatiguées de changer si souvent de nourrices , présenter leurs mamelles aux nourrissons & fournir une grande quantité de lait ; nous connoissons aussi des femmes longtemps tourmentées de scorbut , de cachexie , &c. qui ont cessé de s'en plaindre dès qu'elles ont nour-

ri ; comme elles prenoient abondamment du lait , du posslet , &c. non-seulement elles ont recouvert la santé , mais ont repris un teint frais & se sont engraisées. Nous convenons cependant que le nourrisage est fatigant, sur-tout lorsque les mamelles sont gersées , excoriées , attaquées de tumeurs, ou que le lait distille ; mais ces accidents sont rares , & ne doivent point être comparés aux maux qui menacent les meres qui ne veulent pas nourrir leurs enfants ; en effet , elles ont souvent des tumeurs squirreuses aux mamelles , qui se terminent par cette affreuse maladie appelée cancer.

§. III.

Plusieurs meres se tranquillisent sur ce qu'elles ont choisi avec soin leurs nourrices ; mais elles ne font pas attention que ce lait étranger est presque toujours plus mauvais que le leur , qu'il causera aux enfants une foule de maladies qu'ils auroient évité s'ils avoient été allaité par leurs meres.

Car , premièrement , ils sont privés du collostre , qui , comme nous l'avons dit au Paragraphe premier , chasse le méconium ramassé & détenu dans les intestins ; purgation d'autant plus nécessaire , que plusieurs maux menacent le nourrisson si elle n'a pas lieu : nous n'ignorons pas que les sages-femmes suppléent au collostre par le sucre , la manne , & autres corps doux ; mais ceux qui compareront ces légers eccoprotiques avec le purgatif que nous avons cru nécessaire pour purger l'enfant , s'assureront qu'ils sont insuffisants.

On choisit le plus souvent les nourrices parmi les femmes les plus pauvres , & qui ont été obligées par différents accidents d'abandonner leurs enfants , ou qui les ont perdu ; comme elles ont été accoutumées dès l'enfance à une nourriture grossière & à un travail violent , & que lorsqu'elles sont dans nos maisons elles sont oisives , mangent & boivent beaucoup , ne se nourrissent que d'aliments succulents , elles sont bien

tôt tourmentées par la pléthore , la mélancolie , la luxure ; elles deviennent pesantes , lascives , tristes ; car personne n'ignore qu'un passage brusque d'aliments grossiers & d'exercice violent à une nourriture abondante & à une oisiveté absolue , développe un acide spontané qui est très-propre à engendrer la mélancolie ; la mere en éprouve à peine les plus légers effets , que l'enfant en est la victime ; il est sujet aux tranchées & au vomissement qui en sont les suites. Le lait se coagule trop fortement , l'estomac s'enfle , paroît dur au tact , est incapable de digérer cette masse laiteuse ; les excréments sont verdâtres , la face pâle , les éruptions paroissent sur la peau ; enfin la scene se termine par les convulsions ou par la fièvre hectique. Si l'on fait appeller le Médecin , il prescrit à l'enfant les absorbans , qui calment les douleurs en détruisant les acides ; il ajoute la rhubarbe , qui par son amertume fortifie les intestins & purge les premières voies : par ces secours il gué-

rit pour quelques jours ; mais comme la cause de la maladie subsiste toujours chez la nourrice , l'enfant retombe bientôt dans ses premiers malheurs. Les Médecins ont encore essayé de remédier à cet accident ; ils ont donné la magnésie blanche à la nourrice , pour détruire l'acidité dans sa source ; cette méthode est excellente , mais elle n'est pas suffisante pour déraciner le mal : peut-être réussiroit-elle parfaitement si on obligeoit les nourrices à se promener tous les jours avant dîner , ou à s'occuper à quelque ouvrage qui excitât la sueur. Ce régime seroit plus utile à l'enfant que tous les médicaments.

Il est très-probable que des nourrices pléthoriques & lascives communiqueront plusieurs vices aux enfants qui leur seront confiés. L'expérience nous apprend que les mœurs & les inclinations passent des peres aux enfants : or plusieurs observations prouvent que le lait contribue beaucoup à produire ce phénomène. Toutes attestent que des nourrices

luxurieuses, ivrognes, voleuses, mélancoliques, cruelles, féroces, communiquent ces vices à leurs nourrissons. Déodat raconte qu'une fille de sept ans étoit passionnée pour les liqueurs spiritueuses, parce qu'elle avoit eu une nourrice sujette à la crapule. On trouve dans les Auteurs qui ont écrit sur la diete, que la nourrice de Claude Tibere Néron étoit ivrogne, c'est pourquoi cet Empereur eut toujours une envie insatiable de boire; aussi les Romains l'appelloient-ils par mépris *calidus biberius*. Ils nous assurent encore que la nourrice de son prédécesseur Caius Caligula, pour l'engager à saisir plus promptement le mamelon, l'humectoit avec du sang, ce qui le rendit si féroce & si inhumain, que non-seulement il fut coupable dans la suite de plusieurs homicides, mais souhaita plusieurs fois que le genre humain n'eût qu'une seule tête, afin d'avoir le plaisir de l'abattre. On peut encore rappeler ici les anciens héros, qui nourrissoient, dit-on, leurs enfants avec du lait

de lionne , pour les rendre plus courageux.

Nous voyons tous les jours que les nourrices peu imbues des principes de morale , se livrent sans retenue à leurs passions déréglées , d'où il suit nécessairement que l'esprit des nourrissons fera d'autant plus affecté , que leurs affections auront été plus violentes. La colère , cette passion impétueuse , qui dans un clin d'œil rend l'homme furieux & change sa physionomie , le fait rougir , pâlir , &c. altere tellement le lait , qu'elle le rend âcre , vénéneux , drastique , & en quelque maniere semblable à l'eau forte. On a vu périr des enfants dans les convulsions comme s'ils avoient pris de la ciguë , pour avoir tété leurs nourrices après des accès de colère.

Les nourrices accoutumées à des aliments solides & très-assaisonnés , s'ennuient bientôt d'une nourriture plus légère & plus douce ; aussi desirent-elles avec ardeur leurs anciens mets : or le chyle répond par ses qualités à la nourriture , le lait ré-

pond au chyle, & en général l'état des humeurs de l'enfant répond à celui de la nourrice ; c'est par cette raison que les médicaments qui purgent la mere , purgent en même temps l'enfant : si , par exemple , une femme mange de la morelle , son nourrisson éprouvera les mêmes accidents qu'elle ; les aliments salés de la nourrice , causent à l'enfant le scorbut ; c'est pourquoi il n'est pas rare de voir les dents des enfants à peine sorties de leurs alvéoles , qu'elles sont cariées , rongées par le tartre , &c.

Les payannes qui fatiguent tout le jour prennent volontiers le matin quelques verrées d'eau-de-vie ; comme elles sont perpétuellement en mouvement , elles supportent assez bien cette liqueur ; mais lorsqu'elles jouissent du repos étant nourrices , & qu'elles veulent boire cette liqueur , sous prétexte qu'ayant donné à tetter la nuit ou ayant veillé , elles ont besoin d'un restaurant , leurs nourrissons en sont les victimes ; ils sont bientôt attaqués des

convulsions qui les tuent rapidement, comme l'a observé le grand Boerhaave. Nous voyons souvent des enfants vigoureux, périr subitement entre les bras de leurs nourrices; peut-être en serions-nous moins surpris si nous connoissions les erreurs qu'elles ont commises dans leur régime.

Il arrive assez souvent que lorsque les parents sortent pour visiter leurs voisins, les nourrices, empressées de profiter d'un moment de liberté, quittent une chambre chaude pour respirer un air froid; quoiqu'elles en soient peu incommodées, leurs nourrissons en éprouvent des toux violentes, &c.

Comme on oblige à la continence des femmes qui étoient accoutumées à jouir amplement des plaisirs du mariage, elles sont bientôt sujettes aux vapeurs, ce qui occasionne aux enfants des tranchées qui sont suivies des convulsions, &c.

Si on considère que cette triste & contagieuse maladie appelée Vérole, est la suite des fornications si communes chez les gens du peuple,

on ne fera pas surpris si les nourrices font souvent les causes d'accidents horribles. On donna en 1740 une nourrice infectée à l'enfant d'un Capitalne; elle lui communiqua bientôt la vérole avec le lait; la mere qui tous les matins approchoit son enfant de son sein, plutôt pour s'amuser que pour l'allaiter, s'aperçut bientôt que ses mamelles étoient couvertes de boutons ulcérés; elle s'adressa à une vieille femme, qui par le moyen d'un onguent, chassa la matiere virulente vers les parties intérieures: quelque temps après ce venin excita des inflammations au col; cette femme se persuada que c'étoient des glandes engorgées, causées par l'air froid ou par une boisson trop fraîche; cette idée l'empêcha de soupçonner aucun danger: mais son mari ayant eu de petits ulceres aux levres après l'avoir fréquentée, le Médecin soupçonna le virus vénérien; c'est pourquoi, après quelques essais, il employa les mercuriaux qui emporterent l'inflammation du col, &

dévoilerent la cause de la maladie : en prenant les informations nécessaires , on s'assura que la nourrice , qui avoit la vérole , avoit causé tout le mal. Cette misérable ayant été congédiée , se présenta comme nourrice chez un Baron ; mais comme l'enfant de ce Seigneur étoit d'une foible constitution , elle lui donna en peu de jours la mort , en lui faisant tetter un lait infecté. Ces exemples ne sont pas rares dans les grandes villes , & quoique l'on fasse examiner les nourrices par des Médecins , les plus expérimentés ne peuvent souvent découvrir les traces du poison , ce qui jette plusieurs familles dans de grands malheurs.

Les nourrices ne peuvent jamais sentir pour leurs nourrissons cet instinct puissant que la nature a inspiré aux meres , & quoiqu'elles en imitent les effets , elles ne parviennent jamais à les faire éprouver à leurs nourrissons dans toute leur force ; l'expérience confirme que quoique plusieurs accablent les en-

fants de caresses en présence de leurs meres, elles ne sont pas plutôt éloignées des parents, qu'elles les traitent comme des serpents, poussent la cruauté jusqu'à les battre, les pincer, les jeter brusquement, les accabler de malédictions : c'est après ces traitements inhumains qu'elles les rendent à leurs parents boîteux, bossus, fistuleux, &c. plusieurs d'entre elles leur inspirent de la terreur ; elles n'épargnent rien pour leur faire peur, ce qui les rend si pusillanimes pour toute leur vie, qu'ils craignent les ténèbres, &c.

Les nourrices mangeant beaucoup & vivant dans l'oïveté, sont assoupies, dorment profondément, aussi elles étouffent souvent les enfants qui leur sont confiés : les meres, au contraire, toujours inquietes sur le sort de leurs enfants, prévoient tous les accidents, s'éveillent à la moindre alarme ; aussi sont-elles rarement la cause de leur malheur.

Nous savons d'ailleurs, par une foule d'exemples, que l'amour naturel

turel pour les enfants s'accroît en les nourrissant ; c'est pourquoi nous voyons que les meres sont plus attachées à ceux qu'elles ont allaités, qu'à ceux qu'elles ont confiés à des nourrices étrangères.

L'usage a prévalu en France & dans d'autres pays , d'envoyer les enfants à la campagne, de les confier, pour les nourrir & les élever pendant quelques années, à des femmes récemment accouchées ; mais comme elles aiment beaucoup plus leurs propres enfants que les étrangers, il peut arriver que les parents reçoivent des fils de payfans à la place des leurs, d'autant plus qu'il est difficile de s'appercevoir de la supercherie, puisque les traits des enfants changent si sensiblement, que ceux qui avoient les yeux bleus à leur naissance, les ont de toute autre couleur lorsqu'ils sont plus avancés en âge ; leurs cheveux éprouvent les mêmes changements, de même que les autres traits de leur visage se modifient différemment d'une année à l'autre.

Tome II.

L

Nous avouons cependant ingénument qu'il est plus avantageux pour les enfants qu'ils soient nourris avec du lait de femme qu'avec du lait de vache ; car 1°. celui-ci change aussi-tôt qu'il a été tiré des mamelles ; sa mixtion s'altère ; 2°. sa faveur n'est plus la même ; 3°. il n'a plus sa chaleur naturelle , qui est cependant nécessaire au nourrisson ; si on le fait chauffer , il s'altère dans les vaisseaux qui le contiennent ; 4°. il fournit plus d'acide , ce qui est confirmé par les observations de Linné , faites dans son voyage de Laponie. Les paysans de Vestrobotnie engendrent plus d'enfants que ceux des autres provinces ; cependant ils n'en conservent pas un plus grand nombre , ce qui doit être attribué au lait de vache dont ils les nourrissent ; ajoutez la grande différence que l'on observe chez les animaux anthropomorphes ou à figure humaine , & les bestiaux ; d'ailleurs l'on voit rarement les herbivores allaiter les carnivores , ou ceux-ci les herbivores , quoique les

petits chiens tettent les chats, les
boucs, les brebis.

§. I V.

Nous ferions un volume si nous rapportions tout ce qui tient à cette importante matiere ; contentons-nous donc, pour résumer, de dire que l'on ne doit avoir recours aux nourrices que dans un pressant besoin. Si les femmes écoutent leur conscience & les intérêts de leurs enfants, elles ne leur refuseront point un lait qui leur est destiné par la nature. Nous les assurons qu'elles seront heureuses si elles se soumettent à un devoir si juste ; leurs enfants seront heureux si elles leur accordent leurs soins ; car à moins que les destins ne soient bien contraires, ils recevront des corps sains, le caractère de leur mere, & le même amour de la vertu ; seront exempts de toute tache & maladies étrangères.

Concluons donc que si les enfants des nobles dégèrent, si ceux des

244 LA NOURRICE.
plus ingénieux s'abrutissent, si ceux
des plus vigoureux sont foibles &
délicats, & si plusieurs périssent
lorsqu'ils commencent à exister, les
nourrices occasionnent le plus sou-
vent tous ces malheurs.

F I N.



DISSERTATION

sur

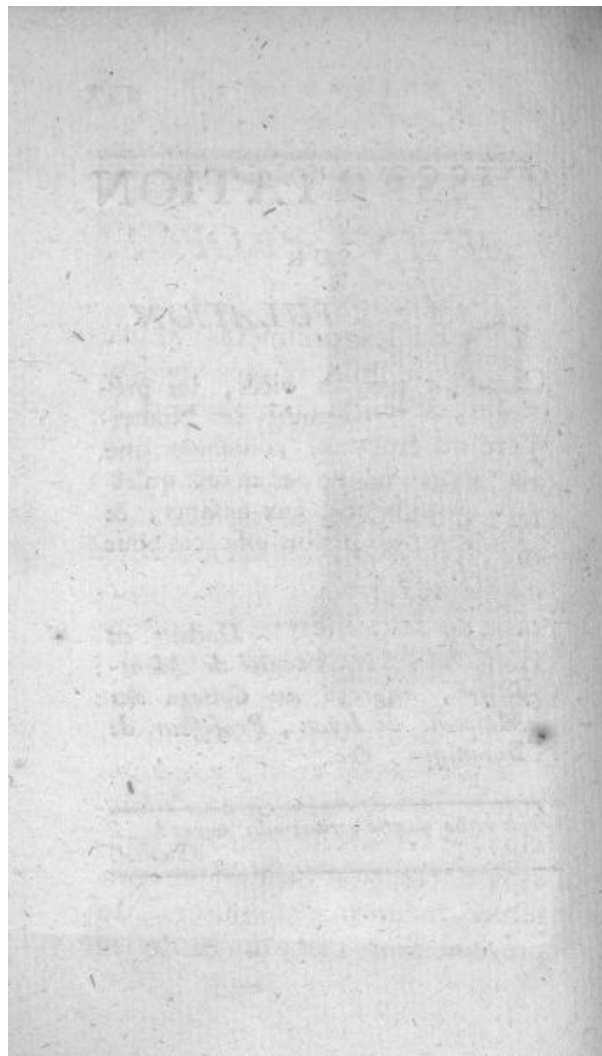
LA DÉPOPULATION

CAUSÉE par les vices, les préjugés & les erreurs des Nourrices mercénaires; contenant une exposition fidelle des maux qu'elles occasionnent aux enfants, & les moyens les plus efficaces pour les prévenir.

PAR M. J. E. G***. Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, agrégé au Collège des Médecins de Lyon, Professeur de Botanique, &c.

Quid verba quæris veritas odit moras?

SÈNECA.



AVANT-PROPOS.

DÈS les premières années de mes études médicales, je sentis l'impossibilité où j'étois d'embrasser l'art de guérir dans toute son étendue ; frappé de l'évidence de cet axiome , *pluribus intentus minor est ad singula sensus* , j'eus le courage de restreindre mes prétentions & de me borner à une des branches de l'immense chaîne de la science Hypocratique.

Après avoir étudié avec soin toutes les parties de la Médecine, je résolus de fixer ma principale attention sur l'art de conserver la santé des enfants , de prévenir leurs maladies & de les

L 4

guérir , lorsqu'ils en sont affligés. Un goût indéfinissable pour ces innocents m'entraîna malgré moi ; ma résolution une fois prise , non-seulement je ne laissois échapper aucune occasion d'observer tout ce qui a rapport aux enfans , mais encore je songeai sérieusement à me placer dans les différentes situations qui pouvoient me mettre à même d'accumuler les faits dont j'avois besoin pour établir un corps de doctrine ; je fis en conséquence un séjour alternatif à la ville & à la campagne , je suivis les Hôpitaux , je recherchai avec empressement les pauvres , je voyageois & me fixois dans différentes parties de la Province , je visitois les nourrices , je questionnois les personnes

AVANT-PROPOS. 249
éclairées de tous les états. Ces efforts me fournirent bientôt un tableau assez complet des avantages & des désavantages que les enfants peuvent retirer & retirent en effet des soins qu'on leur a accordés jusqu'à ce jour.

Vous pouvez imaginer qu'une étude presque exclusive de tout ce qui a rapport directement ou indirectement aux enfants, m'a fourni un grand nombre d'observations : j'étois cependant résolu de les laisser ensevelies dans mes *adversaria*, lorsque j'ai appris que le Monarque bien-aimé, sous qui nous avons le bonheur de vivre, avoit tourné ses regards paternels sur les germes précieux de la Société ; il a senti par la vigueur de son génie bienfaisant, que négliger l'édu-

L. 5

cation physique des enfants, c'étoit donner lieu à une multitude de causes funestes à la population, que c'étoit infecter la source des générations à venir, énerver les ressorts de l'Etat, & laisser multiplier ces fouches de lignées abâtardies, qui, en consumant une substance précieuse aux vrais citoyens, surchargent la terre du poids de leur inutilité, & attristent sans cesse ceux qui les environnent par un tableau animé de toutes les infirmités humaines. Notre Auguste Souverain, frappé de ce déluge de maux qui menacent sans cesse les générations futures, a engagé des hommes de génie, à développer dans des ouvrages faits *ex professo*, les causes des maladies des enfants, les moyens de les pré-

venir, & les méthodes les plus efficaces de les guérir. Déjà le savant & judicieux Lieutaud a travaillé à cet utile & magnifique ouvrage; déjà le sage, l'élégant, le profond Raulin a enrichi sa patrie & la médecine de plusieurs volumes sur la conservation des enfants. Les vrais Savants, tous les bons Citoyens, en applaudissant au zèle de ces deux Médecins, ont béni le Dieu tutélaire qui leur a prodigué ses bienfaits; l'Europe entière, imitant notre Roi, a jetté des vues sur l'important objet de l'éducation des enfants; une Académie célèbre de Hollande a proposé un prix qui devoit être adjugé à celui qui auroit tracé la meilleure méthode de les conserver; M. Ballexferd, Citoyen de Geneve, qui a rem-

porté la palme , a vu son excellente Dissertation applaudie par toute l'Europe.

Dans cet état de fermentation universelle , j'ose espérer que les Magistrats recevront en peres de la patrie les observations que j'ai l'honneur de leur offrir , & qu'en imitant celui qui ne se croit Roi que pour faire du bien à ses sujets , ils travailleront efficacement à déraciner les désordres énormes qui se sont glissés dans l'administration politique de cette partie importante de l'art de guérir qui concerne les enfants ; qu'ils jugeront mes projets & mes vues avec cette impartialité & ce zele qui les caractérisent & qui les feront toujours regarder comme nos bienfaiteurs , nos défenseurs & nos peres.



DISSERTATION

Sur les maux causés par les nourrices & sur les moyens de les prévenir.



LAissons aux Philosophes Chrétiens une noble tâche à remplir ; c'est à eux à donner aux mères les instructions morales qui peuvent les déterminer à nourrir leurs enfants ; c'est à eux à leur faire sentir l'influence de cette démarche sur leur bonheur, sur celui de leur famille & de leurs concitoyens. Bornons-nous au physique, encore ne prétendons-nous point faire voir les avantages corporels que les soins maternels peuvent procurer aux enfants ; contentons-

254 DISSERTATION
nous pour le présent d'exposer fidèlement les suites funestes du nourrisage mercénaire : pour le faire avec méthode nous exposerons 1°. l'importance, la difficulté de la première éducation médicale, les qualités qu'elle exige de celles qui prétendent s'en charger; 2°. nous examinerons si les nourrices de la campagne ont & peuvent avoir ces qualités; 3°. nous tracerons un tableau des maux auxquels les enfants sont exposés sous leur direction; 4°. enfin nous terminerons cet Essai en proposant les moyens de remédier aux inconvénients qui sont susceptibles d'être prévus & abolis.



CHAPITRE PREMIER.

Soins nécessaires à l'enfant nouveau-né ; qualités que doit avoir celle qui en est chargée.

UNE observation frappante fera mieux sentir que tous mes raisonnements , combien la première éducation médicale exige de soins : parcourez tous les animaux , observez-les après qu'ils ont mis au jour les fruits de leur tendre union ; quoique les meres aient eu les entrailles déchirées par les efforts de l'enfantement ; quoiqu'elles aient souffert des douleurs excessives , quoique leurs fruits aient été la cause de tous ces maux ; leur vue , leurs premiers soins leur font oublier tout ce qu'elles ont souffert. Bien-loin de les haïr , comme la nature semble l'inspirer , dans toute autre circonstance , elles ne sont occupées que des moyens de leur procu-

rer tous les secours imaginables, elles s'oublient elles-mêmes, peu inquiètes de leur propre bonheur, elles ne font pensent qu'à l'assurer à ceux qu'elles ont engendrés; perdant leur propre caractère, elles sont à peine reconnoissables; la plus timide devient courageuse dès qu'il s'agit de défendre son nourrisson; elles ne cherchent de la nourriture que pour le soulager; aussi les voyez-vous maigrir de jour en jour, toujours sur le qui-vive, elles sont dans une agitation & une inquiétude perpétuelle.

D'où peuvent venir ce changement, cet instinct invincible & général? de celui qui a tout créé. Sa sagesse infinie avoit prévu que les jeunes animaux exigeroient pour leur conservation des soins extraordinaires; que sans ces secours, les especes feroient bientôt anéanties; pour les leur assurer, il a imprimé dans le cœur de tous les êtres vivants, un amour machinal pour leur progéniture; la femme est soumise à cet instinct comme tous les ani-

maux ; suivez ces mères qui nourrissent elles-mêmes leurs enfants, quelles qu'aient été leurs habitudes, leurs goûts avant leurs grossesses, elles oublient bientôt tous les objets de leurs plaisirs. Uniquement attentives à leurs enfants, elles passent les nuits sans dormir, à peine prennent-elles quelques moments pour assurer à leurs nourrissons une nourriture proportionnée à la délicatesse de leurs organes ; leurs repas sont pris à la hâte, elles ne mangent que ce qu'elles savent propre à fournir un bon lait ; toutes les heures du jour sont employées à laver, nettoyer, échauffer, amuser, nourrir, endormir l'objet de leurs amours.

Tous ceux qui les environnent les regardent avec pitié ; ils ne conçoivent pas comment on peut se rendre ainsi esclaves d'un chétif enfant ; comment on peut lui sacrifier ses goûts, ses plaisirs, son repos, sa santé ; enfin, ils les croient les plus malheureuses des femmes.

Elles, au contraire, trouvent un

plaisir indéfinissable dans tout ce qui les rebutoit lorsqu'elles étoient filles, elles font avec joie ce qui alors leur faisoit soulever le cœur; il n'est pas même rare de trouver des femmes qui avoient une antipathie marquée pour les enfants, devenir des meres tendres, des nourrices actives & vigilantes; elles ne conçoivent pas elles-mêmes leur métamorphose.

Tous ces phénomènes s'expliquent aisément par l'analogie tirée des animaux; un instinct puissant les entraîne, l'homme est soumis à ce même mouvement, son ame est susceptible de ces impressions radicales & primitives qui ont été destinées par le grand Être, & qui tendent toutes à son bonheur & à celui de l'espece.

Dans les animaux cet instinct suffit, la nature seule les conduit jusqu'au moment où leurs nourrissons peuvent vivre par leurs propres forces; elle les oblige sans cesse à faire tout ce qui convient le mieux à leur progéniture; mais

L'homme n'est point aussi directement sous son empire ; il a reçu du Ciel une volonté active , une raison éclairée , qui , soutenues & excitées par l'instinct , peuvent lui suggérer tous les moyens de conservation. Malheureusement cette raison , cette volonté sont souvent corrompues par les erreurs , les préjugés & les vices de toute espece , ces rouilles de l'ame sont quelquefois si profondes , qu'elles étouffent cette active impression de la nature ; alors des maux innombrables affligent les malheureux mortels , leur vie est un enchaînement éternel de miseres & de calamités ; une foule de causes physiques & morales ont successivement donné naissance à ces erreurs , à ces préjugés & à ces vices ; ce n'est point ici le lieu d'en faire l'énumération ; contentons - nous d'assurer que la plupart tiennent à des abus généraux , que les loix seules peuvent déraciner.

Mais pour revenir à notre objet , celle qui veut réussir dans la premiere éducation des enfans , doit

avoir l'ame & le cœur assez purs pour sentir toutes les influences de l'instinct primitif ; elle doit avoir l'esprit assez juste pour saisir & connoître les méthodes les plus utiles à la conservation des enfants : je fais que ces méthodes sont très-simples, qu'il ne faut ni science ni érudition pour les connoître ; mais je peux assurer qu'elles contiennent un assez grand nombre de préceptes pour mériter toute l'attention des esprits ordinaires, elles exigent d'être animées par la droiture du cœur, par cet amour naturel sans lequel elles sont impraticables. Pour vous le démontrer, apprenez qu'un enfant dès sa naissance est en proie aux douleurs de toute espece, la nature semble les avoir rassemblées en foule sur sa tête pour l'accoutumer aux travers sans nombre que l'ordre social lui prépare. Apprenez qu'un enfant a plusieurs besoins, que si vous négligez de les satisfaire, sa vie est en danger ; vous devez le nourrir, l'échauffer, le purifier des immondi-

ces qu'il apporte en naissant & de celles auxquelles il est journellement sujet ; vous devez le vêtir , lui procurer un doux sommeil , calmer ses douleurs ; tous ces objets exigent une foule de précautions essentielles , omettez - en une seule , vous êtes menacé de perdre votre enfant : toutes enlèvent une mere à elle-même , la rendent esclave de son nourrisson. Elle ne peut prendre que quelques heures d'un sommeil souvent interrompu , elle ne peut ni ne doit l'abandonner un seul instant sans l'exposer aux plus grands maux ; heureuse encore si par tous ces soins , elle le voyoit jouir d'une parfaite santé , mais elle ne doit pas s'en flatter ; l'enfance est une vraie maladie qui , comme toutes les autres , a son commencement , son accroissement , son plus haut période , son déclin & sa fin.

Dans chaque période le malheureux nourrisson effraie sa mere par des symptomes qui la menacent de le perdre ; c'est dans ces crises ter-

ribles que les semaines entières s'écoulent sans que l'enfant jouisse d'un seul moment de repos ; la nourrice tourmentée par les maux qu'elle prévoit , ne peut ni ne doit s'abandonner à une dangereuse sécurité ; elle aura donc sans cesse l'œil tourné sur son enfant , elle travaillera à calmer ses douleurs , mettra en œuvre tous les secours qui ont réussi dans pareille rencontre , elle interrogera ses amies qui ont acquises par une longue expérience des connoissances utiles sur cet objet , elle étudiera les préceptes que les maîtres de l'art ont transmis à la société ; toujours guidée par un instinct actif , elle passera plusieurs années dans les occupations les plus assidues ; les plaisirs bruyants n'auront aucune prise sur son cœur maternel , elle se délectera en voyant les suites heureuses de ses soins , les sourris enchanteurs de son enfant feront sa récompense & lui causeront ces douces émotions qui équivalent au moins à ce trouble , à ce délire

SUR LA DÉPOPULATION. 263
qu'entraînent les grandes passions.

Pour résumer, la vraie nourrice doit être soumise à l'instinct maternel, elle doit avoir l'ame exempte d'erreurs, de préjugés, le cœur sans vices & sans passions; elle doit connoître les moyens les plus efficaces pour nourrir, entretenir, conserver les enfans: voyons maintenant si les nourrices mercénaires peuvent remplir ces conditions.

CHAPITRE SECOND.

*Les nourrices mercénaires peuvent-elles
remplacer les mères pour nourrir les
enfans?*

Nous avons vu que cet instinct tout puissant qui oblige les mères à s'oublier entièrement pour ne s'occuper que de leurs nourrissons, est absolument nécessaire pour leur faire surmonter les obstacles qui s'opposent sans cesse à la conservation de leurs enfans, que c'est lui

qui les empêche de sentir les peines, les travaux & les dégoûts qu'entraîne nécessairement le nourrissage ; nous devons donc examiner, avant de décider, si les nourrices mercénaires peuvent remplir leurs pénibles fonctions ; si elles ont cet instinct maternel pour les enfants dont elles doivent être chargées : pour prononcer pertinemment sur ce sujet, écoutons l'expérience.

Il est certain que cet instinct est inné dans le cœur de la mere, que ce n'est point l'enfant qui l'inspire ; pour vous en convaincre, jetez un coup d'œil sur ce troupeau qui sort de l'étable, voyez ces agneaux qui marchent chacun à côté de leurs meres : observez-vous qu'une seule Brebis se charge de nourrir celui qu'elle n'a pas engendré ? cependant elle le voit chaque jour ; si le nourrisson inspiroit cet instinct, nous verrions les brebis qui ont perdu leurs agneaux, s'attacher naturellement à ceux qui seroient délaissés ; or cela ne se voit jamais : donc l'instinct maternel est inné à
la

la mere, & n'est point excité par la présence de l'enfant.

Passons de l'observation des animaux à celle que l'espece humaine peut nous fournir ; questionnez les nourrices sinceres, demandez-leur, si lorsqu'elles ont commencé à nourrir des enfans étrangers, elles ont senti pour eux ces émotions, cet attachement, cet amour que leurs propres fruits leur avoient inspirés, elles vous répondront que non, qu'elles n'ont été portées à leur donner des soins que par l'intérêt, la religion & l'humanité.

Questionnez vos femmes elles-mêmes, sentent-elles cette douce révolution que cause l'instinct, à la vue des enfans de leurs plus cheres amies ? elles vous avoueront qu'il y a une différence immense entre les sentimens que leurs propres enfans leur ont inspiré & ceux qu'elles éprouvent à la vue des étrangers.

Si toutes ces observations sont vraies, comme tout le monde peut s'en convaincre, si cet instinct est absolument nécessaire pour faire réussir la premiere éducation méde-

Tome II.

M

cinale , concluons que nous devons présumer que les nourrices mercénaires n'ayant pas cet instinct , ne pourront s'acquitter dignement de la noble fonction du nourissage : mais j'entends les clameurs de ces demi-observateurs qui assurent que les nourrices s'attachent à des enfants étrangers , & qu'elles les quittent avec peine ; oui , j'avoue ce phénomène , je l'ai quelquefois observé ; mais j'ai vu , & les nourrices elles-mêmes me l'ont avoué , que cet attachement ne vient que lentement , qu'il n'est jamais semblable à cet instinct naturel qui les portoit vers leurs propres enfants , qu'elles ne sentent de vives émotions que vers la fin du nourissage ; que ce penchant étoit assez semblable à celui qu'elles pourroient avoir pour un animal qu'elles auroient nourri ; je dis plus encore , j'ai vu que les seules nourrices sages & vertueuses goûtoient ces émotions , que toutes celles qui étoient esclaves de l'avarice , de l'ivrognerie , de la paresse , de la luxure , n'avoient jamais donné la

moindre preuve de cet oubli d'elles-mêmes envers les enfants étrangers ; que souvent , il est vrai , elles jouoient les sensibles ; mais leur conduite prouvoit assez que ce n'étoit qu'une petite charlatanerie, qu'elles employoient pour captiver la confiance des parents ; je le répète, les meres ne doivent point espérer de communiquer aux nourrices cet instinct conservateur de l'espèce humaine qu'elles ont reçues du Ciel, elles doivent tout au plus se flatter que la vertu & la religion suppléeront faiblement à la sollicitude maternelle : voyons donc si le plus grand nombre des nourrices sont assez vertueuses pour faire espérer qu'elles rempliront dignement les pénibles fonctions auxquelles elles s'engagent.

Une funeste & triste expérience nous apprend que le vil égoïsme regne despotiquement sur le cœur de tous les hommes ; les relations sociales , le luxe , les besoins factices & imaginaires ont déjà presque étouffés ces sentiments naturels

M .

de bienveillance pour nos semblables, & de modération dans les plaisirs; dans la primitive société les hommes, n'obéissant qu'à la voix suprême, ne cherchoient qu'à satisfaire leurs besoins naturels, ils ne convoitoient d'autres objets que ceux qui servoient à soutenir leur existence physique; leurs relations ne s'étendoient que sur ce qui pouvoit assouvir les desirs modérés que la nature leur inspiroit; Dieu avoit gravé dans leur cœur deux grands principes qui les dirigeoient sûrement dans toutes leurs démarches; il leur avoit inspiré une horreur de leur destruction, qui leur faisoit éviter tous les excès, une horreur pour celles de leurs semblables, qui, en les éloignant de leur faire souffrir aucun mal, les portoit à les soulager dans leurs besoins; dans cet heureux temps l'espece humaine multiplioit à l'envi, chaque génération voyoit naître une multitude d'hommes nouveaux, déjà même la terre étoit menacée d'être surchargée par le nombre de ses en-

fanté ; mais bientôt ces craintes cessèrent , la perfectibilité dont l'homme étoit susceptible donna naissance à l'effervescence des passions , elles établirent de nouveaux rapports , ses besoins augmentèrent , bientôt il sentit s'affoiblir les impressions naturelles ; plus vivement agité par l'amour de lui-même que par celui de ses semblables , & ses besoins ayant multiplié à l'infini , il ne put les satisfaire qu'au détriment de son espèce.

Dans cet état critique la société humaine perdit pour jamais la paix qui avoit fait son bonheur , une guerre éternelle se déclara entre les hommes. Dans l'état primitif ils s'aimoient mutuellement ; dans l'actuel leur bonheur dépend nécessairement du malheur de leurs frères ; ils ressemblent à ces animaux aquatiques qui étant sans cesse acharnés les uns contre les autres , ne vivent , ne subsistent que par la destruction.

Aujourd'hui ces causes ont reculé les bornes de leur empire aussi

loin qu'elles pouvoient s'étendre , la dépravation est à son comble , la masse des objets convoités par les hommes est divisée en deux portions très - inégales ; quelques favoris du hazard se sont emparés de la plus considérable. La moindre est distribuée par parcelles plus ou moins infiniment petites au sept huit au moins de l'espece humaine ; cette inégalité donne lieu à un effort réciproque , le riche toujours dévoré par des desirs extravagants travaille à enlever au pauvre la foible nourriture que le sort lui a abandonnée ; celui-ci se persuadant que l'autre est plus heureux que lui , fait tous ses efforts pour lui enlever une partie de ses richesses.

De cette funeste source coule sans cesse un torrent de calamités ; le riche ayant émoussé ses sens , les irrite par des moyens extraordinaires ; son exemple s'étend sur tous les ordres de la société ; les besoins naturels assouvis , l'ame ne pouvant jouir ici-bas d'un seul moment de

repos, se livre aux chimères de toute espèce; l'ambition s'empare de tous les cœurs; on veut dominer sur ses semblables, depuis le Monarque jusqu'au Pasteur le plus accablé sous le poids de la pauvreté, tous veulent jouir d'une réputation, on ne veut pas passer pour vertueux, (depuis plusieurs siècles ce mot est mis au rang de ceux qui ont jadis eu une signification, mais qui aujourd'hui n'exprime qu'une antique chimère;) on veut passer pour riche, pour jouissant de tous les plaisirs charnels, parce que les âmes abruties n'estiment plus que les richesses & les prétendus biens qu'elles procurent.

Dans cet état de dépravation, sera-t-on surpris si les hommes, soumis à la conscience, à la vertu, & à la religion sont extrêmement rares; si dans tous les états on ne consulte que son intérêt, ses plaisirs, son bien être, tels que l'opinion les fait imaginer? sera-t-on étonné si j'avance, après ce long écart, qui ne paroîtra pas déplacé à ceux

qui pensent , que le plus grand nombre des nourrices soient sans sentimens , sans vertu , sans religion & par conséquent incapables de remplir dignement leurs fonctions , que livrées à tous les vices , à tous les préjugés , à toutes les erreurs , elles nuisent presque toujours aux malheureux qu'on leur confie , leur donnent la mort de mille manieres , ou si elles les rendent encore vivants à leurs parents , que la plupart de ces innocents soient foibles , délicats & sujets à des légions de maladies.

Oui , les hommes sont corrompus sur toute la surface de notre globe ; mais ils ont porté leur délire à son plus haut période , lorsqu'ils se sont entassés dans les grandes villes ; c'est dans ces repaires de tous les vices , que la race humaine offre les tableaux les plus humiliants ; leur influence s'étend aux environs d'une maniere plus ou moins sensible , suivant la proximité ou l'éloignement de ces centres de miseres. En effet , nous observons que chez les habitants des campagnes

avoisinant une grande ville, leurs mœurs sont plus corrompues ; aussi peut-on dire avec vérité que les enfants des citadins sont punis des péchés de leurs pères ; leurs nourrices ont été corrompues par les grandes villes, ils sont les victimes des vices que leurs pères ont inspirés ; c'est ce que nous allons développer dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE TROISIEME.

Vices, préjugés & erreurs des nourrices mercénaires, funestes aux enfants.

LEs femmes des campagnes qui viennent chercher des nourrissons à la ville, ne sont déterminées à cette démarche que par l'appas du gain ; c'est une vérité que personne ne me contestera ; aussi n'ayant que l'intérêt en vue, elles s'inquiètent fort peu si elles ont les qualités nécessaires pour être

M 5

174 DISSERTATION
nourrices. Elles cachent avec un
soin extrême leurs défauts & leurs
infirmités ; souvent elles sont atta-
quées de maladies graves qui en
altérant leur lait, communiquent
aux enfants des vices incurables.

Plusieurs, par exemple, sont cou-
vertes de dartres ou sont infectées
de la gale ; nous avons souvent vu
des malheureux nourrissons qui ayant
sucé avec le lait les germes de ces
deux hideuses maladies, ont été
presque toute leur vie tourmentés
par des éruptions dartreuses, qui
par un flux & reflux perpétuel ne
les ont presque jamais laissés en
repos.

Il n'est pas rare non plus de voir
des nourrices assez impudentes pour
se présenter avec tous les sympto-
mes du scorbut, ou des écrouelles ;
mais ce qui est étonnant, c'est que
des parents sont assez stupides, ou
pour négliger de les examiner, ou
après les avoir examinées, pour leur
livrer leurs enfants ; qu'arrive-t-il ?
ces tristes victimes de leur bévues
sont livrées toute leur vie à ces

deux fléaux qui , en infectant la masse de leurs humeurs , leur procurent une multitude successive d'accidents douloureux.

Les enfants du peuple sont surtout très-exposés à ce malheur ; leurs parents se croyant trop heureux de trouver des nourrices de bonne composition , s'inquiètent fort peu si elles sont saines ou non ; cependant ces enfants méritent autant que ceux des riches que l'on veille à leur santé ; ils doivent être un jour des citoyens très-précieux à la Patrie ; c'est eux qui fourniront des soldats , & des artisans de toute espece ; s'ils ont été négligés dans leur enfance , ils seront toute leur vie des sujets foibles & maladifs , & ce qui est plus douloureux encore , des souches éternelles de générations dépravées.

Ceux qui ont peu observé les habitants des campagnes , ou qui ne les jugent que sur les portraits qu'en ont fait les Philosophes & les Poëtes , s'imaginent bonnement que la débauche y exerce foiblement son

empire, que les villages qui avoient les grandes villes présentent une foule d'exemples de chasteté & de pudeur; qu'ils se trompent lourdement dans leurs spéculations! les Campagnards sont presque aussi débauchés que nos artisans, les fréquents séjours qu'ils font à la ville leur fournissent très-souvent l'occasion de connoître des filles perdues qui leur communiquent généreusement les germes de cette infame maladie, qui depuis Christophe Colomb, infecte les sources du genre humain; leurs femmes ont presque toutes été long-temps en service dans la ville, leur commerce avec les laquais est assez connu, pour qu'on doive présumer que lorsqu'elles se marient, elles ne sont pas toujours des vestales à l'abri de la censure; aussi apportent-elles assez souvent à leurs maris des tristes rels de leur libertinage; d'ailleurs les commerces illicites, les adulteres sont très-fréquents dans nos campagnes, & par cette raison n'y eût-il que trois personnes d'infectées dans chaque

village, bien-tôt la contagion s'étendrait, comme cela arrive en effet, sur une partie des habitants : cependant le croiriez-vous ? quoique les femmes de la campagne savent très-bien qu'elles ont cette honteuse maladie, se laissant entraîner par l'appas du gain, elles osent demander des nourrissons, jugez des suites de cette démarche ; ces malheureux innocents pompent avec le lait un venin qui, dans l'ordre de la Providence, ne devoit que servir de frein & de punition à la débauche ; chaque jour nous avons le chagrin de voir des exemples frappants de ce malheur ; les maux que nous avons observé, nous font présumer que le mal est plus grand que nous ne l'avions d'abord soupçonné ; mais ce qui nous fait gémir sur le sort de ces malheureuses victimes de la débauche des nourrices, c'est que sur cent, à peine peut-on en sauver une seule.

Les dartres, la gale, le scorbut, les écrouelles, la vérole ne sont pas les seules maladies que les nourri-

ces peuvent communiquer aux enfants, toutes celles qui, ayant leur siége dans la région du bas-ventre, empêchent la digestion & ne permettent pas aux organes d'élaborer un chyle propre à fournir un lait de bonne nature; toutes ces maladies, dis-je, comme dégoût, coliques venteuses, obstructions, diarrhées chroniques, peuvent causer aux enfants une multitude de maux; nous avons souvent vu périr des nourrissons d'obstructions, leur ventre étoit gros, tendu, ballonné, une maigreur générale se présentoit à la vue; leur peau étoit pâle, sèche, plombée, une foiblesse singulière les rendoit incapables de mouvement; après un mûr examen nous nous sommes toujours assurés que la mere ou la nourrice étoit attequée de maladies chroniques qui empêchoient la sécrétion & l'excrétion d'un lait salutaire; ces enfants pour la plupart, avoient été assez bien soignés pour que nous n'imputassions leur mort ni à la négligence ni à aucun accident ordinaire.

Nous voyons encore assez souvent des nourrices qui ont très-peu de lait, oser se charger des enfants étrangers ; dès les premiers jours elles s'apperçoivent qu'elles ne peuvent tirer de leurs mamelles une nourriture suffisante, pour leur soutien & leur accroissement ; d'ailleurs elles prévoient qu'elles en seront affoiblies, leur digestion leur fournit à peine pour se nourrir, vu la foiblesse de leur estomac & leur peu d'appétit ; cependant elles veulent criminellement suppléer au lait qui leur manque par des aliments grossiers qui ne pouvant être transmutés par les organes délicats des nourrissons, causent à ces malheureux des engorgements funestes, dépravent leurs humeurs & donnent lieu à plusieurs maladies qui les tuent ou ne leur font espérer qu'une vie pleine d'amertume & parsemée de tourments ; la principale & la plus meurtrière se nomme écrouelles, ou vulgairement humeurs froides ; je ne hazarderois rien, en assurant que le tiers au moins des enfants de

Lyon sont attaqués de cette maladie ; il ne se passe pas une semaine que je n'en voie, soit à l'Hôtel-de-ville, ou dans mon cabinet, ou en ville au moins une vingtaine : tous mes Confreres m'ont avoués qu'ils en voyoient autant, Mr. Magneval, célèbre Médecin de l'Hôpital général, m'a souvent dit que les écrouelles étoient presque toujours compliquées avec les maladies qu'il a traitées. D'après ces faits on conclura peut-être que les humeurs froides sont toujours héréditaires, que la débauche de nos ouvriers, leur mauvaise nourriture en sont les seules causes, cette conclusion paroîtra très-hazardée si on fait attention aux faits suivans : 1°. Je vois tous les jours des enfants nés de parents exempts de cette maladie, en être infectés en revenant de nourrice ; 2°. la plupart des servantes des ouvriers qui sont nées à la campagne apportent les germes des humeurs froides en venant à la ville ; 3°. le plus grand nombre des enfants de Bresse & de

la plaine du Dauphiné sont scrophuleux.

Tous ces faits qui sont très-vrais prouvent , si je ne me trompe , que les nourrices sont la cause principale de cette maladie , bien entendu cependant que l'on accordera quelque influence au terroir , à l'hérédité , &c.

Parlerons-nous de ces misérables qui , guidées par un intérêt fardide , & sourdes à la voix de leurs conscience , ont l'effronterie de se présenter chez nos artisans , sans avoir une goutte de lait dans leur mamelles ; si nous assurons que ces nourrices ne sont pas rares , on ne voudra pas nous croire : cependant nous savons très-bien qu'elles existent & nous n'en sommes pas surpris ; elles ont encore , si vous voulez un reste de vieux lait qu'elles proposent de faire voir aux femmes qui sont chez l'accouchée ; souvent on les croit sur leur parole , d'autres disent que la fatigue du voyage a fait couler leur lait , ou que la douleur les a obligé d'allaiter des

enfants de leurs amies avant d'arriver à la ville ; toutes ces mauvaises raisons satisfont des pauvres ouvriers qui n'y regardent pas de si près , & qui d'ailleurs ne se croient pas en droit , par la modicité de la somme qu'ils paient , de faire les renchéris ; cependant les scélérates emportent les enfants , les nourrissent avec des châtaignes , des truffes , du gros pain mâché , leurs font boire du petit vin ou des vins aigres , tournés ; en peu de jours tout le ventre est empâté , bien-tôt après les convulsions surviennent ; & ces malheureux petits innocents meurent , aussi évidemment assassinés que si on leur avoit plongé un poignard dans le sein.

Un exemple plus commun & aussi condamnable est fourni par ces nourrices avarés , qui immédiatement après leurs couches , demandent des enfants à allaiter ; elles offrent , il est vrai , des mamelles pleines de lait , elles ont même l'air sain & bien portant ; à les entendre elles ont eu le malheur de perdre leurs propres

enfants, on les croit bonnement sur leur parole, on se glorifie même d'avoir trouvé d'aussi bonnes nourrices ; mais, qu'arrive-t-il ? comme ces scélérates en ont imposé, & que leurs enfants sont vivants, on doit croire qu'elles leur prodigueront leur lait, & affameront les petits étrangers ; en effet, pour suppléer au défaut du lait, elles les traitent comme celles qui n'en ont point à donner, aussi les voit-on presque tous périr. Voulez-vous que je vous fasse gémir sur l'anarchie qui regne dans cette partie de l'administration ? apprenez que l'on a vu des nourrices emmener deux, trois, quatre enfants dans le même jour ; apprenez que d'autres ont poussé l'inhumanité jusques à les exposer dans la ville au lieu de les emmener & faire croire six mois après qu'ils étoient morts. Mais laissons ces observations affligeantes, & passons à d'autres griefs.

Les femmes de la campagne qui emmènent de la ville des nourrissons, lorsqu'elles sont enceintes

ou qui le deviennent quelques mois après, sont encore plus communes que toutes celles dont nous avons parlé ; il y a peut-être peu de meres dans les grandes villes , qui , ayant eu plusieurs enfants , n'ayant été trompées pour quelqu'un d'eux par ces avarés campagnardes ; je peux assurer que j'en connois très-peu qui ne m'aient assurés en avoir été les dupes ; toutes les personnes que j'ai consultées à ce sujet, m'ont dit qu'elles voyoient chaque jour , dans presque toutes les maisons , des enfants que l'on avoit été obligé de changer de nourrices pour ce sujet ou qui avoient été les victimes de la méchanceté de ces cruelles nourrices ; ces faits établis , raisonnons : tous les Médecins conviennent que le lait des femmes enceintes est meurtrier pour les nourrissons , il acquiert au commencement de la grossesse un caractère étranger qui le rend âcre & par conséquent incapable de fournir une bonne nourriture ; ce lait peut occasionner plusieurs maladies mor-

telles; les convulsions en font souvent les suites funestes, on ne pourroit nombrer les enfants qu'elles immolent chaque année, nous en avons souvent vu périr par cet accident, quoiqu'ils eussent été très-bien ménagés d'ailleurs, & nous nous sommes presque toujours assurés que la grossesse de leur nourrices avoit donné lieu à leurs maladies; ceux qui évitent ce grand fléau ont une enfance très-orageuse & sont toute leur vie d'une constitution foible & délicate: nous pouvons attester que depuis dix ans que nous nous occupons des enfants, il s'est écoulé peu de jours où nous n'ayons eu occasion de questionner des adultes qui ne reconnoissoient d'autres causes de leur délicatesse & de leur pente à toutes les maladies que la méchanceté de leurs nourrices, qui les avoient long-temps allaités pendant leur grossesse; cette manœuvre qui est très-générale & très-meurtrière, mérite toute l'attention des Magistrats qui connoissent la nécessité de la population.

La pauvreté des nourrices n'est pas moins funeste aux enfants que leur méchanceté ; le plus grand nombre se trouvant plongées dans la misère la plus affligeante, s'imaginent trouver une espèce de soulagement, en se chargeant des nourrissons étrangers ; mais, hélas ! qu'elles leur deviennent nuisibles ; obligées de travailler à la sueur de leur front, elles passent la plus grande partie de la journée, éloignées de leurs chaumières ; pendant ce long espace de temps, le malheureux enfant est noyé dans ses excréments, collé dans un berceau, garrotté comme un criminel, il n'a que langue de libre, aussi ne témoigne-t-il ses douleurs que par des cris ; dévoré par les insectes de toute espèce, abandonné absolument ou confié à d'autres enfants ; jugez de sa pitoyable situation : cependant la nourrice arrive couverte de sueur & hors d'haleine, elle prétend le calmer en lui présentant le mamelon ; l'enfant tourmenté par la faim tette avec avidité ; mais

quel lait pompe-t-il dans ces cruels moments ? un lait échauffé par un exercice violent , un lait âcre, séreux, jaunâtre ; aussi bientôt les accidents les plus effrayants le mettent à deux doigts du tombeau : ce lait altéré se digere avec peine ou ne fournit que des sucs corrompus qui en irritant les nerfs les ébranlent , causent des étranglements, la cangrene & la mort. Je me rappelle entre autres exemples que je pourrai citer d'avoir vu périr un enfant par cette funeste cause : sa mere avoit travaillé trois heures dans une vigne & à l'ardeur du soleil, elle arrive toute en feu & couverte de sueur, je lui représentai le danger dans lequel elle alloit jetter son nourrisson si elle s'opiniâtroit à l'allaiter ; dans ce moment elle sembla écouter mes avis , mais bientôt fatiguée par les cris perçans de l'enfant, elle le rassasia de son lait qui étoit encore tout fumant ; bientôt après elle vit arriver tous les accidents que j'avois prévus , son malheureux enfant fut trois heures

dans un accablement universel ; il respiroit avec peine , une sueur froide couloit sur son visage , quelques heures après , les convulsions attaquèrent les extrémités & devinrent si violentes qu'en deux jours il périt sans que j'eus la consolation de pouvoir le soulager , vu l'entêtement de la nourrice & de ses commeres qui s'opposèrent toujours à l'administration des remèdes que je proposai.

Non-seulement la pauvreté des nourrices les oblige à donner à leur nourrissons un lait échauffé & les empêche de les soigner avec assiduité , mais encore elle les met dans l'impossibilité de les sevrer avec méthode & d'une manière avantageuse ; n'ayant pas le plus souvent du pain pour leurs maris & leurs propres enfants , comment pourra-t-on se flatter qu'elles fourniront des aliments proportionnés à la délicatesse des organes des nourrissons ; elles ne leur donneront en les sevrant qu'un pain sec & enfumé , des truffes , des châtaignes & d'autres ali-
ments

ments indigestes qui les farciront d'obstructions & leur occasionneront une foule de maladies, comme desséchement, marasme, hydro-pisie, &c. mais n'insistons pas davantage sur ce sujet, quelque important qu'il soit, puisque nous avons encore tant d'autres chefs d'accusation à développer.

De tous les vices des nourrices, la paresse est peut-être la plus funeste aux enfants ; n'étant point aiguillonnées par l'instinct maternel, & n'ayant consulté qu'un vil intérêt ; sera-t-on surpris, si elles n'accordent à leurs nourrissons que les soins qu'elles ne peuvent leur refuser sans les voir périr dans le moment ? sera-t-on surpris s'ils sont toujours dans leur plan, les derniers objets dont elles doivent s'occuper ? Elles ne rougissent pas de les laisser croupir dans l'ordure des journées entières ; elles laissent écouler des semaines sans changer une partie de leurs vêtements ; cependant tous les Médecins prêchent sans cesse qu'il est de la dernière

Tome II.

N

importance pour tous les âges de se garantir de la mal-propreté : négliger ce précepte, c'est s'exposer à une foule de maladies ; laissez-vous un enfant enseveli dans ses excréments, la chaleur de son corps en accélérera la putréfaction ; les parties les plus subtiles & les plus âcres étant repompées par les pores de la peau, feront fermenter les humeurs qui circulent dans les vaisseaux & occasionneront des fièvres de très-mauvais caractère ; si par bonheur pour le nourrisson ces corpuscules vénéneux sont évacués par les différents couloirs, le marc des excréments en irritant sa peau délicate, l'enflammera, causera des excoriations, qui, en affoiblissant son organisation, la disposera à plusieurs maladies cutanées qui tourmenteront ce misérable enfant pendant toute sa vie.

Combien de fois n'avons-nous pas été témoins de tous ces maux ? combien d'enfants n'avons-nous pas trouvés abandonnés, délaissés, & sans aucun secours ; ils étoient cou-

chés dans des berceaux posés sur des terrains humides, dans des rès de chauffées; en les débarrassant de leurs liens, nous les avons vu couverts d'excréments qui annonçoient assez leur long séjour par des exhalaisons empestées; la peau de ces malheureux étoit toute enflammée; ils étoient couverts d'ulcères fordides.

A notre arrivée ils auroient percé le cœur le plus féroce par leurs gémissements; jugez de leurs tourments par le prompt soulagement qu'ils ressentoient lorsqu'ils étoient libres & déliés; cependant plusieurs causes devoient encore les engager à se plaindre: ils étoient tout écorchés; en effet, si on les touchoit un peu rudement, ils jettoient des cris perçants. Toutes les nourrices, il est vrai, ne poussent pas la négligence jusques à ce point criant; cependant nous pouvons assurer qu'il y en a très-peu qui soient assez vigilantes pour conserver leurs enfants dans un état de propreté assez recherché, pour leur éviter entière-

ment les maladies qui les menacent ; très-peu sont assez aisées ou assez actives pour laver souvent les langues , les drapeaux , les couchettes ; la plupart le font rarement , les dessèchent mal , ne renouvellent jamais les petits matelas : par toutes ces négligences les enfants sont perpétuellement environnés d'une atmosphère surchargée de matières putrides ; cet air altère leurs poulmons , leur cause des engorgements qui sont accompagnés de toux violentes avec assoupissement ; leur visage est violet ; ils sont suffoqués par la violence de la toux ; mais les maux que la mal-propreté , le mal-être occasionnent ne se bornent pas à ces accidents ; les cris que les douleurs leur arrachent continuellement donnent lieu à des descentes , à des hernies de toute espèce ; ceux qui ont un peu étudié les enfants , sont justement frappés de la multitude de herniaires que l'on ramène chaque jour de la campagne ; j'ai peu connu de familles nombreuses dans lesquelles un ou deux enfants

n'aient apportés cette incommodité de nourrice ; cependant elle est plus grave que l'on ne le croit ; plusieurs en meurent dans leur enfance , d'autres sont tourmentés toute leur vie par des douleurs plus ou moins vives , qui sont quelquefois suivies d'étranglements des intestins , de la gangrene & de la mort.

Oui , je ferois un gros livre , si je voulois exposer en détail tous les accidents que j'ai vu arriver aux enfants par la négligence de leurs nourrices ; c'est ce vice qui les oblige de les coucher avec elles pour ne pas avoir la peine de se lever la nuit : qu'arrive-t-il , sur-tout quand elles les mettent entre elles & leurs maris ? par les mouvements involontaires qu'elles font en dormant , elles se pressent contre l'enfant , qui étant comprimé entre elles & leurs maris , ou couvert par leur corps , est ou étouffé ou dangereusement blessé. Ne croyez pas que ces accidents soient rares ; sans citer ce que j'ai vu ou entendu dire par des personnes dignes de foi , écoutez le fa-

vant Raulin qui a fait d'excellentes observations sur tout ce qui regarde les enfants ; il vous apprendra qu'un Médecin s'est assuré que sur une petite paroisse de son voisinage, six enfants avoient été étouffés dans l'espace d'un an dans le lit de leurs nourrices qui les avoient couchés avec elles, dans le dessein de s'épargner la peine de se lever la nuit pour leur donner les soins nécessaires.

Tous les jours nous apprenons que nos nourrissons meurent presque subitement ; on les a vu la veille, ou on en a eu des nouvelles : soupçonnez dans tous ces cas une mort violente causée par la négligence des nourrices.

Celles qui ne couchent pas leurs enfants avec elles, mettent leurs berceaux sur leur lit ou à côté sur des mauvaises tables, souvent elles les laissent là pendant le jour ; qui ne voit que cette méthode est très-dangereuse ? elle peut donner lieu à plusieurs accidents ; la nourrice mal éveillée peut les renverser en tâton-

nant ; les autres enfants pendant le jour peuvent les faire tomber en les berçant ; dans ces chûtes les malheureux se blessent ou éprouvent des émotions très-pernicieuses.

Nous ne saurions trop le répéter, les enfants ressentent les funestes effets de tous les vices de leurs nourrices ; celles qui sont abandonnées à la luxûre leur causent souvent une mort prompte ; qu'elles les allaitent immédiatement après avoir assouvi leurs passions , au lieu de leur faire sucer un lait doux & salubre , elles ne leur fournissent qu'un suc exalté , échauffé , qui non-seulement trouble leurs humeurs , mais encore leur cause des accidents fâcheux ; on a vu des enfants périr par les convulsions les plus effrayantes , pour avoir tété leurs nourrices après la copulation ; d'ailleurs les pensées luxurieuses , les attouchements , la masturbation occasionnent des mouvements brusques dans les humeurs des nourrices , les exaltent & leur donnent une acrimonie très-dangereuse pour leurs

nourrissions : cependant quelque impétueuse que soit la luxure , quelques révolutions qu'elle occasionne à la mere & à l'enfant , elle est infiniment moins dangereuse que la colere.

Les femmes de la campagne se livrent sans ménagement à tous les mouvements naturels ; n'ayant reçu aucune éducation , elles ignorent les motifs qui pourroient s'opposer à l'impétuosité de leurs passions ; leur condition est d'autant plus à plaindre, qu'ayant été jetées comme les femmes opulentes hors des barrières circonstrictees par la nature , elles éprouvent tous les maux qu'entraînent les rapports sociaux , sans pouvoir connoître les puissants remèdes que ces mêmes rapports ont fait imaginer ; aussi ne doit-on pas être surpris si celles qui sont nées avec des tempéraments extrêmes sont malheureuses toute leur vie , & rendent tels tous ceux qui les environnent ; une nourrice emportée , par exemple , fera infailliblement supporter son humeur à son nourrisson ;

en effet , on en voit chaque jour qui fatiguées des cris des enfans souffrants , sont assez barbares pour les battre avec acharnement ; à la moindre occasion elles les brusquent, les rebutent : on en voit même qui poussent la barbarie jusqu'à blesser dangereusement ces malheureuses victimes de leur fureur. Mere tendre ! qui espérez que celui que vous avez mis au jour sera votre consolation , votre soutien , votre défenseur dans votre vieillesse , tremblez de le confier à ces nourrices sujettes à la colere ; si elles ne font pas périr cruellement votre enfant , elles lui communiqueront certainement le poison destructeur qui leur aliène si souvent l'esprit ; ce sera , n'en doutez pas , un homme vif , bouillant , colere , emporté ; jamais ni sa vie ni son honneur , ne seront un seul jour en sûreté ; il sera éternellement exposé aux poursuites de la Justice pour les cruautés que son emportement lui fera exercer sur tous ceux qui auront quelque relation avec lui ; vous-même , mal-

gré votre sacré caractère de mere ; vous ferez cent fois la victime de sa colere : voilà les malheurs qui vous menacent ; apprenez donc à connoître le caractère & le tempérament de celles à qui vous voulez confier votre enfant ; si cet Essai vous intéresse par les vérités qu'il contient , je pourrois vous communiquer dans une autre Dissertation les moyens de distinguer par l'inspection le tempérament des nourrices , leurs bonnes & leurs mauvaises qualités.

Si nous parcourons par ordre les vices auxquels les foibles mortels sont sujets , la méprisable gourmandise se présente à notre esprit ; les campagnards connoissant peu les plaisirs délicats , sont réduits par leurs conditions aux plus grossiers ; leurs ames ont les mêmes desirs que celles des opulents , mais les objets qu'elles convoitent ne sont ni ne peuvent être les mêmes ; les sensations agréables que procure l'organe du goût sont de tout âge , de tout état , & de toutes les conditions ; mais nous remarquons qu

dans l'ordre social, moins les hommes exercent leurs facultés intellectuelles, plus ils sont esclaves de l'aveugle sens dont nous parlons; les habitants de la campagne, dont les idées sont aussi peu multipliées que les objets qu'ils desireront, n'ont que des étincelles de génie & d'intelligence; leur vie est le plus souvent aussi automatique que celle des animaux; cependant leur âme a sans cesse besoin d'être affectée par de nouvelles impressions; dès qu'ils cessent de travailler à leurs terres, ils passent les restes de leur temps à boire & à manger; peu à peu l'habitude diminue le plaisir que l'usage modéré des aliments leur procuroit; à mesure que leurs sensations s'affoiblissent, ils s'efforcent de les ramener à leur première vigueur en augmentant la quantité des causes de l'impression, c'est-à-dire des boissons & des aliments: voilà pourquoi presque tous les campagnards sont sujets au vin; voilà pourquoi ils ne reconnoissent d'autres plaisirs que la table & l'i-

vresse ; leurs organes se plient aisément à cette tension que leur procurent les liqueurs fermentées ; dès qu'elle cesse, ils sentent bientôt un ennui, un mal-être qui les forcent presque malgré eux à recourir au vin, qui seul peut rétablir l'éretisine ou cette tension auxquels ils se sont habitués ; les femmes de la campagne sont soumises aux mêmes causes, aux mêmes habitudes que les hommes ; elles aiment comme eux le vin & tous les mets âcres, durs, difficiles à digérer ; leurs organes grossiers veulent être excités par des vins austères & des aliments acrimonieux : ce régime, ces habitudes, ne sont pas absolument aussi nuisibles à leur santé qu'ils le seroient aux habitants efféminés des grandes villes ; mais comme elles commettent souvent des excès dans l'usage du vin & des autres aliments, non-seulement elles en sont incommodées, mais encore celles qui nourrissent, causent des maladies mortelles à leurs enfants. Pour s'en convaincre, on doit savoir

que nous purgeons très-efficacement un nourrisson en faisant prendre une Médecine à sa mere ; tous les médicaments qui affectent la nourrice influent également sur le nourrisson : or le vin pris avec excès, les aliments âcres sont regardés par tous les Médecins comme des médicaments ; en conséquence on peut assurer que si une nourrice mange avec excès de certains aliments, si elle boit beaucoup de vin, son nourrisson sera exposé aux plus grands maux ; supposez même qu'elle n'en soit pas elle-même incommodée. Nous avons vu périr plusieurs enfants qui avoient été allaités par des nourrices prises de vin ; nous avons vu survenir des coliques à d'autres, parce que leurs nourrices avoient mangé des raves, des raiforts, des fruits aigres, âpres, &c. ces défauts de régime enlèvent chaque année des milliers d'enfants ; c'est une des causes principales de la Dépopulation ; mais le mal s'étend encore plus loin, l'ivrognerie des nourrices se communique aux nourrissons : nous

n'ignorons pas que M. Brouset, dans son excellent Traité de l'éducation médicale des enfants, assure que cette ancienne observation n'est pas bien constatée, qu'il a lui-même été nourri par une femme très-sujette au vin sans en avoir éprouvé aucun mal, & sans être enclin à la crapule ; malgré cette respectable autorité, nous pouvons avancer hardiment que la passion pour le vin se communique aux enfants ; nous en avons observé plusieurs, qui ayant été nourris par des femmes sujettes à s'enivrer, aimoient le vin avec excès, en buvoient avec sensualité, & ont réellement été des ivrognes très-décidés. Ces observations n'infirmement point celles de Mr. Brouset ; tous les vrais Médecins savent que mille accidents souvent indéterminables, peuvent faire varier l'influence de telle cause donnée sur le corps humain.

Nous ne devons pas avancer comme un chef d'accusation les grands mouvements de l'ame, c'est-à-dire, la peur, la crainte, le chagrin ;

il est vrai qu'ils entraînent à leur fuite de grands maux, qu'ils troublent les humeurs, altèrent le lait des nourrices & procurent aux enfants les convulsions, les tranchées, des ardeurs, des fièvres, des anxiétés, &c. mais les femmes de la campagne sont excusables, leur situation les expose souvent à la tristesse, à la crainte; elles sont si souvent affligées par les fléaux de toute espèce, par les grêles, les mauvaises récoltes, les corvées, la milice, les tailles, qu'elles ont bien de la peine à se garantir des affreux effets du désespoir.

Sans donc chercher à aggraver leurs maux en leur faisant des reproches injustes, passons à d'autres objets: vous croirez peut-être que je me jette aveuglement dans le paradoxe, en avançant que les nourrices saines & sans vices ne sont pas moins nuisibles à leurs enfants, que celles dont nous avons parlé jusqu'à présent; mais pour vous désabuser, apprenez que leur ignorance & leurs préjugés sont extrêmes sur tous les soins qu'exi-

gent la premiere éducation physique; pour vous en convaincre, parcourons quelques-uns des principaux.

Quant à la maniere de vêtir les enfans nouveaux nés, la raison ordonne qu'ils ne soient pas trop gênés; leurs langes, leurs drapeaux, leurs bandes, ne doivent servir qu'à les préserver du froid & à faciliter les nourrices pour les remuer sans danger; mais suivent-elles ce précepte important ? vous en allez juger.

Dès qu'elles ont emporté leurs nourrissons, la premiere opération qu'elles font, c'est de les deshabiller; elles choisissent dans leur trousseau les nipes qui peuvent convenir à leurs propres enfans; elles ne laissent à l'étranger que ce qu'il y a de plus mauvais: cette précaution une fois prise, elles l'étendent sur une planche ou sur des matelas de paille, lui mettent une petite chemise ou un linge grossier qui fait mille plis, par-dessus elles appliquent les langes, leur collent les bras contre la poitrine, passent une

large bande sous les aisselles, arrêtent les bras par une forte compression, continuent les circonvolutions jusqu'aux hanches, toujours en serrant de plus en plus, replient les linges & les langes entre les cuisses, enferment tous ces paquets par la bande circulaire, la conduisent jusqu'aux pieds; après ce bel ouvrage elles couvrent la tête d'un beguin, passent un mouchoir par dessus, qui se rabattant sur les épaules, est arrêté par des épingles; voilà ce qu'elles appellent emmailloter un enfant.

Il est bien évident que cette funeste marotte est due à la paresse de celles qui l'ont imaginée; par ce moyen l'enfant étant sans mouvement, peut se transporter sans précaution; mais a-t-on consulté son véritable intérêt? pour en juger, examinons ce qu'il doit souffrir dans cette attitude: 1°. j'ai remarqué que les linges que l'on met immédiatement sur sa peau forment nécessairement plusieurs plis, plusieurs frongures; que souvent ils sont

grossiers ; par-dessus on en met d'autres qui ont les mêmes inconvénients ; l'action de la ligature circulaire presse ces plis tranchants contre la peau délicate de l'enfant ; ce sont autant de coins qui l'irritent sans cesse : voulez-vous vous en convaincre ? examinez un enfant immédiatement après qu'il a été délangé, vous trouverez son corps tout sillonné, rouge, meurtri. 2^o. Les paquets de linge que l'on replie entre les cuisses & les jambes, ayant les mêmes inconvénients, empêchent encore l'urine & les excréments de s'éloigner de son corps, les foulent contre les pores de la peau qui repompent les parties les plus subtiles, & dont les plus grossières en s'échauffant, rongent la peau, l'excorient, l'enflamment, &c.

3^o. Les nourrices persuadées que les bandes fixent le corps de l'enfant, l'empêchent de se luxer l'épine, les ferment avec une force extraordinaire ; elles ont même des raisons politiques pour suivre cette méthode ; par ce moyen la graisse

refoulée vers le menton les fait paroître plus gras ; elles feroient fâchées qu'on ne vît pas un bourlet au-dessus de la bavette ; mais pour vous faire sentir les funestes effets de cette marotte , apprenez que tous les animaux aiment à jouir de la liberté de leurs membres ; voyez ces petits lapereaux dans leur nid , ils sont dans un mouvement perpétuel , par-là ils s'exercent à plier leurs membres , détruisent la bave qui abreuve les articulations , facilitent le cours des humeurs , les atténuent , aident la transpiration ; voulez-vous les gêner , comme je l'ai souvent fait , par des enveloppes & des liens ? vous les verrez tous périr , quoiqu'ils tectent comme ceux qui ont leur liberté. L'enfant n'a pas moins besoin du mouvement que les animaux ; relâchez un peu ses ligatures , il fera tous ses efforts , pour sortir ses petits bras hors des entraves qui les arrêtent ; peu à peu en remuant continuellement les jambes , il se débarrassera de tous les chiffons

qui le gênent. Mais pour former une idée de ce que souffre un enfant lorsqu'il est ainsi garrotté, demeurez seulement une demi-heure dans une semblable attitude, vous éprouverez un mal-être inconcevable; en effet, l'enfant étant presque toujours couché sur le dos, la face tournée contre le Ciel, ses reins s'échauffent, sa peau s'enflamme, ses bras s'engourdissent, les humeurs croupissent dans la poitrine, dans le bas-ventre; de-là ces étouffements, ces bouffées de chaleur, ces oppressions, ces coliques, ces abattements, ces convulsions qui donnent la mort à un si grand nombre d'enfants.

4°. Toutes les parties solides des nouveaux nés sont molles & flexibles, sa tête se comprime aisément, les côtes cedent aux moindres efforts, les os des bras, des cuisses & des jambes se plient avec facilité; malgré ces observations, on ose emmailloter les enfants, les serrer par des ligatures; mais qu'arrivera-t-il après ces meurtrieres méthodes? les bras collés contre les côtes, les

compriment en dedans , ces os qui devoient s'arrondir en dehors , offrent une surface concave ; ceux du bras affectent la même figure ; les côtes réfoulées vers l'intérieur de la poitrine , gênent les poumons & les organes de la circulation ; par-là la respiration devient difficile , les viscères de la poitrine s'engorgent , l'enfant est sujet à des toux opiniâtres , à des étouffements , à des sanglots ; ses inspirations & ses expirations sont courtes & précipitées ; plusieurs périssent dès la première année , d'autres sont asthmatiques dès leur enfance , meurent jeunes ou menent une vie languissante & malheureuse. En comprimant le bas-ventre des enfants , autres inconvénients , l'estomac pressé avec force par ce bandage ne peut recevoir qu'une petite quantité de lait ; cependant l'enfant obéit à son appétit , il tette avec précipitation ; la masse laiteuse étant gênée occasionne des points d'irritation qui font contracter ce viscère & causent le vomissement , ap-

peillé caillottage ; bientôt l'enfant s'en fait une habitude, par-là cet organe s'affoiblit ; car rien ne détruit plus nos viscères que les mouvements convulsifs ; le bas-ventre foulé par le bandage, laisse passer difficilement les aliments, la seconde digestion est imparfaite ; de-là l'origine des vents clos & bridés qui causent de si violentes tranchées aux enfants ; de-là l'origine des empâtements du bas-ventre, des obstructions qui sont suivies par le marasme, le dessèchement & la mort.

Nous n'insisterons pas davantage sur cet important objet ; les bornes que nous avons fixées à cet Essai, ne nous le permettent pas ; nous ajouterons seulement que nous n'avons fait mention que d'une partie des maux qu'entraîne l'emmaillotement. Nous aurions pu démontrer que si nous voyons tant d'enfants bossus, contrefaits, cagneux, &c. on ne doit le plus souvent en reconnoître d'autre cause que les bandages du maillot.

L'on nous objectera peut-être que si les maux que nous avons rapportés étoient une suite nécessaire de cette marotte, presque tous les enfants en seroient affligés; que cependant l'on en voit plusieurs qui les ont évités. Nous répondrons, 1°. que, heureusement, plusieurs nourrices ne portent pas cet abus à l'excès; que dans la belle saison, elles tiennent souvent leurs nourrissons presque nus; 2°. que lorsque les autres les délangent, la nature profite de ce moment de relâche pour détruire les mauvais effets des pressions extérieures; alors les viscères internes agissent contre les côtes, &c. 3°. que j'ai examiné une foule d'enfants nouvellement arrivés de nourrice & que j'en ai peu vu qui eussent la poitrine bien conformée; 4°. qu'il est probable qu'après le sevrage, la nature sauve les plus robustes, en détruisant à la longue les mauvaises impressions du maillet; 5°. que tous les jours on me présente des enfants qui ont les côtes foulées? en dedans qu'ils font

tous maigres, jaunes, plombés, remplis d'obstructions ; ils ont la poitrine endommagée, respirent avec peine & précipitation, presque tous périssent la première année de leur arrivée à la ville ; 6°. que, comme nous le prouverons, plus de la moitié des enfants périssent chez les nourrices ; qu'une partie de ceux qui reviennent à la ville meurent avant la fin de la première année & que le maillot est une des causes principales de cette dépopulation ; 7°. que j'ai observé que les enfants qui avoient été peu ferrés ou qui avoient été abandonnés pendant leur nourissage à toutes leurs libertés, étoient forts & vigoureux, marchaient de bonne heure, &c.

Dès que l'enfant est sevré, on le fait passer d'une prison dans une autre. On le glisse dans un fourreau dur appelé corps de baleine ; ces machines sont souvent mal-faites, peu proportionnées à la taille des enfants, on ne les renouvelle point à proportion de leur accroissement ; aussi le plus souvent elles gênent les enfants, compriment

compriment la poitrine, le ventre & donnent lieu aux mêmes accidents que le maillot ; la négligence des nourrices & des sevrées a seule fait imaginer les corps baleinés : on ne peut pas toujours avoir l'œil sur un enfant qui commence à marcher ou qui le fait avec facilité ; il sera cent fois exposé à se blesser, si on ne lui garantit pas le corps par des cuirasses artificielles. Des Auteurs respectables, entr'autres, Mr. Brouset, prennent la défense des corps baleinés ; ils prétendent que c'est imiter la nature que de comprimer les différentes parties du corps, qu'elle a établie des brides dans toutes les jointures, comme aux poignets, aux pieds, &c. que les viscères du bas-ventre ont besoin d'être soutenus extérieurement pour l'agilité de l'individu : n'est-on pas plus forts, disent-ils, lorsqu'une large ceinture comprime légèrement les intestins ? Toutes ces raisons, & plusieurs autres que l'on pourroit alléguer, ont fait triompher les prôneurs des corps baleinés ; mais

Tome II.

O

sans prétendre les infirmer absolument ; faisons quelques remarques qui inspireront peut-être quelque méfiance sur cette méthode.

1^o. Pour que les corps baleinés ne nuisent pas à l'enfant, il faut qu'ils soient faits exactement sur sa taille ; qu'ils ne soient ni trop grands ni trop petits ; que les coupes soient précisément faites sur la conformation de l'enfant, qu'ils soient souvent renouvelés, vu son accroissement précipité : or peut-on espérer toutes ces attentions des Tailleurs ordinaires ? Les meres ne s'opposeront-elles pas à leurs vues si elles sont justes ? Nous pourrions peut-être prononcer en faveur des corps, si tous les Artistes qui les fabriquent avoient autant d'intelligence que Mr. Reiffer, qui vient de donner des excellents avis sur cet important objet ; mais en supposant à tous les Tailleurs autant de sagacité, il faudroit encore instruire les meres qui s'opposent presque toujours à leurs préceptes.

2^o. J'observe que le plus souvent on envoie aux nourrices des corps

acherés au hazard, sans s'embarraffer s'ils seront proportionnés à la taille des enfants.

3°. Ces corps en les gênant pour la flexion de l'épine du dos, bien loin de leur être utiles pour les garantir des chûtes, les mettent dans l'impossibilité d'exécuter ces mouvements automatiques que chaque animal est forcé de faire pour éviter de tomber.

4°. Ces corps en gênant les aisselles, s'ils sont trop longs, feront remonter les épaules & rendront les enfants bossus.

5°. Lorsqu'un enfant se laisse tomber, il ne faut pas croire qu'il se blesse le ventre ou la poitrine, qui seuls sont garantis par les corps, c'est la tête qui est toujours menacée; d'ailleurs lorsqu'il ne tombe que de sa hauteur & qu'il n'est point gêné par un corps, il la garantit très-souvent, en avançant machinalement les mains sur lesquelles il se repose en tombant.

Rien n'est plus important pour la conservation des enfants qu'une nourriture bien dirigée, or les nour-

rices pêchent presque toutes par ignorance ou par préjugés sur la maniere dont elles nourrissent les enfants. Plusieurs d'entr'elles, persuadées que le bon lait ne fait jamais mal, font tetter leurs nourrissons dans tous les moments du jour ; cependant les Médecins conviennent que dans tous les temps de la vie on doit mettre un intervalle réglé entre les repas ; qu'en chargeant l'estomac de nouveaux aliments, lorsqu'il est encore occupé à digérer les anciens, la digestion se fait imparfaitement ; qu'il n'en résulte qu'un chyle crud & de mauvais caractère : or les enfants sont encore plus exposés que les adultes aux maladies que cette faute entraîne ; leurs organes digestifs sont foibles & délicats ; si on les fait tetter avant que le premier lait soit digéré, le nouveau caillet qui se forme, empêche la digestion de l'ancien ; de-là proviennent des vents ; des flatuosités qui donnent lieu aux tranchées ; ce lait mal transmuté aigrit, cause des con-

vulsions , des empâtements , des obstructions , le marasme , &c.

On ne pourroit nombrer les enfants qui sont morts par cette imprudence des nourrices ; ceux qui échappent à la mort , doivent leur salut à une constitution vigoureuse , qui est cependant bien affoiblie par cette meurtrière méthode de les nourrir ; malheureusement cet abus est consacré dans nos campagnes ; nous avons rarement vu échapper les enfants des nourrices qui , ayant embrassées ce système , avoient beaucoup de lait à leur donner : ceux qui évitent le trépas ont des nourrices délicates , qui ne peuvent que leur fournir un lait léger & peu abondant. Un autre inconvénient qui émane de la maxime de les gorger de lait à chaque instant , c'est qu'ils deviennent gloutons , gros mangeurs , gourmands , ce qui dans la suite les met souvent sous la dure férule des Médecins.

Les enfants sont sujets à mille maux ; les nourrices qui ne savent pas distinguer lorsqu'ils crient par

besoin ou par la douleur, les apaisent en les faisant tetter ; mais que ce calme est trompeur ! un enfant souffre par maladie, vous lui donnez du lait ; la nature occupée à détruire la cause de ses douleurs, néglige la digestion, le lait s'aigrit dans l'estomac, cause des convulsions qui tuent bientôt le malheureux, qui auroit échappé à la mort, si sa nourrice, au lieu de le faire tetter, avoit pris patience ou avoit recherché la cause de son mal, pour y porter les vrais remèdes.

Un autre objet aussi funeste, quant à la nourriture des enfants, est présenté par cette multitude de nourrices, qui dès les premiers mois, accoutument les enfants à prendre d'autres aliments que le lait ; elles ont plusieurs raisons pour suivre cette maxime : souvent elles sont obligées de quitter leurs villages ; dans ces temps on peut nourrir les enfants avec de la bouillie, du gros pain mâché, des châtaignes bouillies, &c. on les confie à des petites filles, qui pour s'éviter la peine

de les bercer lorsqu'ils crient, leur farcissent l'estomac de soupe pour les endormir. Cette marotte est une des plus meurtrières; le lait ne s'accorde jamais avec les autres aliments; presque tous le font aigrir, autant il est proportionné aux organes délicats des enfants, autant les aliments des payfans leur répugnent; à plus forte raison, lorsqu'ils sont confondus dans l'estomac. J'ai suivi avec un soin extrême les enfants qui étoient ainsi nourris, & j'ai vu avec un chagrin bien vif qu'ils périssent presque tous avant le neuvième mois; dès les premiers efforts ils étoient tourmentés par des vents, des coliques, ils ne pouvoient dormir, la fièvre ne les abandonnoit presque pas; bientôt le ventre se boursouffloit, survenoient l'empâtement, les obstructions, la maigreur & la mort.

Il n'est pas rare de voir des nourrices faire boire du vin pur à leurs nourrissons, elles disent qu'il leur fait du bien, qu'il tue les vers, &c. dès qu'elles sont entichées de

cette idée, elles prodiguent le vin; ce qui les trompe, c'est qu'il procure un calme momentané; mais que ce calme est trompeur! en peu de jours les malheureux sont plongés dans un assoupissement singulier & meurent presque tous apoplectiques. J'ai trop souvent observé ces accidents, pour ne pas gémir sur la négligence des parents qui abandonnent leurs enfants à l'ignorance la plus grossière & aux préjugés les plus puériles.

En parcourant mes observations, je vois en gémissant, qu'il n'y a aucun précepte salutaire pour la conservation des enfants, qui ne soit oublié par les nourrices, aucun préjugé funeste qui ne soit adopté; elles ignorent absolument les moyens de procurer un doux sommeil à leurs nourrissons; le berceau qui, en suivant les vues de son inventeur, peut être très-utile, devient une cause de mort entre les mains de ces signares campagnardes; elles remuent brusquement cette machine ou la confie à des enfants qui se plaisent

à lui donner les plus violentes secousses ; de-là proviennent les étourdissements, le délire, &c. Parlerai-je de la funeste méthode de délayer les enfants immédiatement après qu'ils ont tétés & de les relanger ? Feraï-je voir que les douleurs que ces deux opérations leur causent, troublent leur digestion ? Parlerai-je encore de ces nourrices imprudentes qui, par leurs cris, leurs exclamations, leurs grimaces, effraient leurs enfants & leur causent souvent la mort, par le trouble qu'elles leur occasionnent ? Non, tous ces objets & mille autres, que j'omet à dessein, m'entraîneroient bien au-delà des bornes que je me suis prescrites. Je crois d'ailleurs avoir assez fait entrevoir que les enfants sont exposés chez les nourrices mercénaires à une foule de maux. On peut donc en conclure que le plus grand nombre doivent périr sous leur direction ou du moins perdre une grande partie de leur constitution naturelle ; cette conclusion paroîtroit encore plus forte.

si je parcourois toutes les autres causes de destruction qui les menacent ; si je faisois voir que les nourrices ignorent l'art de sevrer les enfans ; que les aliments qu'elles fournissent à cette époque sont contraires à leurs tempéraments ; qu'après le sevrage , leurs négligences les exposent à mille accidents , comme aux brûlures , aux luxations , aux fractures ; que sur cent enfans qu'elles ramènent , il y en a le tiers qui ont éprouvés quelques malheurs ; mais pour trancher la difficulté & pour faire trembler les Magistrats & les parents , armons-nous des résultats fournis par un homme de génie , qui s'occupe depuis longtemps de cet important objet ; faisons encore une fois parler Mr. Raulin ; il confirmera que le plus grand nombre des enfans périt par la faute des nourrices. Harris , dit-il , nous apprend qu'un Théologien , Recteur d'une Paroisse fort étendue & fort peuplée , à douze milles de Londres , située en très-bon air avoit assuré avec dou-

leur que cette Paroisse, lorsqu'il en fut fait Pasteur, étoit remplie d'enfants en nourrice, & que dans l'espace d'une année, il les avoit tous enterrés, à l'exception de deux & de son fils unique dont Harris avoit pris soin : il ajoute qu'un pareil nombre d'enfants avoient remplis la place des autres à deux diverses fois, & avoient eu le même sort, il attribuoit ce désastre à la faute des nourrices, qui, plus attachées à leur intérêt qu'à leur devoir, avoient prématuré la mort de ces enfants par le peu de soins qu'elles en avoient pris.

Cette observation a été plusieurs fois vérifiée en France par des Médecins sans prévention ; l'on verra plus bas ce que j'ai observé : je dirai seulement qu'ayant lu ce passage dans Harris, il y a cinq ans, je consultai un Médecin Anglois, pour m'assurer si les brigandages des nourrices des enfants de Londres étoient aussi criants que ceux de celles qui avoisinent la ville de Lyon ; en résumant tout ce qu'il

me dit à ce sujet, je conclus que nous avons peut-être plus d'abus à réformer que les Anglois. Mais venons aux résultats fournis par Mr. Raulin : en Russie, dit-il, on n'éleve pas plus d'un tiers des enfants du peuple; il en meurt moins dans les maisons des riches. Il en est de même à-peu-près dans le Danemarck. Selon un calcul que l'on fit en Hollande, il y a environ trente ans, de vingt-huit mille enfants, il en mourait cinq mille cinq cents dans la première année de leur âge : des gens respectables de cette République, avouent que le calcul n'étoit pas juste, en ce qu'il diminuoit trop le nombre des morts : on doit cependant observer que le calcul ne s'étend que sur la première année, & qu'il en meurt pour le moins autant dans les deux suivantes. Il paroît par les recherches que l'on a faites en dernier lieu dans une des plus grandes villes de cette République, que sur cent soixante-trois il en meurt pour le moins quatre-vingt-dix-sept. A

Lyon, de cent enfants trouvés que l'on donne à des nourrices de la campagne, elles en ramènent à-peu-près trente-six à l'âge de sept ans. A Montpellier il en meurt soixante sur cent ; & à Grenoble un quart sur un pareil nombre. A Perpignan, de cent enfants légitimes il en meurt soixante & un. A ces résultats qui, s'ils ne sont pas exacts, ne peuvent qu'être accusés de ne pas porter aussi loin la mortalité qu'elle l'est en effet, qu'il nous soit permis d'ajouter, nos propres observations : dans une Paroisse de la Province de vingt-deux enfants amenés de Lyon par des nourrices, nous en avons vu périr seize en deux ans : frappés de ce désastre nous questionnâmes le Curé, qui nous avoua que depuis quinze ans il gémissait des mêmes malheurs ; que tous ses Confrères faisoient les mêmes plaintes. Pendant notre séjour à Lyon nous n'avons jamais laissé échapper aucune occasion de questionner les pères & mères sur le nombre d'enfants qu'ils avoient perdus : en réduisant sur des tables graduées tous

les aveux, nous avons trouvé que les Lyonnais, tant Bourgeois qu'Artisans, perdoient environ les deux tiers de leurs enfants sous la direction des nourrices mercénaires. Ces conclusions une fois arrêtées, nous avons voulu nous assurer combien on pourroit sauver d'enfants, en suivant à-peu-près les préceptes que la raison & l'expérience ont fait imaginer pour l'éducation physique des enfants. En différents temps nous avons suivis trente-deux nourrices assez sages pour se plier aux avis qu'on leur donnoit & nous n'avons vu périr entre leurs mains que huit enfants, encore avons-nous aisément trouvé la cause de leur mort dans les mauvaises manœuvres qu'on avoit employées pour les traiter dans des maladies naturelles qui ne demandent aucun remède; il est bon de remarquer pour porter un jugement certain sur ces observations, que ces enfants étoient venus au monde sains & vigoureux. D'après tous ces résultats il est donc vrai que nous perdons entre les

maines des mauvaises nourrices les deux tiers de nos enfants, tandis qu'il n'en périt que le quart sous la direction des mères ou des nourrices sages, prudentes & éclairées. Ces résultats, il faut en convenir; sont terribles & affligeants; ils offrent en les méditant une des grandes causes de la Dépopulation; mais ce fléau ne peut-il pas être affoibli par les soins des Magistrats? c'est ce que nous allons examiner brièvement dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIÈME.

*Moyens de prévenir les maux causés
par les nourrices mercenaires.*

NOUS avons prouvé jusqu'à présent que les nourrices sont nuisibles aux enfants par leurs vices, leurs erreurs & leurs préjugés; si donc on veut éviter les maux qu'elles leur causent, il faut leur

donner des mœurs, leur inspirer de la religion, les instruire sur l'art d'élever & de nourrir les enfants, leur faire sentir le ridicule de leurs préjugés. On ne doit pas attendre que nous donnions des avis sur les moyens que l'on pourroit employer pour les corriger de leurs vices & leur inspirer l'amour de la vertu ; c'est aux Pasteurs des campagnes à travailler sans relâche à les corriger de leurs défauts, & à leur faire sentir les maux qu'elles causent en s'y livrant. Restreignons-nous donc à ce qui est directement de notre ressort : en deux mots voici le plan que nous avons conçu pour détruire les abus qui en sont susceptibles ; nous le proposons d'une manière problématique, parce que nous sommes trop convaincus de notre insuffisance, pour affirmer positivement dans une matière aussi délicate.

1°. Ne seroit-il pas utile d'établir un Bureau qui ne s'occupât que de ce qui peut être utile aux enfants en nourrice ?

2°. Ce Bureau ne devrait-il pas être composé par des Magistrats ayant autorité de juger sans appel tout ce qui a rapport aux litiges entre les parents & les nourrices?

3°. Ce Bureau ne devrait-il pas former des ordonnances de Police, pour arrêter les désordres qui se sont glissés dans le nourrisage?

4°. Ne devrait-il pas obliger les nourrices à subir un examen sur leurs mœurs, leur caractère, leurs tempérament, leur capacité & sur l'état de leurs affaires?

5°. Ne devrait-il pas établir des peines pour les nourrices qui se chargent des enfants n'ayant point de lait ou étant grosses; pour celles qui les négligent, les nourrissent mal, les laissent brûler, blesser par leur négligence?

6°. Ne devrait-il pas engager deux ou trois Médecins à s'occuper uniquement de l'art de conserver les enfants, de prévenir leurs maladies & de les guérir lorsqu'ils en sont affligés?

7°. Ces Médecins ne devroient-ils pas composer , à l'usage des nourrices , des instructions familiares qui exposassent d'une maniere claire & précise les seuls préceptes utiles & qui fissent sentir le ridicule des mauvaises méthodes qu'elles suivent communément ?

8°. Les Pasteurs ne devroient-ils pas assembler une fois par semaine toutes les femmes de leurs paroisses pour leur faire la lecture de ces instructions & les interroger , afin de s'assurer si elles en ont bien saisi le sens.

9°. Les Médecins destinés à s'occuper des enfants , ne devroient-ils pas être membres du Bureau proposé pour examiner les nourrices ? &c.

10°. Les juges du Bureau ne devroient-ils pas avoir des registres sur lesquels on écrirait les noms des nourrices , leur demeure , le prix arrêté avec les parents ; les noms des enfants , un détail de leur tempérament , des maladies qu'ils auroient apporté en naissant ,

la condition de leur peres & meres, leurs maladies qui sont regardées comme héréditaires ? &c.

11°. Ces Juges ne devroient-ils pas nommer des hommes sages dans chaque village comme les Curés, les Chirurgiens, les Notaires qui seroient invités à rendre compte tous les mois ou plus souvent, suivant les circonstances ; de l'état des enfants, de leurs maladies, des écarts des nourrices ? &c.

12°. Ne devroit-on pas fixer des marques honorifiques pour les nourrices qui rendroient des enfants sains, vigoureux & bien portants, & des taches ignominieuses pour celles qui par leur faute les rameneroient à leurs parents, malades ou estropiés ? &c.

13°. Le Bureau ne devroit-il pas donner des attestations aux bonnes nourrices avec le droit exclusif de porter certains rubans ? Ne devroit-il pas faire publier dans chaque village celles qui se seroient mal acquittées de leurs fonctions.

14°. Les Médecins des enfants

ne devroient-ils pas visiter quatre-fois l'année les différents cantons de la Province, pour s'assurer par eux-mêmes de l'état des enfants? Ne devroient-ils pas dresser des observations exactes & les déposer dans les archives du Bureau, & donner avis aux parents de ce qu'ils auroient vu?

15°. Ne devoit-on pas obliger les nourrices d'avertir les Chirurgiens de leur village, lorsque les nourrissons seroient malades & inviter ces Chirurgiens d'écrire aux Médecins des enfants pour les consulter dans les cas graves?

16°. Ne devoit-on pas obliger tous les Chirurgiens des campagnes à subir des examens pardevant le Bureau sur les maladies des enfants & sur les meilleures méthodes de les traiter?

17. Dans les Hôpitaux ne devoit-on pas confier aux Médecins proposés les visites des enfants depuis la naissance jusqu'à leur puberté? ne seroit-ce pas le vrai moyen de leur fournir une ample

moisson d'observations, qui deviendroient très-utiles pour tous les citoyens & de diminuer la mortalité des enfants trouvés.

Si tous ces réglemens & plusieurs autres que nous omettons étoient observés ; si on engageoit des Médecins à s'occuper principalement de tout ce qui intéresse les enfants, tous les abus dont nous nous sommes plaints seroient bientôt abolis ou au moins diminués ; l'on fauveroit chaque année la vie à une multitude d'innocents qui périssent sous la direction des mauvaises nourrices ; la population bien-loin de diminuer, augmenteroit sensiblement ; les familles seroient nombreuses ; l'État auroit des Artisans, des Agriculteurs & des Soldats. Nous devons tout espérer de la sagacité de nos Magistrats : peut-être touchons-nous au moment où un homme de génie ayant déjà peut-être senti avant nous l'importance de la réforme que nous avons crayonnée, la proposera à ces âmes chères à la Patrie, qui méditent jour & nuit sur les biens qu'elles peuvent

faire & sur les abus qu'elles peuvent réformer pour le bonheur de leurs concitoyens : puisse le Ciel seconder leurs efforts & leur inspirer la noble émulation d'imiter l'exemple du Monarque bienfaisant, que les François aiment & réverent comme leur père !

F I N.



T A B L E
DES DISSERTATIONS
DU TOME SECOND.

*P*LAN de la Dissertation sur les
Médicaments , pag. v

DISSERTATION sur les Médicaments , x

DISSERTATION sur les Animaux veni-
meux de France , 102

DISSERTATION sur les suites funestes
du nourissage mercenaire , 213

DISSERTATION sur la Dépopulation
causée par les Nourrices , 246

Fin de la Table du Tome second.